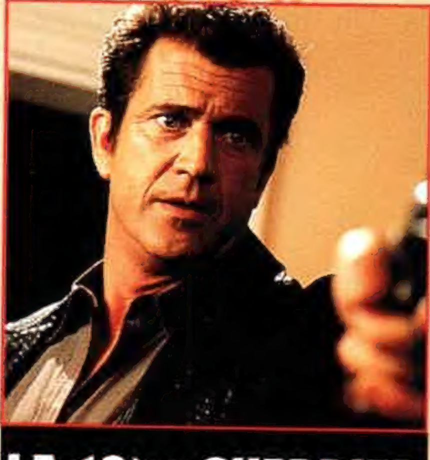


79

CINÉ - TÉLÉ - VIDÉO



MEL GIBSON, TRUAND TEIGNEUX DANS PAYBACK



LE 13ème GUERRIER DE JOHN MCTIERNAN,

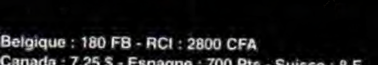
+ TOUS LES FILMS DE L'ÉTÉ : MATRIX - FACULTY - WILD, WILD WEST - SEXE INTENTIONS...

KUBRICK

UN GÉNIE EN TOUS GENRES

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 79 - 25,00 F - RD



SOMMAIRE





PAYBACK : P. 16.

IMPACT, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Damien Granger **secrétaire de rédaction** Vincent Guignebert

comité de rédaction Rafik Djoumi - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters **collaborateurs** Alex Benjamin - Alexis Dupont-Larvet - Cyrille Giraud - Frédéric Lelièvre - Alexandre Nahon - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh - Erich Vogel **correspondant à Los Angeles** Emmanuel Itier

maquette Vincent Guignebert

composition les gars de la légion **photogravure** Beauclair **impression** SIEP **distribution** NMPP **dépôt légal** avril 1999 **commission paritaire** n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°79** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michèle Abitbol-Lasry - Fabien Baron - Michel Burstein - Yvette Calmel-Rougerie - Carlotta Films - Cat's - Carole Chomand - Jean-Sébastien Décant - Françoise Dessaigne -Marquita Doassans - Fabienne Ferreira - Sylvie Forestier - Marie-Laure de Frescheville - François Frey - Fabienne Isnard - Christophe Jouvet - Mary Anne Kiremidjian - Anne Lara - Clothilde Lécuillier - Etienne Lerbret - Fanny Louie - Bruno Maccarone - Floriane Mathieu - Laurette Monconduit - New Tone - Anne Patrigeon - Gilles Polinien - Alexis Rubinowicz - Robert Schlockoff - Dominique Segall - Jean-Philippe Tirel - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO



STANLEY KUBRICK : UN GÉNIE EN TOUS GENRES : P. 28.



LEGIONNAIRE : P. 22.

A croire qu'ils vont tous se mettre à retourner leur veste, nos réalisateurs favoris ! Sam Raimi, déjà, l'enfant terrible d'Hollywood du temps des **Evil Dead**, s'assagit et tourne un polar classique et naturaliste avec **Un Plan Simple**. Une manière de marcher sur les traces de ses anciens frères d'armes Joel et Ethan Coen, moins turbulents et donc plus appréciés. Dépité, le réalisateur de **Darkman** et de **Mort ou Vif** a de quoi l'être. Il faut dire que ses films contentent toujours le même public, sans jamais attirer suffisamment de nouveaux curieux pour qu'il puisse enfin goûter au succès qu'il mérite. Riche, Sam Raimi l'est assurément, grâce aux séries ***Hercule*** et ***Xena***, pour lesquelles il n'a guère d'affection. Mais pour un fou de cinoche comme lui, la reconnaissance du milieu vaudrait mieux que tout l'or du monde.

Sam Raimi n'est pas le seul des cinéastes qu'on pensait corps et âme dévoués au genre à vouloir se débarrasser de l'encombrante étiquette, seule façon d'être reconnu. Mais certains y parviennent finalement beaucoup mieux que lui. David Cronenberg par exemple, qui signe des chefs-d'œuvre à chaque fois qu'il touche à une caméra, et ce depuis les années 70. Spécialiste de l'horreur clinique et cérébrale, ses films font aujourd'hui partie du patrimoine d'une certaine sous-culture, le cinéma fantastique. **Vidéodrome**, **Dead Zone**, **La Mouche** ou **Le Festin Nu** furent en leur temps honorés par la presse dite spécialisée tandis qu'ils étaient au mieux ignorés par la presse dite généraliste. David Cronenberg essaie donc tant bien que mal de couper la poire en deux, et foire son coup. Son dernier film, **eXistenZ**, est une version pauvre, édulcorée de **Vidéodrome**, destinée à contenter un public plus large, si ce n'est radicalement différent. De réalisateur de séries B jugées médiocres, il devient cinéaste à part entière, d'auteur. Un cercle vicieux dans lequel il est facile de tomber quand la reconnaissance tant désirée est à la clé. Cronenberg présidera le prochain Festival de Cannes alors que son cinéma est malade : faut-il y voir une relation de cause à effet ?

Et puis, il y a Abel Ferrara. Un spécimen, un cas à part celui-là. Lui, il tombe presque volontairement dans le panneau. Après avoir été sévèrement bousculé à l'époque de **King of New York** et de **Bad Lieutenant** (sans mentionner ses films précédents, trop underground pour être remarqués), il commence à attirer l'attention avec **Snake Eyes** et voit **Body Snatchers** sélectionné à Cannes. Depuis, il s'efforce de plaire, chacun de ses nouveaux films étant un appel de plus en plus flagrant à cette reconnaissance tant convoitée, à ce statut d'auteur qui semble presque une étape incontournable dans la carrière d'un réalisateur. Bien qu'inférieurs à ses chefs-d'œuvre, **Addiction**, **Nos Funérailles** et **Blackout** restaient de vrais films d'Abel Ferrara. Histoire d'être consacré génie, Abel met cette fois les bouchées doubles et plonge tête la première. Son **New Rose Hotel** est une oeuvre déstructurée, sans scénario ni mise en scène, un exercice calibré pour les salles d'art et essai. Les critiques qui lui tiraient dessus à boulets rouges sont maintenant aveuglés : puisqu'on dit que Ferrara est un auteur, ce ne peut-être de la merde ! Pourtant si. Et l'affirmer, c'est sans doute le meilleur moyen pour que Ferrara, ou Cronenberg, ou d'autres, en sortent.

Damien GRANGER

Bringing out the Dead

La carrière de Nicolas Cage se porte on ne peut mieux. Il accumule les projets, tourne consécutivement pour John Woo, Brian De Palma et Joel Schumacher, empoche un cachet de 20 millions de dollars par film et continue de faire les couvertures de magazines et d'attirer les spectateurs en masse. Logique qu'il compte aussi quelques détracteurs, comme Sean Penn et Nick Nolte, qui déclarent que l'acteur n'est déjà plus si performant, ou Stephen Baldwin qui le trouve tout simplement *«épouvantable»* et *«n'aime vraiment pas ses films»*. Pas de bol, il y en a quelques-uns qui pointent à l'horizon. D'abord un remake de **La Grande Casse** pour Jerry Bruckheimer, une histoire de voleurs de voitures qui tentent un dernier gros coup avant de se retirer (**Gone in 60 Seconds**) et une nouvelle version de **Charlie and the Chocolate Factory**, un classique de la littérature pour enfants de Roald Dahl («Willy Wonka and the Chocolate Factory»). Sans oublier la suite de **Rock** et un nouveau film avec Brian De Palma. Pour le moment, Cage joue dans **Bringing out the Dead** de Martin Scorsese, adaptation d'un livre à succès de Joseph Connely, une œuvre légèrement autobiographique. Après **Kundun**, le réalisateur des **Affranchis** retrouve New York, plus précisément Hell's Kitchen, quartier réputé pour être un des plus difficiles. **Bringing out the Dead** témoigne de deux jours de la vie de Franck Pierce, un ambulancier au bord de la dépression nerveuse. Les horreurs que lui impose son métier semblent avoir eu raison de sa santé mentale. Son cas s'aggrave encore un peu plus lorsque Franck, victime d'hallucinations, commence à être tourmenté par les fantômes de quelques victimes qui ont rendu l'âme à l'arrière de son véhicule. **Bringing out the Dead** marque les retrouvailles entre Martin Scorsese et le scénariste-réalisateur Paul Schrader (**Affliction**), dont les précédentes collaborations avaient débouché sur **Taxi Driver** et **Raging Bull**. Aux côtés de Nicolas Cage, on retrouvera son épouse Patricia Arquette (**Lost Highway**), mais aussi Ving Rhames (**Hors d'Atteinte**), John Goodman (**Big Lebowski**) et Tom Sizemore (**Il Faut Sauver le Soldat Ryan**). Assurément l'un des films les plus attendus de la rentrée. ■


■ *Nicolas Cage dans BRINGING OUT THE DEAD* ■

EXPRESSO

■ par Damien GRANGER & Jack TEWKSBURY ■

Inspector Gadget

Matthew Broderick n'a pas vraiment le gabarit d'une star. **La Folle Journée de Ferris Bueller, Glory, Addicted to Love, Disjoncté**... Des comédies légères et des films mineurs qui lui permettent de payer les factures, de décrocher des seconds rôles mais en aucun cas de rafler une statuette ou de se retrouver en première place au générique d'une grosse machine (à sous). Mais depuis qu'il a interprété Nick Tatopoulos, un scientifique spécialisé dans les mutations animales qui s'en va traquer le lézard atomique Godzilla dans le dernier blockbuster de Roland Emmerich et Dean Devlin, de nombreuses portes s'ouvrent à lui. Celles de *Disney* en premier, studio qui lui offre le rôle-titre de leur nouvelle super-production de 80 millions de dollars, **Inspector Gadget**, leur principal atout pour l'été. L'inspecteur Gadget, tout le monde le connaît. Sous ses allures de flic classique dans la grande tradition de l'inspecteur Bourrel des ***Cinq Dernières Minutes*** se dissimule un MacGyver bionique dont les multiples gadgets le sortent de n'importe quelle situation. Bras télescopiques, guiboles qui se déploient comme une échelle, chapeau-hélicoptère, l'inspecteur Gadget, parfaitement équipé, a de quoi faire pâlir l'inventeur du couteau suisse ! Dans cette adaptation live du célèbre dessin animé, Gadget est confronté à Sanford Scolex (Ruppert Everett), alias Claw, un mégalo tout aussi bionique qui s'est mis en tête de dominer le monde. Pour diriger **Inspector Gadget**, *Disney* a fait appel à David Kellogg, spécialiste de la pub et déjà coupable de l'insipide **Cool as Ice**, une comédie avec le (faux) rappeur éphémère Vanilla Ice qui fut un flop sans précédent. Choix étrange, donc, sauf pour les exécutifs du studio, impressionnés par ses spots publicitaires, par la facilité avec laquelle il utilise et agence les effets spéciaux. Et des effets spéciaux, Inspector Gadget en compte un nombre considérable, réalisés par l'équipe d'**Armageddon** en collaboration avec Stan Winston. Cela devrait constituer le point fort du film, si l'on en croit un David Kellogg plutôt défaitiste en regard des autres scènes de son rejeton.





■ *Matthew Modine dans INSPECTOR GADGET* ■

EXPRESSIMO

● Samuel Jackson (**Au Revoir à Jamais**, **Le Négociateur**) a finalement été choisi pour remplacer Richard Rountree dans le remake de **Shaft**, un des films de blaxploitation les plus connus, que prépare actuellement John Singleton pour *Paramount*. Le tournage démarrera à l'été sur un scénario réactualisé de Richard Price (**Clockers**). Isaac Hayes, compositeur du premier film, planche actuellement sur la nouvelle musique.

● Le prochain film des frères Joel et Ethan Coen s'intitule **Oh Brother, Where Art Thou ?** et se déroulera dans les années 30. George Clooney y interprétera un forçat échappé d'un pénitencier pris en chasse par deux autres fugitifs. Les frangins planchent également sur l'adaptation d'un roman de James Dickey, «To the white sea», dans lequel un soldat de la Seconde Guerre Mondiale emploie des méthodes barbares pour s'enfuir du Japon. Un projet qui demande très peu de dialogues puisque le protagoniste doit rester silencieux pour ne pas trahir ses origines. Brad Pitt, qui désire depuis longtemps collaborer avec les frères Coen, pourrait interpréter ce guerrier condamné au silence.

● Steven Bochco (***NYPD Blues***) revient avec un drame médical en milieu urbain sur *CBS*. L'originalité du concept : un casting exclusivement composé d'acteurs afro-américains. La série fera ses débuts en janvier 2000. Voilà qui va donner du fil à retordre au ***Cook County*** de Michael Crichton et au ***Chicago Hope*** de David E. Kelley.

● Suite au succès de **La Vie est Belle** aux Etats-Unis, qui lui a valu l'Oscar du Meilleur Film Etranger ainsi que celui de Meilleur Acteur, Roberto Benigni intéresse de plus en plus Hollywood. Ainsi, Dan Rosen (**Cursus Fatal**) écrit actuellement une nouvelle version de sa comédie **Le Monstre** dans lequel le successeur de Charlie Chaplin est soupçonné d'être un serial-killer. Pour l'acteur, il est hors de question de reprendre le rôle : *«Je l'ai fait une fois, c'est bien suffisant !»*.

● Jennifer Lopez (**Hors d'Atteinte**) a vraiment le vent en poupe. Elle vient de décrocher le rôle de Carmen Sandiego (Sandra Bullock était pourtant sur le coup !) pour l'adaptation grand écran du jeu PC *«Where in the World is Carmen Sandiego ?»*, avec sa super-voleuse qui laisse des énigmes après chaque cambriolage.

● Sylvester Stallone s'apprête à reprendre un rôle de flic dans la lignée de **Copland** pour les besoins de **Detox**, un polar qui le voit sombrer dans l'alcoolisme et la folie après l'assassinat de sa femme par des gangsters. C'est Dina Meyer (**Starship Troopers**) qui interprète son infortunée épouse.

● David Lynch s'associe à Ron Howard et Brian Grazer (*From the Earth to the Moon*) pour une nouvelle série intitulée *Mulholland Drive*, que les Américains verront à l'automne prochain. Lynch planche sur les scénarios en compagnie de Joyce Eliason (**Le Parrain 3**), produit et réalisera le pilote. ***Mulholland Drive*** étudie les désirs et les peurs de deux femmes piégées à Los Angeles.

● Après **Rush Hour**, Jackie Chan remettra les pieds à Hollywood pour le western **Shangai Noon** dans lequel il s'associe à un braqueur de banques pour sauver une princesse Chinoise retenue en otages par une bande de desperados. C'est Tom Dey, un spécialiste de la pub, qui réalisera, d'après un scénario de Miles Millar et Alfred Gough (**L'Arme Fatale 4**) et une idée originale de la star.

● Vieux projet de Clint Eastwood, **Space Cowboys** va enfin voir le jour grâce à la récente mission dans l'espace de John Glenn. Eastwood se dirigera lui-même, aux côtés de Tommy Lee Jones, dans ce film d'aventure sur deux astronautes à la retraite forcés de reprendre du service pour une ultime mission dont dépend la sécurité de notre planète.

● Suite à l'énorme succès mondial, et presque inespéré, du **Masque de Zorro**, *Columbia* annonce une suite au film de Martin Campbell. Antonio Banderas et Catherine Zeta-Jones ont d'ores et déjà exprimé leur vif intérêt pour reprendre leurs rôles respectifs. Une autre séquelle se prépare, moins logique celle-là, puisqu'il s'agit d'**Hitcher 2**. Treize ans après le chef-d'œuvre de Robert Harmon, Rutger Hauer reprendra son rôle d'auto-stoppeur machiavélique et psychopathe. On doit ce projet étrange à ses fils, Zachary et Justin, qui en ont imaginé le scénario.

● **Galactica** est de retour, mais sur grand écran. La fameuse série de Glen A. Larson (***Manimal, K 2000, Magnum***) diffusée sur *ABC* entre 1978 et 1980 va faire l'objet d'un nouveau long métrage de 40 millions de dollars dont le tournage débutera en septembre prochain. A l'affiche, les acteurs Richard Hatch (***Dynasty***) et Dirk Benedict (***Agence tous Risques***), qui reprendront donc leurs rôles respectifs.

● En attendant de retrouver le costume de l'aventurier cool Indiana Jones pour de quatrièmes aventures, Harrison Ford sera une nouvelle fois l'agent faf Jack Ryan. Après **Jeux de Guerre** et **Danger Immédiat**, se prépare donc **The Sum of All Fears**, nouvelle adaptation par Akiva Goldsman (**Perdus dans L'Espace**) d'un roman de Tom Clancy. Une histoire forcément à tendance patriotique qui donne dans le terrorisme arabe, les missiles nucléaires israéliens et les tensions politiques entre les Etats-Unis et la Russie. Pas mal pour un seul homme !

PM Entertainment : cuvée 1999

Au début des années 90, la compagnie *PM Entertainment* connaît son heure de gloire. Spécialisée dans les films d'action de série B, son catalogue envahit le marché de la vidéo : les **Cybertracker, C.I.A. : Nom de Code Alexa** et autre **Zero Tolerance** sortent à raison de deux titres par mois. Aujourd'hui, si ces films n'intéressent plus les éditeurs hexagonaux, ils continuent néanmoins de se vendre directement à la télévision. Un contrat moins prestigieux, mais toujours rentable. Ce qui permet à *P.M.* de tenir un rythme de production d'enfer puisqu'elle annonce d'ores et déjà huit nouvelles perles en ce début d'année. A commencer par **Inferno** de John G. Avildsen, dans lequel Jean-Claude Van Damme joue les vagabonds débarrassant une petite ville des deux gangs rivaux qui s'y font la guerre. Vient ensuite le film catastrophe **Avalanche** de Steve Kroschel, où Thomas Ian Griffith (**Crackerjack**), en spécialiste de l'environnement, découvre que le matériel défectueux d'une énorme corporation est sur le point de causer une catastrophe naturelle des plus alarmantes. Dans le même registre, **Epicenter** du spécialiste Richard Pepin, met en avant une femme flic chargée de transférer un dangereux criminel dans une prison haute-sécurité alors qu'un tremblement de terre secoue la région. Le même Richard Pepin signe également **Y2K**, qui s'intéresse au fameux virus informatique censé faire péter les plombs aux ordinateurs du monde entier le 1er janvier 2000 et l'exploite à la sauce «thriller» lorsque des barons de la drogue peu scrupuleux en profitent pour s'approprier l'ogive nucléaire la plus destructrice jamais conçue.
Souvent à la recherche de «stars» payées au minimum syndical pour augmenter le potentiel commercial de leurs films, les fondateurs Richard Pepin et Joseph Mehri s'empressent généralement de leur faire tourner deux films coup sur coup. C'est le cas de Daniel Baldwin (**Vampires**), flic à la poursuite d'un serial-killer responsable de la mort de son fils dans **Water Damage** de Murray Battle, puis scientifique essayant d'enrayer la menace d'un virus bactériologique dans **Killing Moon** de John Bradshaw. Toujours à l'affût d'un bon coup, le duo de choc s'est associé à la nouvelle superstar du rap made in USA, Master P (**MP The Last Don, Foolish**), qui écrit, réalise et interprète **No Tomorrow**, aux côtés de Gary Daniels, Gary Busey, Pam Grier et Frank Zagarino, un polar dans lequel un parrain du crime, une milice secrète et le FBI se font la guerre pour la possession d'un important chargement d'armes. Master P supervise également **Hot Boyz**, où ses potes Silkk The Shocker, Snoop Dogg et Mystikal côtoient Jeff Speakman et Gary Busey pour une sombre histoire de vengeance visant à innocenter une jeune fille assassinée et injustement accusée de meurtre.
Des films qui vont encore remplir la programmation d'*Hollywood Night* !

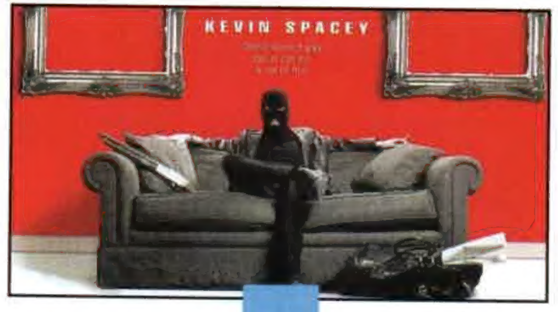








Ordinary Decent Criminal



La popularité du hors-la-loi irlandais Martin Cahill, surnommé Le Général et assassiné en 1994 par l'IRA, est actuellement à la hausse. Après le film de John Boorman, Mel Gibson s'intéresse également, via sa société de production *Icon Entertainment*, au cas de ce gangster hors du commun, un Robin des Bois contemporain. Dans **Ordinary Decent Criminal**, de Thaddeus O'Sullivan, c'est Kevin Spacey qui interprète ce génie du crime, rebaptisé Michael Conroy. Même s'il a détroussé suffisamment de riches pour devenir une des plus grosses fortunes du monde, il continue de vivre paisiblement dans un quartier pauvre de Dublin, loyal envers ses deux femmes, ses enfants, ses proches et ses associés. Un criminel ordinaire avec une imagination débordante et un goût démesuré du danger. Ses méfaits, Conroy les commet surtout par amusement et par défi, excité à l'idée de voir la police piétiner dans son enquête. Mais son statut d'ennemi public n°1, ses vols étalés en première page des quotidiens, rassurent son ego et le poussent à imaginer des braquages de plus en plus sophistiqués, sans se soucier des autorités, pourtant sur le point de le démasquer. Croyant avoir été trahi par son gang, il plonge progressivement dans la folie tout en essayant d'échapper aux pièges tendus par Interpol...

Lansky



En France, les téléfilms ont souvent mauvaise réputation tant les mélos programmés par *M6* le mercredi soir sont imbuvables. Mais de l'autre côté de l'Atlantique, certains d'entre eux ont de quoi rivaliser avec des films plus prestigieux destinés au grand écran. C'est généralement le cas des productions *HBO* (**La Rage de Survivre, The Rat Pack**), qui emploient des acteurs et des réalisateurs de cinéma pour soutenir la comparaison. C'est le cas de **Lansky**, un (télé)film de mafia écrit par David Mamet (**Engrenages, La Prisonnière Espagnole**) qui s'intéresse au cas du gangster le plus influent du milieu et pourtant le plus discret aux yeux de la population. C'est Richard Dreyfuss (**Mad Dogs**) qui interprète Meyer Lansky, un immigré juif qui accède très rapidement à la famille des grands criminels, côtoyant des figures aussi illustres que Bugsy Siegel et Lucky Luciano avant de devenir le cerveau d'une puissante organisation. Depuis son enfance dans les rues de New York, où il forge son éducation, jusqu'à sa chute, lorsque le FBI décide de fouiner dans ses affaires, ébranlant son empire au moyen de nombreux mandats fédéraux, **Lansky** retrace donc la vie de ce personnage à part qui tirait toutes les ficelles du crime, du jeu à la contrebande, tout en restant dans l'ombre. Après Andy Garcia dans **Les Seigneurs de Harlem**, c'est Anthony LaPaglia (la deuxième saison de la série ***Murder One***) qui campe cette fois le gangster notoire Lucky Luciano, aux côtés d'Eric Roberts, Illeana Douglas et Beverly D'Angelo. A la réalisation, on retrouve John Mc Naughton (**Henry : Portrait of a Serial Killer, Mad Dog and Glory**) dont ce sera la deuxième collaboration avec le compositeur George S. Clinton (**Mortal Kombat**) après **SexCrimes**.



■ *De bruit et de fureur : quand le «13ème guerrier» aide les vikings à se débarrasser des «mangeurs de cadavres» !* ■

LE 13ème GUER

L'histoire du cinéma est traversée de fascinants serpents de mer, tournés dans le secret, tant attendus qu'ils en deviennent des mythes avant même la première image sur pellicule. Épopée de légendes et de violence, LE 13ème GUERRIER appartient à cette espèce à part. Plusieurs fois reculée, son arrivée sur nos écrans (le 18 août) va enfin nous permettre de savoir le fin mot du mystère.

Michael Crichton est avant tout connu du grand public pour son aimable zoo de sauriens dentés, doublement adapté par son complice Spielberg. Mais ce grand gaillard plein de ressources est avant tout un auteur aussi prolifique qu'habile. Sorti en 1976, son «Eaters of the dead» est une épopée médiévale qui lorgne sans vergogne, mais avec réussite, vers les sombres territoires de l'horreur. Dans son roman, Crichton associe deux gros morceaux de la littérature, la légende nordique Beowulf (un poème du VIIIème siècle) et le journal d'un voyageur arabe du Xème siècle. Il forge ainsi une nouvelle épopée, racontée du point de vue d'un jeune Arabe cultivé, la culture arabe étant la plus sophistiquée de l'époque. «Eaters of the dead» conte l'histoire de Ibn Fadlan, jeune érudit représentant du maître de Bagdad qui, en 922, part en mission diplomatique pour la vallée de la Volga. En cours de route, le voyageur est contraint de suivre Buliwyf et ses hommes, des vikings, qui ont reconnu en lui l'Etranger que leur promet la prophétie. Celui qui les aidera à débarrasser leur terre des fameux «mangeurs de cadavres», terrifiantes créatures qui inspirent l'horreur à ces viking que jamais rien ne fait trembler...

C'est John McTiernan (**Predator**, **Piège de Cristal**...) qui réalise pour *Touchstone Pictures/Buena Vista* ce film qui se présente comme un mélange des genres, une approche quasi anthropologique des peurs et des légendes. Antonio Banderas interprète Ibn, entouré d'Omar Sharif, Vladimir Kulich et Maria Bonnevie, et de quelques solides vikings. Entre-temps, **Eaters of the Dead** est devenu **The 13th Warrior/Le 13ème Guerrier** et, bien avant que le film ne soit en boîte, on a pu voir une, puis deux bandes annonces pour présenter le futur monstre. Autant la première, réalisée par Jerry Bruckheimer, présentait les choses comme on pouvait les espérer, autant la





RIER

seconde fait apparaître un humour décalé. La saga horrifico-historique aurait-elle été trahie ? Pour en savoir plus, il suffit de le demander au scénariste William Wisher.

Co-auteur des scripts de **Terminator 2** et **Judge Dredd**, travaillant en ce moment sur la suite de **L'Exorciste**, Wisher est avant tout un fan du roman de Crichton. C'est avec Warren Lewis (co-auteur de **Black Rain**) que McTiernan a commencé le scénario, pour très vite appeler William Wisher à sa place, marqué par l'heureux souvenir de leur collaboration sur **Une Journée en Enfer**. Discutant scène après scène, personnage par personnage, scénariste et réalisateur ont établi une vraie complicité, basée sur leur goût commun pour l'univers du livre et de son auteur. «*Il nous a fallu changer des éléments, condenser certains passages*», explique Wisher. «*Mais aucun d'entre nous n'a eu la volonté de réinventer l'histoire. Nous nous sommes vraiment efforcés de rester fidèle à l'épreuve que Michael Crichton entendait nous faire vivre avec son roman*». Scénariste de ce **13ème Guerrier** tant attendu, William Wisher travaille en ce moment même à l'adaptation d'un autre roman de Crichton, le techno-thriller «Airframe». Wisher n'a pour autant jamais rencontré Michael Crichton en personne. C'est John McTiernan qui connaît l'auteur et a reçu de lui toute sa confiance. Preuve en est que Crichton s'est engagé personnellement dans la production du film.

Ce qui fait palpiter le roman de Crichton, c'est l'authentique sens de la terreur que sa narration apporte, et sa capacité à la transmettre au lecteur. «*Ce que nous devions faire, c'était trouver un moyen de rendre cela excitant d'un point de vue cinématographique*», explique Wisher. «*J'ai essayé d'imaginer comment nous pourrions faire ressentir à un public la même terreur absolue que celle qu'endurent ces vikings, comment nous pourrions plonger les spectateurs dans un véritable cauchemar. Dans un premier temps, nous avons trouvé une solution sonore. Avant de voir la menace, on l'entend ! Cela peut vous paraître fou, mais c'est ainsi. Ce que nous apprenons des monstres, nous le devinons dans les yeux d'Ibn et des vikings*». Wisher n'en dira pas beaucoup plus sur la question essentielle : qui sont ces fameux «eaters» ? «*Pour vous répondre, il va me falloir être rusé... Ils sont exactement tels que Crichton les décrit dans son roman. Lorsque l'histoire commence, les vikings pensent qu'ils sont des démons d'un genre ou d'un autre. L'un des attraits du film, c'est justement de suivre les instigateurs dans leur recherche. De ce point de vue, nous avons collé au livre*». Rah ! Secret oblige, nous n'en saurons guère plus sur les sales bêtes, qu'aucune des rares photos diffusées ne nous dévoile vraiment...

«Eaters of the dead» étant une œuvre sauvage, sanglante, Wisher et McTiernan devaient donc forcément parler de la violence de l'adaptation : «*C'est une question que nous avons eu à traiter de très nombreuses fois dans notre carrière. Je crois que le juste équilibre consiste à montrer juste assez de sang pour que les spectateurs puissent croire à ce qu'ils voient, mais jamais trop afin d'éviter qu'ils sortent de la salle ! Ce film est extrêmement passionnant, et nous avons pris la décision de ne pas utiliser d'effets du genre «bout de bidoche frappant l'objectif». Simplement parce que ce n'est pas nécessaire. Mais à ce niveau, nous entrons plus dans ce qui appartient au domaine de McTiernan, puisqu'il réalise le film et en assure montage. La violence d'un film est davantage déterminée par le réalisateur que par le scénariste*». Et à la question combien y-a-t-il de cadavres, Wisher se contente de répondre en souriant que «*personne ne sera déçu !*».

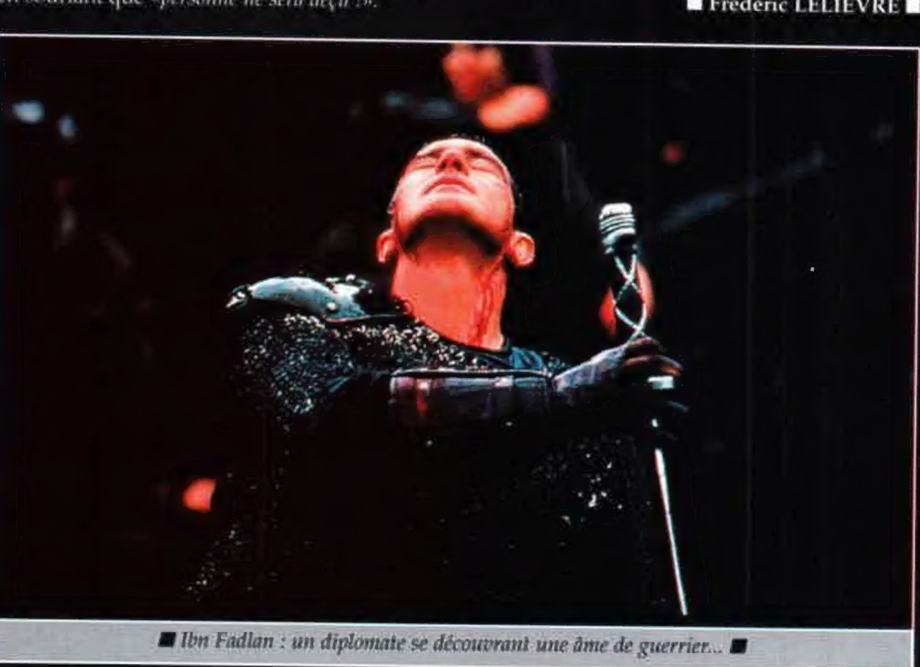


■ *Ibn Fadlan (Antonio Banderas) : un émissaire arabe promu sauveur du peuple viking* ■

De fait, le film est classé aux États-Unis «R» par la MPAA. Ce qui est défini, pour donner une idée, par «violence and carnage». William Wisher a eu le rare plaisir de voir son travail transposé à l'écran presque sans modification. «*Le 13ème Guerrier est remarquablement proche de mon scénario. Quand John est parti avec le script, je devais travailler sur l'écriture du scénario de «Airframe». J'ai donc découvert le film sans avoir pu me rendre à Vancouver, sur le tournage, sans savoir à quoi m'attendre, et c'est... génial !*». Une satisfaction qui tranche d'avec le souvenir mitigé de sa collaboration sur **Judge Dredd**, en 1995. Son scénario avait en effet été furieusement réécrit par Steven E. de Souza et le réalisateur Danny Cannon.

Ce **13ème Guerrier** sera-t-il vraiment aussi épique et sauvage que le roman original ? Ça n'est que devant le grand écran que nos derniers doutes, souhaitons-le, s'évanouiront. Reste que les artisans du film affichent fièrement leur volonté de fidélité à l'esprit du livre. McTiernan, que l'on avait quelque peu taquiné sur sa présence ou non sur le tournage, revendique d'ores et déjà son travail sur le bébé.

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■



■ *Ibn Fadlan : un diplomate se découvrant une âme de guerrier...* ■

L'ÉTÉ SERA SHOW !

De MATRIX à FACULTY, en passant par SEXE INTENTIONS, THE CORRUPTOR, LA MOMIE et autre WILD, WILD WEST, tour d'horizon des films qui vont faire l'événement cet été et avant-goût des grosses chaleurs qui nous attendent dans les salles.

Par Damien GRANGER



Kathryn (Sarah Michelle Gellar), la Merteuil de SEXE INTENTIONS.

SEXE INTENTIONS

L'interprète de Buffy, Sarah Michelle Gellar, retrouve Ryan Phillippe, son partenaire dans SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER, pour cette adaptation contemporaine et sexy des «Liaisons Dangereuses». Cette année, c'est encore COLUMBIA qui explose le baromètre.

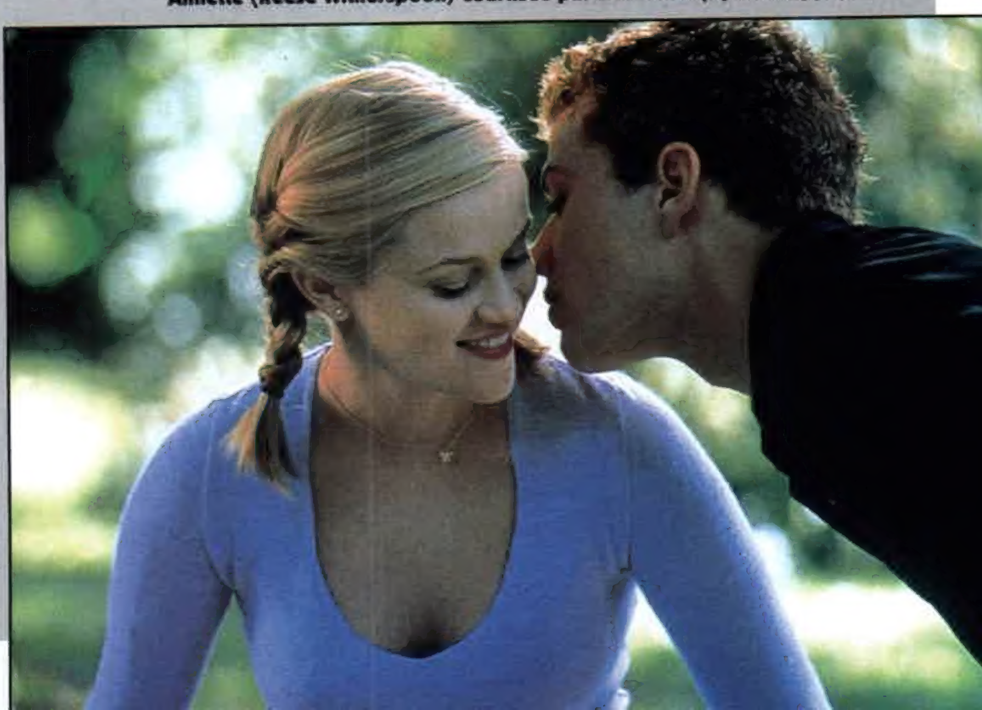
L'HISTOIRE Les jeunes et riches Kathryn et Sebastian accumulent les conquêtes amoureuses comme s'il s'agissait d'un jeu. Pour eux, tous les moyens sont bons, même les plus perfides. Lorsque Kathryn est repoussée par Reynolds qui lui préfère l'innocente Cecile, encore vierge, elle demande à Sebastian de la venger. S'il couche avant lui avec Cecile, Sebastian écrasera Reynolds à plate-couture. Mais le tombeur invétéré s'est mis en tête de conquérir la gentille Annette, qui rêve de trouver son Roméo. Un rêve destiné à le rester, vu la mauvaise réputation de Sebastian. Kathryn lance un défi à ce dernier : s'il parvient à coucher avec Annette, elle sera sienne. Il accepte et sort le grand jeu : une allure sensuelle et romantique qui dissimule des méthodes de séduction fatales, jusqu'au jour où il tombe réellement amoureux d'Annette...

L'INFO Après une première version signée Roger Vadim avec Gérard Philipe et Jeanne Moreau, puis le film de Stephen Frears interprété par John Malkovich, Glenn Close, Michelle Pfeiffer et Uma Thurman, et le **Valmont** de Milos Forman, **Sexe Intentions** est la quatrième adaptation des «Liaisons Dangereuses», un roman de Laclos publié en 1782. Pour une fois, l'auteur ne doit pas se retourner dans sa tombe puisque lui-même disait de son roman qu'il aurait pu se dérouler à n'importe quelle époque et dans n'importe quel pays à condition que les protagonistes sachent ce qu'est l'amour, tant «ni le temps, ni la culture n'altèrent un sentiment». Une citation que le réalisateur et scénariste Roger Kumble assimile aussi bien que l'œuvre elle-même. *«A notre époque, les jeunes découvrent la vie et les rapports humains bien plus tôt que par le passé. Un adolescent d'aujourd'hui peut avoir autant d'expérience qu'un trentenaire du XVIIIème siècle. C'est ce qui me séduisait le plus : voir des jeunes mener leur vie amoureuse et sexuelle avec la même vanité que les adultes de cette époque, la fougue de la jeunesse en plus. En relisant le livre, je me suis rendu compte que ses enjeux étaient universels, et qu'ils correspondaient parfaitement au milieu étudiant»*. Un moyen d'assurer de grosses rentrées au box-office vu l'enthousiasme actuel pour les films d'ados en général et l'actrice Sarah Michelle Gellar en particulier, transformée ici en brunette pour les besoins de cette version transposée dans le quartier huppé de New York. *«Pouvoir interpréter un personnage comme Kathryn Merteuil, manipulateur, sans scrupules et aussi intelligent, ça ne se refuse pas. C'est difficile pour des acteurs de notre âge de dénicher des rôles qui soient à la fois crédibles et complexes. Ce scénario me permettait d'aller plus loin que d'habitude et un acteur cherche toujours à se dépasser. Dans ce film, nous avons pu utiliser notre corps, ce qui est important quand on raconte une histoire pareille. Surtout que pour Kathryn, sa sensualité et sa sexualité sont ses premières armes»*. Ça risque d'être chaud !

LE PRONOSTIC Une version ado et trash des «Liaisons Dangereuses» peut intéresser plus d'un spectateur. En retouchant le titre original (on passe de **Cruel Intentions** à **Sexe Intentions**), les distributeurs français affichent clairement leur volonté : rééditer les bons scores de **SexCrimes**, sorti à la même date l'an passé. Ce n'est pas forcément un mauvais pari.

(23 juin 1999)

Annette (Reese Witherspoon) courtisée par Sebastian (Ryan Philippe).



WILD, WILD WEST

Et dire qu'on nous l'avait caché pendant toutes ces années : James West est noir ! Le réalisateur de MEN IN BLACK le prouve en réembauchant Will Smith pour ce petit détournement à gros budget de la série LES MYSTÈRES DE L'OUEST. Mais au fait, que devient Robert Conrad ?

L'HISTOIRE L'année : 1869. Le lieu : les étendues désertiques du Far West. Agents spéciaux assermentés par le gouvernement américain, James West et Artemus Gordon font équipe pour empêcher le diabolique Dr. Loveless de mettre son sinistre plan à exécution. Mégalo au possible, il veut assassiner le Président Grant pour faire main basse sur les Etats-Unis...

L'INFO Les informations concernant **Wild, Wild West** sont rares, filtrées, distillées au compte-goutte. Une chose est sûre, le film s'inspire bel et bien de la série *Les Mystères de l'Ouest*, même si les puristes (des intégristes en puissance) essaieront de vous en dissuader en prétextant que James West était un visage pâle. Pas faux, mais personne n'a crié au scandale quand la rayonnante Emma Peel de la série *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* a pris les traits de l'androgyne blafard Uma Thurman pour les besoins de la version cinéma. Si **Wild, Wild West** est un projet très attendu, c'est avant tout parce qu'il projette des héros James Bondien dans un décor de western, avec ses deux agents armés de multiples gadgets, indispensables pour stopper des méchants eux aussi confortablement équipés. Loveless, par exemple, possède un arsenal très sophistiqué dont la pièce maîtresse répond au nom de code «Tarantula» : un char d'assaut géant à la forme arachnide ! «*Wild, Wild West ressemblera plus à Men in Black qu'à un film de John Ford*» déclare le réalisateur Barry Sonnenfeld, en faisant référence aux nombreux effets spéciaux de son dernier né. Une manière de dépoussiérer ce classique du petit écran en le réactualisant quelque peu, un travail qu'il avait déjà entrepris avec succès sur **La Famille Addams** et sa suite. Reste à savoir si Robert Conrad - le James West original - qui apparaît le temps d'un clin d'oeil, a lui aussi été dépoussiéré.

LE PRONOSTIC Le succès de **Wild, Wild West** est pratiquement assuré. En tête de générique : Will Smith (James West), Kevin Kline (Artemus Gordon) et Kenneth Branagh (Dr. Loveless), trois acteurs très populaires qui ont chacun leur propre public. Donc trois fois plus d'entrées pour le seul véritable blockbuster de l'été.

(4 août 1999)



James West (Will Smith) & Artemus Gordon (Kevin Kline) : les Mister de l'Ouest !

LE CORRUPTEUR

Oliver Stone finance ce polar tendance seventies qui réunit Chow Yun-Fat et Mark Wahlberg pour une guerre des gangs qui fait rage au coeur de Chinatown. Quand le réalisateur de COMME UN CHIEN ENRAGÉ et GLENGARRY GLEN ROSS s'essaie au polar à la FRENCH CONNECTION.

L'HISTOIRE Nick Chen est le flic «cool» par excellence : il plaît aux femmes et ses collègues l'admirent. Quand Danny Wallace débarque dans son bureau, avec ses lunettes à la Buddy Holly et un tatouage en forme de crucifix sur la poitrine, Nick est persuadé d'avoir écopé d'un fardeau comme nouveau partenaire. Leur mission : nettoyer le quartier chinois de New York. Ensemble, ils doivent anéantir le puissant criminel Henry Lee, qui souhaite faire main basse sur tous les réseaux de prostitution, de drogue et de pari du coin, ainsi que deux dangereux gangs chinois, les Fonkinais et les Dragons qui se livrent une guerre fratricide. Parallèlement, le FBI enquête sur les agissements du nouveau duo lorsqu'ils soupçonnent l'inspecteur Chen d'entretenir des liens douteux avec Lee, connu pour être «le corrupteur»...

L'INFO «*C'est une histoire vraie !*» s'exclame Robert Pucci, qui signe avec **Le Corrupteur** son premier scénario pour le cinéma après avoir écrit un téléfilm (**L'Araignée et la Mouche**) qui n'aura guère marqué les téléspectateurs. En effet, Pucci a rencontré la brigade qui a procédé à l'arrestation de ce duo de flics corrompus, ainsi que le procureur chargé de leur procès. Il s'est ensuite lancé dans une longue étude sociologique et historique des flux d'immigration chinoise aux Etats-Unis. Et il garde un souvenir fasciné de son enquête. «*Chinatown est un Etat dans l'Etat. C'est un monde à part, à la fois dangereux et très attrayant*». Avec **Le Corrupteur**, James Foley réalise son premier véritable film d'action. Selon certaines rumeurs, le traitement de la violence serait très froid et réaliste, proche des films de William Friedkin. Avant d'entamer une carrière dans le cinéma, il se destinait à la psychanalyse. Il rapporte ainsi le sujet du **Corrupteur** à la haine qui peut naître entre un père et son enfant. Un thème qu'on retrouve régulièrement dans son œuvre. Surtout dans **Comme un Chien Enragé**, qui opposait Sean Penn à Christopher Walken. Cette fois, il réunit l'acteur fétiche de John Woo Chow Yun-Fat, dont c'est le second film américain après **Un Tueur pour Cible**, et Mark Wahlberg, remarqué l'an passé dans **Boogie Night** et **Big Hit**. Deux flics que tout sépare, forcés de faire équipe main dans la main quand la situation devient critique. D'ailleurs, le producteur Dan Halsted souligne que le film va au-delà du simple thriller. «*Plus qu'une simple histoire à suspense, Le Corrupteur est aussi un véritable choc des cultures. Une culture jeune, parfois brute, face à une autre, ancienne et extrêmement civilisée*». Le croisement de **L'Année du Dragon** et de **Donnie Brasco** ?

LE PRONOSTIC L'été réserve souvent un accueil peu chaleureux aux polars, qui sont tout simplement boycottés. L'an dernier, **Big Hit** n'a jamais vraiment trouvé son public. Mais on peut penser que la réputation, toujours à la hausse, de Chow Yun-Fat et Mark Wahlberg, profitera au film.

(14 juillet 1999)

Nick Chen (Chow Yun-Fat) & Danny Wallace (Mark Walhberg) : corrompus ou corrupteurs ?



L'ÉTÉ SERA SHOW !



L'équipe «branchée» de MOD SQUAD : Lincoln (Omar Epps), Julie et Peter (Giovanni Ribisi).

MOD SQUAD

Aaron Spelling produit lui-même la version cinéma de sa propre série télé, dans une comédie policière qui recrute Claire Danes, Omar Epps et Giovanni Ribisi en jeunes délinquants chargés de surveiller les rues de Los Angeles.

L'HISTOIRE Julie Barnes a été arrêtée pour agression, Lincoln Hayes pour incendie criminel et Peter Cochrane pour vol à main armée. Tous les trois viennent de milieux différents et se dirigent vers la case prison. Sans le Capitaine Adam Greer, qui leur offre la rédemption en plus d'un casier vierge, ils croupiraient déjà au fond d'une cellule miteuse. Ces délinquants, le Capitaine compte bien les renvoyer directement à la case départ pour une nouvelle vie en tant que flics infiltrés. Contrairement aux officiers de police de Los Angeles, Julie, Lincoln et Peter passent inaperçus dans les moindres recoins de la ville. Après avoir transformé une simple descente en bagarre générale dans une soirée underground, ils sont chargés de surveiller une boîte de nuit servant de couverture à un réseau de prostitution enfantine. Au même moment, une importante quantité de drogue disparaît d'un dépôt de la police...

L'INFO *«Il fallait rester fidèle au titre et donc faire en sorte que le film soit branché, tout en conservant certains des aspects seventies de la série»* déclare le réalisateur débutant Scott Silver. *«Il était hors de question de faire un film d'époque mais plutôt quelque chose qui serait tout simplement cool. De toute façon, sans cette influence rétro,* ***Mod Squad*** *ressemblerait par trop de côtés à* ***21 Jump Street****»*. De la série, **Mod Squad** - le film - conserve les pantalons en cuir moulant et les pulls à col roulé multicolores, ainsi que le concept, toujours d'actualité selon Stephen Kay, un des scénaristes. *«Tout comme dans la série,* ***Mod Squad*** *réunit un Black, un Blanc et une blonde. Le premier vient du ghetto, le second d'un milieu aisé et la troisième vit dans la rue. C'était un point de départ intéressant qu'il fallait assombrir pour l'adapter à notre époque. Du coup, Julie est aussi devenue une ancienne junkie»*. Créée en 1968 par le magnat du petit écran Aaron Spelling, également à l'origine de ***La Croisière s'Amuse***, ***Dynastie*** et ***Beverly Hills***, ***Mod Squad*** - la série - fut diffusée sur la chaîne *ABC* (cinq saisons pour cent épisodes) avant de disparaître dans l'indifférence la plus générale. *«Ce n'était pas mon idée d'en faire un film»*, s'excuse presque Aaron Spelling, *«mais celle des producteurs Alan Riche et Tony Ludwig, qui étaient mes agents à l'époque. Lorsque j'ai soumis cette idée à mon ami Frank Mancuso chez* MGM, *ce dernier m'a convaincu du potentiel toujours intact de la série»*. Malgré une distribution qui réunit Claire Danes (**Roméo + Juliette**), Omar Epps (**Scream 2**) et Giovanni Ribisi (le frère de Phoebe dans la série **Friends**), le public a-t-il envie de voir un film dans lequel trois jeunes flics n'utilisent aucune arme. Mais ça n'est pas ce qui préoccupe le plus Scott Silver. *«Le plus compliqué est de rester fidèle à une série policière dont personne ne se souvient»* !

LE PRONOSTIC Difficile de lancer un film comme **Mod Squad**, à moins d'axer sa promotion sur la bande originale, qui comprend plein d'artistes «tendance» tels que Bjork, Busta Rhymes, Lauryn Hill, Crash Test Dummies ou Everlast. Ça a bien aidé **Roméo + Juliette** et **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**, mais la série d'Aaron Spelling n'a pas franchement la même notoriété que Shakespeare et les Avengers !

(30 juin 1999)

Julie Barnes (Claire Danes), une ex-toxico qui joue les renforts policiers.



MATRIX

Ils ont l'air d'avoir bon goût, les frères Wachowski ! Après avoir transformé Jennifer Tilly et Gina Gershon en lesbiennes magnifiques dans le polar BOUND, ils envoient Keanu Reeves et Larry Fishburne à l'assaut d'un monde virtuel, créé par le gouvernement pour dissimuler une Terre dévastée.

L'HISTOIRE Au XXIIe siècle, le présent que nous connaissons n'est plus qu'une couverture virtuelle servant à dissimuler un futur post-apocalyptique. Un monde illusoire mais confortable, créé de toute pièce par le gouvernement via une machine aux fonctions illimitées, la Matrix. Persuadé qu'elle contrôle sa vie d'une manière ou d'une autre, Neo cherche à percer son secret. Un soir, il est contacté par Trinity, une mercenaire à la solde du gourou Morpheus, leader d'un commando de résistants qui combat les agents chargés de protéger la Matrix. Menés par Smith, leurs méthodes sont à ce point brutales qu'ils terrorisent la population, totalement asservie. Quitte à y laisser leur peau, Neo, Morpheus et Trinity partent à l'assaut de la Matrix et de ses créateurs. Surtout que Neo pourrait bien être celui qui détient le pouvoir de faire éclater la vérité...

L'INFO La bande annonce de **Matrix** rend tout simplement dingue. En tout, deux minutes de pur délire visuel. Des gunfights sophistiqués, des personnages qui prennent la pause de super-héros, une fille qui détale sur un mur, à l'horizontale, en vidant les chargeurs de ses deux revolvers, Keanu Reeves qui plonge en arrière et se fige dans le mouvement pour éviter des balles traçantes... Pas de doute, on est en plein univers comic-book ! Rien d'étonnant quand on sait que les frères Wachowski, avant d'entamer une carrière à Hollywood, travaillaient au sein de la *Marvel*. Leur nouveau film, **Matrix**, est né de cette expérience, de leur amour de la sous-culture. *«Nous croyons très sincèrement dans l'importance de la mythologie et de son influence sur notre vie. Nous sommes donc partis d'un point de départ très simple : tout ce que nous connaissons ne serait en fait qu'illusion, un mirage généré par un univers électronique. Tout au long de l'histoire de l'humanité, des gens ont cherché un sens plus profond à la vie pour découvrir des révélations étonnantes. Avec* ***Matrix****, nous voulions montrer ce qui arrive à un petit groupe de personnes recueillant des réponses alarmantes aux simples questions posées. Pour une fois, ce qu'ils trouvent est le début de cette histoire et non pas la fin»*. Un concept que les frangins dynamisent par une mise en scène enlevée et une surenchère dans l'action. *«A partir du moment où vous faites un film sur un univers virtuel, tout devient possible, même les prouesses les plus folles, comme transformer Keanu Reeves en Jackie Chan occidental !»* plaisantent les surdoués. Pour chorégraphier les combats de **Matrix**, ils vont chercher Yuen Woo-Ping à Hong Kong. Celui qui a travaillé avec Jackie Chan et Jet Li accepte la proposition à condition que les comédiens subissent un entraînement intensif. *«Il nous a presque mis le couteau sous la gorge. Allez donc demander à un acteur comme Larry Fishburne de passer quatre mois à s'exercer alors qu'il pourrait faire un autre film pendant ce temps ! Mais finalement, tous les acteurs ont tous accepté sans se faire prier»*. Aux côtés de Keanu Reeves et Larry Fishburne, l'athlétique Carrie-Anne Moss, un ancien mannequin aujourd'hui vedette de la série ***Models, Inc.***, interprète Trinity, une guerrière à la morphologie de personnage de manga. Ce n'est peut-être pas un hasard si le producteur Joel Silver décrit **Matrix** comme *«la version live d'****Akira*** *ou* ***Ghost in the Shell****. Un film d'animation avec de vrais acteurs»*.

LE PRONOSTIC A partir du moment où l'incroyable bande annonce sera diffusée dans les salles, **Matrix** aura conquis son public, voire même ceux qui sont normalement hermétiques au genre. Le nouveau film des frères Wachowski risque bien d'être le carton de l'été.

(23 juin 1999)



Neo (Keanu Reeves) : une pose destroy entre western spaghetti, Hong Kong movies et comic book !

L'ÉTÉ SERA SHOW !



Scot Colqhoun (Robert Carlyle) : seul rescapé d'une boucherie humaine...

RAVENOUS

L'acteur Robert Carlyle, vedette de FULL MONTY, change de registre et passe de la simple comédie à la satire horrifique, en interprétant un cannibale influencé par une vieille légende indienne dans ce film dirigé par la réalisatrice du polar FACE.

L'HISTOIRE En 1847, le Capitaine John Boyd se dirige avec ses soldats mal en point, fatigués et affamés, vers un fort retranché de la Sierra Nevada, une région recouverte par la glace. C'est alors qu'un homme quelque peu nerveux, Scot Colqhoun, se dirige vers eux pour les accueillir. Selon sa version des faits, il est le seul survivant d'un groupe de colons s'étant perdu dans les étendues enneigées. Arrivés à cours de nourriture, ses compagnons se sont dévorés entre eux. Dans son récit, Colqhoun a négligé un détail très important : il croit dans cette vieille légende indienne qui veut qu'un homme ayant dévoré son semblable ait acquis la force vitale de celui-ci. Qui veut une cuisse de Colonel ?

L'INFO Le film de cannibales est un genre à part entière (comme le film de nonnes, il paraît), sauf qu'il est moins fréquenté que d'autres. Il faut dire que le sujet est épineux dès qu'on essaie d'en tirer un film sérieux. Le dernier en date à s'y être intéressé, **Les Survivants**, est un pensum chrétien de Frank Marshall, genre : «Tu aimeras ton prochain. Mais bon, si vraiment ça craint pour toi, mange-le». Projet maudit, **Ravenous** voit son tournage sans cesse reporté, plusieurs réalisateurs défilant les uns après les autres le temps d'une poignée de prises de vue. Jusqu'à ce que l'acteur Robert Carlyle (**Trainspotting**) propose la réalisatrice Antonia Bird, qui l'avait déjà dirigé dans **Prêtre** et **Face**. Carlyle, qui sera le prochain ennemi de James Bond dans **The World is not Enough**, est entouré de Guy Pearce (**L.A. Confidential**) et David Arquette (**Scream**). Une distribution prestigieuse pour un film qui soulève un des thèmes les plus tabous de la société, traité sous l'angle du film d'horreur par le scénariste débutant Ted Griffin. «*Je n'avais pas envie de montrer le cannibalisme comme une nécessité inhérente à la survie. Je préférais l'aspect plus gratuit de ceux qui s'y adonnent par goût, par envie. J'ai essayé de rendre cette histoire proprement terrifiante, en espérant qu'elle ferait bondir les spectateurs de leur siège*». En effet, **Ravenous** se laisse aller à quelques scènes gore bien craspec. De son côté, la réalisatrice Antonia Bird veut éviter la comparaison avec un quelconque **Cannibal Ferox** : «*L'histoire de* ***Ravenous*** *ne peut pas être cataloguée. Nous n'avons pas essayé de faire un film choquant qui montre le cannibalisme sous sa forme la plus primaire et la plus malsaine. C'est un film à la fois énergique et satirique avec beaucoup d'humour noir.* ***Ravenous*** *est donc un mélange de film d'aventure et de comédie, le meilleur moyen pour démystifier un sujet aussi embarrassant*». Lors des projections-test, la salle s'est divisée entre ceux qui se sont beaucoup amusés et d'autres, qui se sont sentis offensés. Mais tout le monde est resté jusqu'à la fin. C'est plutôt bon signe.

LE PRONOSTIC Côté succès, c'est du 50-50. Côté bide, aussi !

(14 juillet 1999)

PECKER

L'auto-exclu d'Hollywood John Waters revient avec ce film qui offre au sous-estimé Edward Furlong le rôle de Pecker, un apprenti photographe propulsé star du jour au lendemain, et à Christina Ricci celui d'une jeune fille dévouée à son pressing et ne jurant que par des marques de lessive !

L'HISTOIRE Pecker vit tranquillement dans sa banlieue de Baltimore. Son père fait tourner son pub tant bien que mal, et ce malgré la concurrence. Sa mère gère une petite boutique d'objets d'occasion tout en relookant les SDF du quartier. Sa fiancée Shelley, quand à elle, s'occupe d'un lavomatic qui représente toute sa vie. Pecker, lui, aime se balader dans les rues de sa ville natale tout en prenant des photos naïves de tout ce qu'il croise sur son chemin. Lorsqu'il est découvert par une galeriste new-yorkaise, Pecker se sent soudainement débordé. Il se demande bien comment il va assumer sa nouvelle vie et décide de retourner chez lui, défiant l'intelligentsia new yorkaise de le suivre sur son propre terrain...

L'INFO Pecker illustre le destin loin d'être banal d'un vendeur de sandwichs doté d'une passion : la photographie. Une passion qui n'est pas sans rejoindre celle de John Waters pour le cinéma. Tout comme Pecker, le réalisateur de **Pink Flamingos** et de **Cry Baby** n'a jamais perdu le sens de l'ironie, associée à un certain «mauvais goût» qu'il utilise pour dresser un portrait au vitriol de la société américaine. Il décrit son film comme une parodie de l'œuvre de Woody Allen. Mais ce qui est le plus frappant, ce sont les rapports à peine dissimulés qu'entretiennent le personnage interprété par Edward Furlong (**Terminator 2**, **American History X**) et le réalisateur de **Serial Mom**. Tout comme Pecker, John Waters voue une passion sans limite pour la ville de Baltimore, où il a grandi. Martha Plimpton, qui joue la grande sœur de Pecker, témoigne : «*Ses films sont des portraits attendrissants de Baltimore. Il rend hommage à sa ville natale de façon gentille et positive. Il n'a même pas voulu aller tourner les scènes qui se déroulent à New York sur place. Elles ont été réalisées à Baltimore grâce au talent du chef décorateur Vincent Periano*». Waters et Pecker sont aussi tout deux considérés comme des artistes underground armés d'une irrévérence certaine. «*A 50 ans, je n'ai plus la rage que j'avais à 20 ans. Et heureusement, sinon je ferais au théâtre, et je déteste les gens du théâtre*» déclare John Waters. Voilà l'histoire de deux personnes que tout rapproche. Le réalisateur regarde sa vie tout en montrant celle de quelqu'un d'autre. L'autobiographie d'un «grand-petit» cinéaste ?

LE PRONOSTIC Sans viser les mêmes scores qu'un **Faculty** ou même qu'un **Thomas Crown**, **Pecker** a toutes ses chances pour tenir tête aux favoris. John Waters a toujours eu ses fans, qui le suivent à chaque nouveau film. Et ça fait cinq ans déjà, depuis **Serial Mom**, que le maître n'a pas donné de nouvelles. L'outsider de l'été, donc !

(8 juin 1999)

Shelley (Christina Ricci) : une vie remplie de linge sale et de lessives...



Imhotep (Arnold Vosloo) : une momie qui n'aime pas du tout être dérangée dans son sommeil !

THE MUMMY

Et un remake de plus ! Celui d'un vieux film d'horreur avec Boris Karloff. Le «George de la Jungle» Brendan Fraser combat Arnold Vosloo dans cette super-production UNIVERSAL plus proche d'INDIANA JONES que des classiques du fantastique.

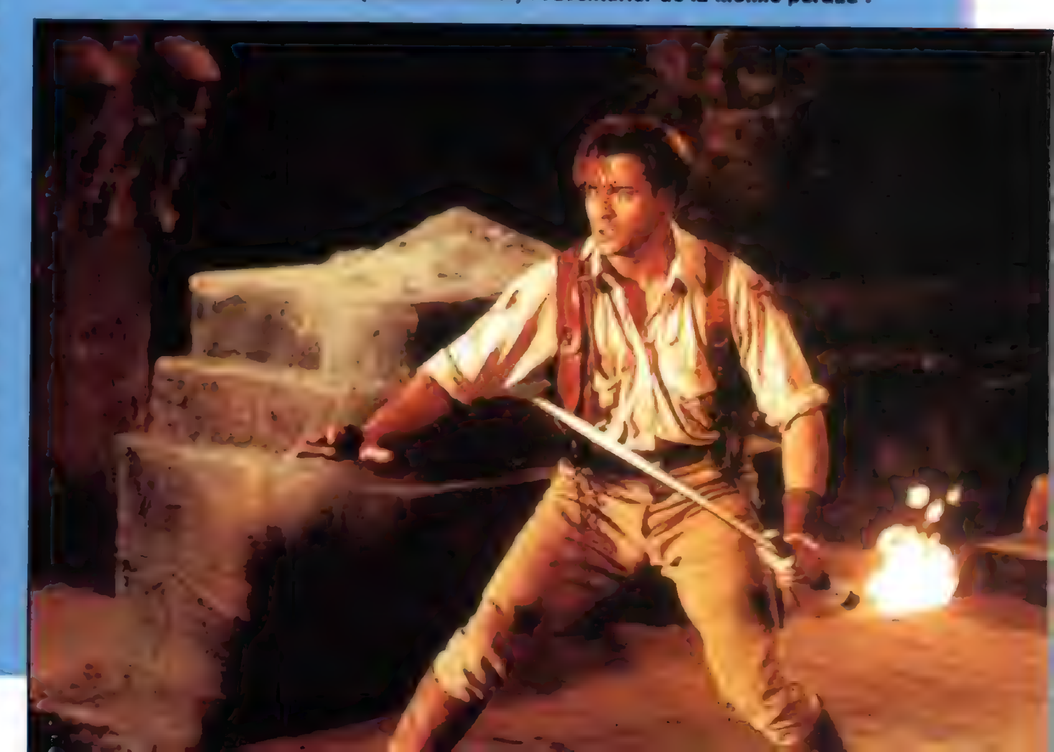
L'HISTOIRE Rick O'Connell, ancien membre de la Légion Etrangère, est aujourd'hui devenu un mercenaire kamikaze. L'entrainement draconien et les horreurs qu'il a subis au sein de ce corps de l'armée des plus éprouvants ont développé chez lui un véritable goût pour l'aventure et un moral forgé dans l'acier. A tel point qu'il accepte l'offre de la jeune et ravissante antiquaire Evelyn, qui lui propose de se rendre en Egypte pour aller visiter les pyramides.. et piller un sarcophage ! Une simple promenade archéologique qui se transforme en parcours du combattant lorsqu'ils réveillent accidentellement Imhotep. A peine sortie de son sommeil éternel, la vilaine momie se met en quête d'une jeune fille à sacrifier pour ressusciter son amour perdu, la princesse Anckesen-Amon...

L'INFO Avec **The Mummy**, *Universal* (studio qui a également enfanté Dracula, Frankenstein et les premiers films de loup-garou) compte bien faire renaitre de ses cendres un de ses plus vieux classiques, que Karl Freund réalisa en 1932. De nombreuses suites verront le jour dans les années 40 et la *Hammer Films* en fera même un premier remake en 1959. Cette fois, c'est Arnold Vosloo (**Chasse à L'Homme**) qui remplace le légendaire Boris Karloff dans le rôle de ce prêtre maléfique condamné à une existence de mort-vivant. Projet trainant dans les tiroirs des producteurs depuis plusieurs années, **The Mummy** aura suscité l'intérêt de réalisateurs tels que Clive Barker, George Romero et Joe Dante avant d'échouer dans les bras de l'Anglais Stephen Sommers. Muni d'un budget confortable estimé à 80 millions de dollars, il tourne la majeure partie du film en extérieurs, au Maroc et en Egypte. «*Pour plus de réalisme, je voulais que l'action de* **The Mummy** *se déroule dans ces pays. Ils ont une géographie particulière et offrent des décors naturels de toute beauté, qui s'étendent à perte de vue. C'était aussi un moyen de faire de* **The Mummy** *un film épique et spectaculaire à la* **Lawrence d'Arabie**» confie le réalisateur, qui semble plus attiré par le cinéma d'aventure que par le film d'horreur et le gore craspec. Pourtant, son film précédent, **Un Cri dans l'Océan**, comptait quelques scènes proprement terrifiantes, un monstre peu ragoûtant créé par Rob Bottin, et mariait tout naturellement les deux genres, comme s'ils étaient faits pour s'entendre. Cette fois, il a confié les nombreux effets spéciaux de **The Mummy** à la compagnie *ILM*, spécialiste de l'image de synthèse. Résultat, des milliers de rats envahissent le champ, un monticule de sable prend l'apparence d'un visage humain et plusieurs protagonistes sont defigurés. «*Il y a même une scène lors de laquelle Arnold Vosloo, encore humain, se fait arracher la langue*» lâche finalement Sommers. «*Mais on ne le montre pas vraiment*». Ouais, c'est ça...

LE PRONOSTIC Si Brendan Fraser rencontre actuellement un certain succès aux Etats-Unis (**George de la Jungle** a rapporté plus de 100 millions au box-office et **Gods and Monsters** a eu d'excellentes critiques), il reste un illustre inconnu chez nous. Tout comme Stephen Sommers et Arnold Vosloo. Mais **The Mummy** devrait bénéficier d'un accueil chaleureux pour son côté film d'aventure à la **Indiana Jones**.

(21 juillet 1999)

Rick O'Connell (Brendan Fraser) : l'aventurier de la momie perdue !



L'ÉTÉ SERA SHOW !



Thomas Crown (Pierce Brosnan) & Catherine Banning (René Russo).

THOMAS CROWN

Deuxième film de John McTiernan à sortir cet été, ce thriller inspiré de L'AFFAIRE THOMAS CROWN de Norman Jewison, offre au nouveau James Bond Pierce Brosnan le rôle d'un millionnaire playboy et cleptomane. Si sa Majesté savait !

L'HISTOIRE Thomas Crown est un millionnaire qui s'ennuie. Il a amassé une telle fortune qu'il ne sait plus quoi faire de son argent. Idem avec ses conquêtes amoureuses, qu'il accumule plus par réflexe que par envie. Fatigué de vivre, à la recherche de nouveaux défis à relever, il décide de dérober un rarissime et somptueux tableau de Monet qui le fait rêver. Une effraction qui va pimenter son existence puisqu'elle attire l'attention de Catherine Banning, détective pour une agence d'assurance. Sa mission : séduire Thomas Crown pour lui faire avouer le vol. Parallèlement, un inspecteur de police chargé de l'enquête assiste Banning dans le but de la conquérir. Mais même si son travail passe avant tout, cette dernière tombe progressivement sous le charme de Crown...

L'INFO Contrairement à l'original, dans lequel le personnage principal se livrait à un braquage de banque en plein jour, le film de McTiernan penche pour un crime plus modeste et place ensuite l'action au même niveau que la romance. Le contraire aurait été étonnant de la part du réalisateur de **Piège de Cristal**, **Predator** et **Last Action Hero** ! Dans **L'Affaire Thomas Crown**, l'intrigue policière s'effaçait pratiquement devant la liaison amoureuse développée entre Steve Mc Queen et Faye Dunaway. Après avoir envisagé Cameron Diaz dans le rôle tenu par Faye Dunaway, les producteurs font finalement appel à René Russo (**L'Arme Fatale 3 et 4**). Celui de Steve McQueen revient en toute légitimité à Pierce Brosnan, qui mûrit ce projet depuis deux ans. *«J'ai toujours admiré Steve McQueen. C'est un des rares acteurs à avoir fait un parcours sans faute. L'idée de le remplacer dans un remake de **L'Affaire Thomas Crown** m'est venue en commentant sa filmographie avec mon ami et producteur Beau StClair. C'était en plus l'occasion pour moi de quitter le costume du Commander Bond, ne serait-ce que le temps d'un film».* Le prochain 007, **The World is not Enough**, sortira d'ailleurs le 1er décembre prochain.

LE PRONOSTIC Rares sont ceux, surtout chez les plus jeunes, à avoir vu **L'Affaire Thomas Crown** de Norman Jewison. Mais si le film de McTiernan bénéficie d'une bonne promotion, il pourrait profiter de la sortie rapprochée du **13ème Guerrier**, et ainsi créer la surprise.

(25 août 1999)

FACULTY

MIRAMAX réunit le réalisateur d'UNE NUIT EN ENFER, le scénariste de SCREAM et l'acteur d'HALLOWEEN : 20 ANS APRÈS pour une nouvelle mixture à succès, un cocktail à base de BODY SNATCHERS et de BREAKFAST CLUB.

L'HISTOIRE A première vue, Herrington High est une école comme les autres. Certains locaux laissent à désirer, on y compte autant de premiers de la classe que de glandeurs, le sport y tient une place importante et les professeurs... Les professeurs, eux, sont quelque peu différents, inquiétants même. Dick Willis, coach et fier de l'être, Mademoiselle Burke et ses interminables sermons, la tyrannique Madame Olson ou l'infirmière Harper, tous ont radicalement changé de comportement. Pour le jeune Casey, un fan de science-fiction rejeté par ses camarades de classe, leur corps est habité par une espèce extraterrestre qui commence son invasion dans le cadre d'une petite communauté rurale des Etats-Unis. Bien entendu, personne ne le croit sauf Zeke, Delilah, Stan, Gabe, Stokely et la nouvelle arrivée Mary-Beth, le noyau dur de ce groupe de résistants qui passent à l'offensive avant même que la sonnerie de fin des cours ait retenti...



Mademoiselle Burke (Famke Janssen) : une prof comme on les aime !

L'INFO Propulsé au sein des studios avec le film indépendant **El Mariachi**, Robert Rodriguez en réalise d'abord un remake (**Desperado**) avant de commettre **Une Nuit en Enfer**, un film de vampires hystérique qui ressemble à un catalogue d'effets spéciaux en tous genres. Après avoir collaboré avec Quentin Tarantino, le voilà associé à Kevin Williamson, qui a ressuscité le slasher en signant les scripts de **Scream 1 et 2**, et de **Souviens-toi... L'Eté Dernier**. Créateur de la série post-pubère *Dawson Creek*, Williamson a décliné l'offre de réaliser **Faculty**. *«Je n'ai pas tellement envie de diriger ce genre de films, je préfère les écrire. Je voulais que **Faculty** soit à la science-fiction ce que **Scream** est au slasher. C'est-à-dire un film qui détourne les icônes et les poncifs du genre. Avec toutes les références que ça implique, de **The Thing** aux **Maîtres du Monde** en passant par **L'Invasion des Profanateurs de Sépulture**, un de mes films favoris. Tout comme dans **Scream**, vous n'avez pas besoin de connaître ces classiques par coeur pour suivre et apprécier **Faculty**, puisque le scénariste et le réalisateur les ont vus pour vous».* Le groupe de jeunes est mené par Josh Hartnett, nouvel mini-vedette du film d'horreur depuis qu'il a joué le fils de Jamie Lee Curtis dans **Halloween : 20 ans après**. Libérés du tournage de **Faculty**, Kevin Williamson a réalisé son premier film, le thriller **Killing Mrs. Tingle**, Robert Rodriguez s'est remis à jouer à la *Nintendo* et Josh Hartnett prend le temps de kiffer sa nouvelle vie. C'est ça Hollywood !

LE PRONOSTIC Avec sa sortie programmée au début de l'été (une bonne période pour les films d'horreur), qui marque par la même occasion la fin de l'année scolaire, et en pleine période de la Fête du Cinéma, **Faculty** part gagnant. Les étudiants risquent de se déplacer en masse pour voir leurs semblables mettre une raclée à une poignée de profs sadiques.

(16 juin 1999)

Zeke (au centre, Josh Hartnett), leader de la rébellion contre les instits d'outre-espace.




Joe, un gorille géant ici servi par les systèmes animatroniques de Rick Baker.

MON AMI JOE

En 1948, Willis O'Brien, le père de King Kong, et le spécialiste de la stop-motion Ray Harryhausen accouchaient de MONSIEUR JOE, avec son gorille affolé en pleine campagne. Cinquante ans plus tard, Ron Underwood, réalisateur de TREMORS, et Rick Baker, fabricant de faux singes animatroniques plus vrais que nature, nous refont le coup.

L'HISTOIRE Joe est un gorille géant qui hante les montagnes Pangani d'Afrique Centrale. Sa seule amie : Jill Young (Charlize Theron), la fille du Dr. Ruth Young, assassinée par des braconniers en essayant de protéger Joe. Tous les deux orphelins, ils ont grandi ensemble à l'écart de toute forme de civilisation. En expédition dans le coin, le zoologue Gregg O'Hara se retrouve face à Joe à deux reprises, et ne doit la vie sauve qu'à l'intervention in extremis de Jill. Tombé sous le charme à la fois de la belle et de la bête, Gregg persuade Jill d'installer Joe dans une réserve californienne sophistiquée où il sera à l'abri des chasseurs. Le gorille se fait lentement à son nouvel environnement grâce à la présence de Jill, jusqu'à ce que Strasser, un trafiquant sans scrupule qui a jadis tué le Dr. Young, vienne le titiller. Parce qu'il a démoli la réserve dans un accès de fureur, Jill doit trouver un nouveau toit à Joe et le confie à Strasser. Lorsqu'elle reconnaît l'imposteur, Joe sème déjà la panique dans les rues de Los Angeles...

L'INFO Ce remake de **Mighty Joe Young** (Monsieur Joe) est né de l'association entre Joe Roth, président des studios *Walt Disney*, et Ted Hartley, président de *RKO Pictures*, studio à l'origine du premier film. Ensemble, ils mettent toutes les chances de leur côté pour que **Mon Ami Joe** soit une réussite. A commencer par le choix du réalisateur, des plus judicieux. Avant de commettre la comédie potache **La Vie, l'Amour, les Vaches**, Ron Underwood s'était distingué avec son premier film, **Tremors**, une agréable série B qui rendait hommage aux films de monstres des années 50. Son amour pour les classiques de la science-fiction le désignait tout naturellement comme l'homme de la situation. *«J'ai une grande affection pour la première version, ainsi que pour bon nombre de films de genre de cette époque. A mes yeux,* ***Monsieur Joe*** *représente parfaitement l'idée qu'on peut se faire du grand cinéma d'aventure hollywoodien. C'est aussi une histoire où chacun peut retrouver un écho de ses propres expériences. Les valeurs et les émotions qu'il véhicule sont universelles. Comme Joe, il nous est arrivé de nous sentir exclu ou déraciné à un moment de notre existence et de vivre cette expérience comme un traumatisme.* ***Mon Ami Joe*** *traite essentiellement du respect que nous devons à autrui et à tous les êtres vivants».* Mais ce remake destiné à un public familial ne négligera pas pour autant les scènes spectaculaires : comme celle, la plus attendue, du gorille déboussolé, arpentant les rues de Los Angeles à la recherche de Jill.
Après avoir envisagé d'utiliser un vrai gorille, Ron Underwood choisit de confier les effets spéciaux visuels du film à *Dream Quest Images* et *ILM*, les deux sociétés se chargeant d'épauler Rick Baker, créateur d'un Joe en animatronique dont il est très fier : *«Je n'avais jamais conçu un animal à propulsion hydraulique de cette taille. Jusqu'ici, je considérais* ***Gorilles dans la Brume*** *comme ma plus belle œuvre. Mais le travail effectué sur Joe est plus minutieux. Rien n'a été laissé au hasard, de la cornée de ses yeux jusqu'aux phalanges de ses doigts. Des détails qui le rendent plus réaliste et plus expressif».*

LE PRONOSTIC La sortie de **Mon Ami Joe** reste un mystère. Les films s'adressant à un public aussi large pointent généralement le bout du nez en fin d'année. Les vacanciers quitteront-ils leur place au soleil le temps de voir les aventures du gentil gorille ? On l'espère.

30 juin 1999

Avec Mel Gibson, le retour du POINT DE NON RETOUR !

PAYBACK

après l'arme fatale, la gâchette facile !

MEL GIBSON

Il est loin le temps où l'on découvrait un jeune acteur tout de cuir vêtu dans un tout petit film venu des antipodes. En 1979, le MAD MAX de George Miller faisait l'effet d'une bombe et projetait la fusée Mel Gibson sur orbite. Vingt ans plus tard, Gibson est une institution hollywoodienne. Oscarisé grâce à BRAVEHEART, «milliardisé» grâce aux ARME FATALE, l'acteur aime bien parfois se remettre en cause — légèrement, et prendre des risques — légers. PAYBACK en est la parfaite illustration. Meilleur que dans L'ARME FATALE 4, Gibson a dû se prêter au jeu des interviews et de la presse pour vendre un rôle de «méchant» dans lequel son public l'attendait peu.

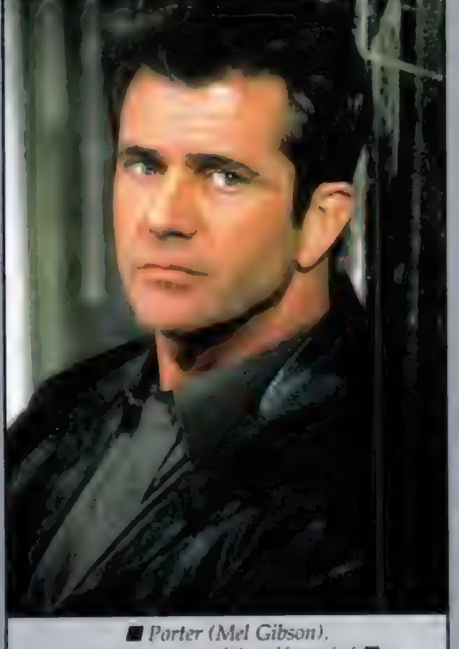
Pour être tout à fait honnête, j'ai été très agréablement surpris par votre performance dans *Payback*, d'autant plus que votre film précédent était *L'Arme Fatale 4*. Avez-vous fait *Payback* pour vous en remettre ?

J'en conclus donc que vous n'êtes pas un fan de L'Arme Fatale 4.

Et vous ?

Là n'est pas la question. C'est marrant que vous me trouviez meilleur dans **Payback**, parce que c'est un film où je n'ai pas grand-chose à faire. La difficulté principale résidait dans la nature même du personnage principal, Porter. Ce type est assez peu sympathique et toujours impassible. Il ne rit jamais, ne pleure jamais. Il ne ressent rien. Il n'a qu'un but : récupérer son argent. Peut-être qu'avant tous ces événements, c'était un mec sympa et chaleureux, mais au moment où on le rencontre dans le film, il ne reste presque rien de cela.

Payback m'a paru inspiré par les films noirs des années 70 comme _L'Inspecteur Harry_, _Guet-apens_ ou encore _Tuez Charley Varrick_ de Don Siegel ?



■ Porter (Mel Gibson), un tueur ressuscité et déterminé ■

J'adore **Tuez Charley Varrick**, c'est un super film. Quand j'avais douze ou treize ans, ce sont ces films-là qui étaient à l'affiche. Les Don Siegel, Sam Peckinpah, John Boorman... De grands films d'action sombres et brutaux. Selon moi, **Payback** s'inscrit dans cette lignée. Je suis persuadé que tout ce que je vois dans ma vie m'influence, de manière consciente ou inconsciente. En ce sens, il est évident que les héros de films d'action qui ont bercé mon enfance et mon adolescence ont influencé ma façon d'interpréter mes propres personnages dans ce genre. C'est peut-être plus subtil et moins évident pour Martin Riggs dans les **Arme Fatale**, mais pour Porter dans **Payback**, c'est aussi gros que le nez au milieu de la figure.

Payback et _Le Point de Non Retour_ de John Boorman sont tous deux inspirés par le même livre : «The Hunter» de Donald Westlake. Quels sont les points communs et les différences entre les deux films ?

La situation de départ est à peu près la même, mais la façon dont nous avons développé l'intrigue est totalement différente. La version de Boorman est davantage fidèle au roman. D'autre part, **Le Point de Non Retour** prenait l'histoire au sérieux. C'était un film sombre, glauque, assez dur. **Payback** est beaucoup plus léger. Nous y avons injecté pas mal d'humour, même si ça reste un humour très noir.

Dans la presse, lors de vos interviews, vous faites souvent référence à la notion de «héros classique». Selon vous, qu'est-ce qu'un «héros classique» ?

Un «héros classique», à mon sens, est un personnage auquel le plus large public possible peut s'identifier. Laissez-moi vous donner un exemple : Porter, dans **Payback**, est un héros dans le sens classique du terme. Je crois qu'il remplit les conditions nécessaires même si, au départ, cela n'a rien d'évident. Ce n'est pas un person-



■ Porter ne va pas tarder à découvrir à quel point ses ravisseurs sont casse-pieds ! ■

■ «Ouah, elle déchire grave cette photo !» (Damien Granger, 5 avril 1999) ■

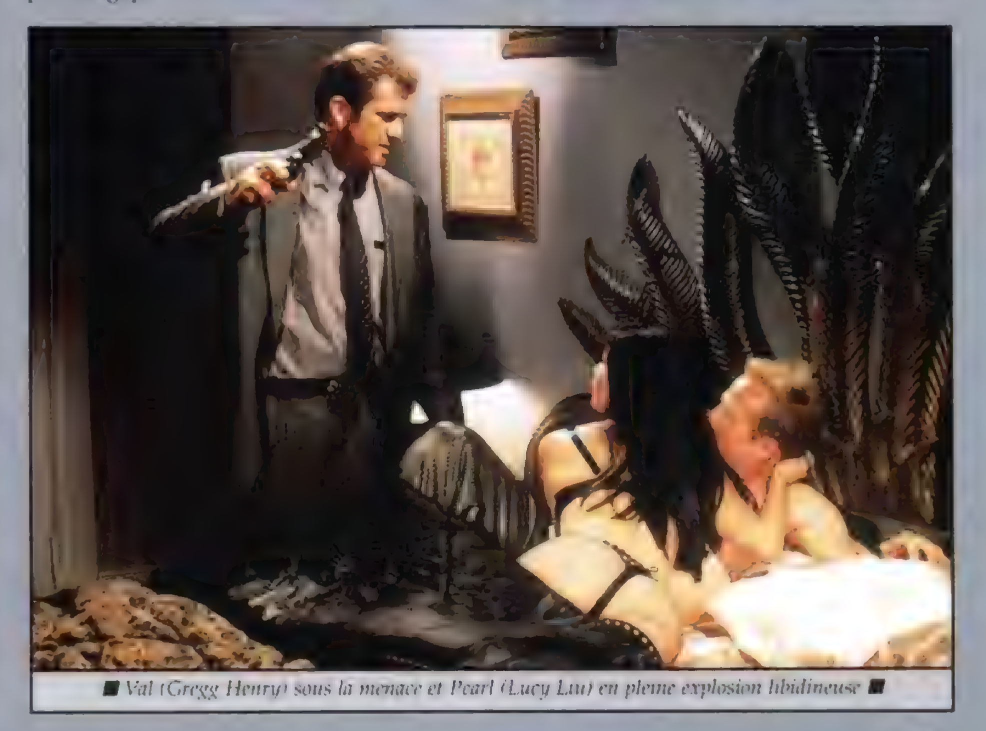
nage vertueux. Son but n'a rien de louable. Et ses méthodes sont plus que limite. Mais, en même temps, il est le personnage le plus sympathique du film et son comportement est compréhensible. Il est donc possible de se servir de lui pour guider le public à travers notre histoire. Pour rentrer dans un film, le public doit se mettre dans la peau du héros, sinon il y a un problème. Et dans le cas de **Payback**, même si Porter est un sociopathe, un fou de la gâchette, certains aspects de sa personnalité et de sa quête permettent au public de s'identifier et donc d'avoir accès au film. En ce sens, il est donc un «héros classique». Ça veut dire quelque chose ce que je raconte ? Non, parce que depuis deux jours, j'ai arrêté de fumer et depuis je parle tout le temps et je raconte n'importe quoi. Alors n'hésitez pas m'interrompre si vous ne comprenez rien à ce que je dis.

Jusque-là, ça va. Vous semblez présenter Porter comme le grand méchant loup. Il n'est pourtant pas si méchant que ça ?

Vous plaisantez ? C'est un grand malade, un vrai sociopathe ! Il n'a aucune morale, aucun sens du bien et du mal. Il n'hésite pas à utiliser la violence pour parvenir à ses fins. Bref, c'est un beau salopard, mais un beau salopard sympathique. D'abord parce qu'il est drôle, ensuite parce qu'il évolue dans un monde tellement horrible, qu'il est entouré de gens tellement répugnants que, par comparaison, il apparaît presque vertueux. De toute façon, les personnages sans défaut ne m'intéressent pas. Sans défaut, un personnage n'est pas crédible. Il ne me paraît pas possible de montrer un être parfait. Comment voulez-vous que le public s'identifie à Superman ? Le défaut permet d'installer le personnage dans la réalité, de dire qu'il fait partie de la race humaine. Du coup, le transfert du public s'en trouve facilité. Bon, OK, nous avons peut-être eu la main lourde avec Porter. Il se sert de son flingue un peu facilement. Mais il fait ça dans un but précis : récupérer son dû. Je ne sais pas ce que c'est que de tuer quelqu'un, et j'espère que mon public non plus. Mais, comme tout le monde, je sais ce que c'est d'avoir la haine contre quelqu'un qui me doit quelque chose et qui ne règle pas sa dette. C'est une situation courante que chacun d'entre nous a expérimentée. En ce sens, la quête de Porter paraît logique.

Dans vos films, vous êtes souvent battu, torturé *(cf.: les **Mad Max**, **L'Arme Fatale 1 & 2**, **Braveheart**...)*. **Dans *Payback*, vous en voyez également de toutes les couleurs. Vous ne seriez pas un peu masochiste, des fois ?**

Non, pas du tout. Vous savez, au cinéma, on fait semblant. Mais ça paraît vrai à l'écran. Mais non, je ne prends pas mon pied à me faire maltraiter de la sorte. ■ ■ ■



■ Val (Gregg Henry) sous la menace et Pearl (Lucy Liu) en pleine explosion libidineuse ■

■ ■ ■ Même pas par Lucy Liu ?

Ah, je crois bien que je la laisserais me donner une petite fessée. Mais pas trop forte. Ça fonctionne un peu comme dans un cartoon. Personne n'aimerait subir le traitement que subit Will le Coyote dans chaque épisode de Bip-Bip. Et moi non plus, je n'aimerais pas avoir les orteils défoncés au marteau, être démembré, pendu ou bien encore dévoré par des animaux sauvages. Mais ce sont des images qui font partie de nos cauchemars. Et l'expérience cinématographique se rapproche de l'expérience onirique. Après tout, un film n'est juste qu'un grand rêve de celluloïd que tout le monde expérimente en même temps au même endroit. Et ce n'est pas si mal d'expérimenter à la fois les meilleurs côtés des rêves et les pires aspects des cauchemars. Cela permet d'explorer les deux facettes de l'humanité.



■ *Val (Gregg Henry) et Rosie (Maria Bello) en pleine négociation* ■

■ *Deux balles logées dans le dos, le Porter nouveau est arrivé !* ■

Euh, dans le masochisme, je voyais surtout un truc de scénario vieux comme le monde et que vous semblez aimer utiliser : plus le héros prend des coups, plus il devient sympathique. Mais je me trompe peut-être...

Non, c'est aussi vrai. Au bout d'un moment, le coyote devient sympathique et on a vraiment envie qu'il attrape cette saleté de Bip-Bip. J'admets me servir fréquemment de cette recette. Mais c'est un ressort dramatique assez courant qui sert aussi d'autres fonctions : il épaissit le scénario, fait monter la tension et crée une motivation supplémentaire pour le personnage.

Etiez-vous inquiet de la façon dont vos fans allaient répondre à votre rôle inhabituel de «méchant» ?

Je ne me pose jamais ce genre de question. Je m'en fiche. J'espère toujours que le plus grand nombre de personnes ira voir mes films. Parce que c'est mon métier. Je suis comme un chef cuisinier qui fait des plats pour plaire à sa clientèle. Si un plat a du succès, il le refera en ajoutant certaines variantes pour essayer de gagner de nouveaux clients tout en gardant les anciens. Je fais la même chose avec mes films. Et puis, il faut savoir tirer un trait quelque part, prendre une décision et assumer ses choix. Je ne peux qu'utiliser mon propre jugement sur ce que je trouve intéressant et amusant. On ne sait jamais vraiment ce qu'un projet va donner. Ça peut devenir un navet aussi facilement qu'un chef-d'œuvre. Je suis sûr que je prendrai de mauvaises décisions dans le futur, comme j'en ai certainement déjà pris dans le passé. Il ne faut pas trop se faire de souci. Juste faire son métier, du mieux possible.

Vous produisez *Payback* sous l'égide de votre société *Icon*. Vous gagnez environ 20 millions de dollars par film. Pourquoi vous embêtez-vous à produire des films ?

A VOIR DEBOUT

La critique ultime de **Payback** a déjà été donnée par un spectateur à la sortie de la projection, dans une habile tournure qui donnait quelque chose comme : «Va-z-y, c'est d'la balle ! Comment c'est d'la bombe, ce film !» Ceci a au moins le mérite de prouver que **Payback** a réussi son premier pari, celui d'être une production «mainstream», immédiatement jouissive et consommable sans préalable. Mais si ce genre de réaction intuitive s'explique sans peine à la sortie d'un Joel Silver grand crû, elle peut sembler déplacée pour tous ceux qui voient dans **Payback** une œuvre artistiquement ambitieuse qui mériterait de plus amples développements critiques. Et pourtant, à y regarder de près, le plaisir (immense) que procure un tel film est bel et bien d'ordre primitif. On parle bien sûr de ce «primitivisme élaboré» qui fut la grande découverte des arts du vingtième siècle (fauvisme, jazz, musique concrète) et qui, sur le plan littéraire, nous a donné le roman noir et son écriture furieuse, quasi-instinctive, doublée d'un style de haute volée. A ce titre, **Payback est un authentique** film noir. Rugueux, déterminé, efficace et stylisé, il se consomme bel et bien comme un roman noir, à toute vitesse, sans ménagement et sans recul. Et si la technologie le permettait, on dirait même de **Payback** que c'est un film à voir debout, en marchant dans la rue ou sur une plate-forme de bus aux heures de pointe.

Rien d'étonnant donc à ce que le film de Brian Helgeland (scénariste, donc écrivain) soit tiré d'une authentique série noire de Donald Westlake (écrivain, puis scénariste). Le livre, «The Hunter» («Comme une Fleur»), suit le parcours d'un gangster doublé par ses complices pour quelques malheureux milliers de dollars et laissé pour mort. Revenu à la vie, le gangster remonte un à un les échelons de l'Organisation, en laissant une flopée de cadavres dans son sillage, dans le but express de récupérer sa misérable somme d'argent. Toutes les motivations possibles et imaginables lui sont prêtées par ses victimes (honneur, vengeance, soif de pouvoir), mais aucune ne cerne le comportement aussi absurde que déterminé de ce héros symboliquement «mort» dont l'action hors-norme détruit un univers bien ordonné. En 1962, la première adaptation du roman de Westlake — le supra-classique **Point de Non Retour** de John Boorman, faisait de Lee Marvin une figure obsédante, prise dans une espèce de cauchemar administratif, chaque maillon de l'Organisation le renvoyant au guichet suivant. Jouant à fond la carte de l'abstraction et de l'absurde, le film de Boorman annonçait les profondes remises en question qui allaient ébranler les sociétés occidentales de la fin des années soixante. Probablement moins politique, certainement moins intellectuel, le film de Brian Helgeland, presque quarante ans plus tard, remplace l'absurde par un humour à double tranchant et l'abstraction par une attitude résolument «groovy». Porté par des rythmiques purement seventies, filmé avec une simple élégance fonctionnelle (très Richard Donner), il impose un Mel Gibson qu'on a rarement vu aussi à l'aise. Sa seule abstraction et sa seule absurdité, **Payback** la trouve dans une totale délocalisation temporelle (pulls à col roulé, voitures récentes, mafia asiatique), dont l'un des principaux mérites est de priver les 70.000 dollars que cherche son héros de toute valeur réelle. Peuplé d'une orgie de personnages exubérants (prostituée sado-maso, flics ripous en costard armani, chef mafieux aux allures de touriste de club-med), **Payback** fait siennes toutes les récentes évolutions du genre (de Shane Black à Tarantino en passant par John Dahl) avec une euphorie particulièrement communicative : «T'as du feu ? - Non, désolé ! - Alors à quoi tu sers ?... Bang !!» Effectivement, il n'y a bien qu'une manière de dire tout le bien qu'on en pense : «Ce film ! C'est d'la bombe !»

■ **Rafik DJOUMI** ■

Warner Bros présente Mel Gibson dans une production **Icon** ***PAYBACK*** (USA - 1999) avec Gregg Henry - Maria Bello - David Paymer - Bill Duke - Deborah Kara Unger - John Glover - William Devanne - Lucy Liu - Kris Kristofferson - James Coburn **photographie de** Ericson Core **musique de** Chris Boardman **scénario de** Brian Helgeland & Terry Hayes **produit par** Bruce Davey & Stephen McEveety **réalisé par** Brian Helgeland

31 mars 1999 **1 h 40**



■ *Rosie (Maria Bello), poule de luxe et ex de porter* ■

Parce que j'aime produire des films, j'aime distribuer des films, j'aime réaliser des films. J'aime tous les aspects du cinéma. Et plus j'aime quelque chose, plus j'ai envie de m'y impliquer. C'est pour pouvoir contrôler le plus possible les films que je fais que j'ai créé *Icon*. J'aime faire les choses à ma façon. Est-ce une question de pouvoir, de contrôle ? Ce n'est pas nécessairement toujours le cas.

Est-ce que ça l'a été sur *Payback* ?

Sur ce film, j'ai pu faire exactement ce que je voulais. Et j'en suis heureux. Ce n'est pas arrivé en un jour. J'ai travaillé vingt ans pour en arriver là. C'est du boulot. Vous devez gagner, au cours des ans, la confiance des gens, et surtout ne jamais les décevoir. Il y a d'énormes responsabilités attachées à la notion de pouvoir. Le pouvoir juste pour le pouvoir n'est pas une bonne idée. Mais le pouvoir pour parvenir à un but, là d'accord.

Brian Helgeland est crédité comme réalisateur de *Payback*. Pourtant, la presse américaine a rapporté que vous l'auriez évincé du tournage. Quelle est votre version de l'histoire ?

Vous ne savez pas encore qu'il ne faut pas croire ce que vous lisez dans les journaux ? Ce qui s'est passé est finalement assez simple. Brian Helgeland nous a projeté son montage de **Payback**. C'était intéressant mais pas fini. En tout cas, personnellement, je ne le pensais pas fini. Brian, si. Je lui ai donc demandé, de manière assez vague, s'il pouvait le terminer ou essayer autre chose. Brian avait ses principes et estimait qu'il avait fait son travail. Mais moi aussi, j'ai des principes. Ainsi que des responsabilités envers les studios. Brian a donc choisi de s'en aller et j'ai dû faire sans lui. Il a quand même laissé son nom au générique en tant que scénariste et réalisateur. Cela doit sans doute vouloir dire qu'il approuve le nouveau montage. De toute façon, je n'ai plus eu de ses nouvelles par la suite. J'ai un petit conseil : si vous voulez obtenir le «final cut» de votre film, exigez que ça soit inscrit dans votre contrat.

■ *Pearl (Lucy Liu), une «maîtresse» SM qui aime vraiment son boulot* ■



■ *L'art et la manière d'accueillir un livreur à domicile !* ■

Vous avez à peu près le pouvoir de faire tout ce que vous voulez à Hollywood, vous êtes riche, vous avez déjà gagné un Oscar. Qu'est-ce qui vous motive encore aujourd'hui dans votre carrière ?

L'amour de ce que je fais. L'envie d'aller plus loin, d'explorer mes limites. Je ne me suis jamais fixé de but dans ma vie. Se fixer un but est quelque peu limitatif. Savoir exactement où on veut aller peut aussi dire s'arrêter bien plus tôt que jusqu'où on pourrait aller. Pourquoi s'arrêter alors que chaque décision que vous prenez dans votre vie vous ouvre un océan de possibilités. Maintenant j'en suis là, mais je ne sais pas du tout où je vais finir. J'espère là où je m'y attendrai le moins. Mais pas en prison !

■ Propos recueillis par **Alex BENJAMIN** ■

Un thriller original où deux voisins se lient d'amitié avant de se déclarer la guerre !

ARLINGTON ROAD

Pour son deuxième long métrage (le premier, GOING ALL THE WAY avec Ben Affleck reste inédit en France), le clippeur Mark Pellington met en scène un Jeff Bridges obsédé par les activités de son voisin Tim Robbins, et joue très habilement la carte de la paranoïa et du complot terroriste. Pour tout dire, ARLINGTON ROAD rappellerait Brian De Palma et David Lynch dans leurs meilleures heures. Rien que ça !

Arlington Road. Une rue d'une banlieue aisée de Washington D.C. où les pavillons s'enchaînent à perte de vue, où la tranquillité. Les habitants de ce quartier anormalement tranquille vivent en autarcie, s'ignorant scrupuleusement les uns les autres. Cette indifférence affichée est troublée le jour où Michael Faraday (Jeff Bridges), professeur d'histoire à l'université, recueille Brady, un jeune enfant marchant à demi-conscient sur le bord de la route, le bras gravement ensanglanté. En rencontrant ses parents dans la salle d'attente des urgences, Faraday s'aperçoit que ce sont ses propres voisins. Des voisins qu'il n'avait pour ainsi dire jamais vus, ou jamais remarqués. Des voisins dont, de toute façon, il ne s'était jamais préoccupé. Faraday se rend compte alors de la vacuité de l'endroit où il habite, de son caractère aseptisé, renfermé. Il se lie d'amitié avec Oliver et Cheryl Lang, des gens charmants, à tout jamais reconnaissants d'avoir sauvé leur fils. L'accident de Brady a permis d'établir le contact, de briser la glace. Oliver Lang (Tim Robbins) et Michael Faraday deviennent de vieux amis, Cheryl (Joan Cusack) et Brooke (Hope Davis), la jeune compagne de Michael depuis la mort de sa femme, de vraies confidentes. Même Brady et Grant, le fils de Michael deviennent potes. Tout semble alors aller pour le mieux. Faraday, qui a toujours tenté de cacher un deuil douloureux, se confie peu à peu à Oliver. Sa femme, agent du FBI, a été tuée lors d'une fusillade causée par un accident stupide. Est-ce pour cela que Faraday s'obstine à enseigner l'histoire du terrorisme à l'université ? Délestées, par leur contact mutuel, d'une certaine pression, les familles se révèlent l'une à l'autre. Et personne, mais vraiment personne, n'est ce qu'il semblait être au départ...

*«La banlieue d'**Arlington Road** est typiquement le genre d'endroit où les gens échouent pour se protéger du danger des grandes villes, et pour cohabiter avec des personnes qui sont de la même couche sociale qu'eux. Ces gens-là se ressemblent tous. Ils ont souvent le même boulot, possèdent souvent les même voitures, aiment le même type de films... C'est aussi pour cela qu'ils ne prennent plus le temps, comme avant, de lier connaissance. Ils vivent tous dans ce type d'endroit avant tout parce qu'ils sont rassurés sur l'identité et la normalité de chacun des habitants»* confie le réalisateur Mark Pellington. Une normalité que le scénario, signé Ehren Kruger, se doit de torpiller. Ainsi, plus Faraday se rapproche de Lang, plus il le suspecte. Mais de quoi, exactement ? Ses soupçons commencent quand Lang, architecte, lui ment sur un plan d'immeuble que Michael découvre par hasard sur son bureau. Brooke essaie de raisonner son mari mais en vain. Convaincu que son voisin cache quelque chose, Faraday multiplie les investigations jusqu'à ce qu'un élément vraiment louche nourrisse sa paranoïa. A partir d'une lettre qui lui a été envoyée par erreur, et en fouillant dans son courrier, Faraday découvre que Lang a changé d'identité...

«Cela faisait longtemps que j'étais à la recherche d'un tel rôle. Je crois que tout les personnages que j'interprète son détenteurs d'un secret. J'adore ça. Que ce soit Bob Roberts (dans le film éponyme réalisé par l'acteur, NDR), *Andy Dufresne dans **Les Evadés** ou encore Griffin Meals dans **The Player**, tous ont quelques chose à cacher»*, avoue Tim Robbins dont l'interprétation exceptionnelle d'Oliver Lang aura tôt fait de faire oublier sa prestation moyenne dans le médiocre **Nothing to Lose**. De fil en aiguille Faraday découvre que Lang, jadis William Fenimore, a été responsable d'un attentat terroriste quand il avait seize ans. Essaie-t-il d'oublier son passé douloureux en changeant d'identité ? Ou est-ce une manière de récidiver tranquillement, sans risquer d'être suspecté ? Une chose que Faraday doit découvrir le plus vite possible, d'autant que son fils le rejette depuis qu'il côtoie les Lang. Son amitié pour son voisin se transforme en haine et Faraday n'est pas loin d'être pris pour un fou. Jusqu'à ce que...

*«**Arlington Road** est un film sur le voisinage, sur le fait que l'on connaisse vraiment peu notre entourage. Il existe de plus en plus de communautés protégées du monde extérieur par des vigiles et toutes sortes d'alarmes, alors qu'en fait, comme on le voit dans le film, le danger peut aussi bien venir de la maison d'en face. Il y avait chez moi ce désir de jouer Faraday, un homme qui vit sous tension et qui éprouve une méfiance quasi-paranoïaque à l'égard des institutions. Le script posait des questions cruciales :*



■ Michael Faraday (Jeff Bridges) au secours de Brady Lang : le début des ennuis... ■

■ Oliver Lang (Tim Robbins) : un voisin modèle jusqu'au jour où Michael Faraday s'intéresse à son passé ■

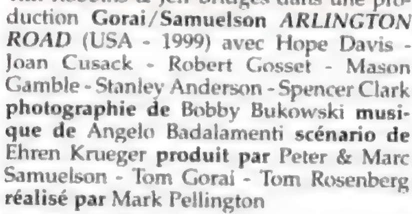
Jusqu'où irions-nous pour protéger un être aimé ou le venger ? Comment réagirions-nous en situation de stress intense ?» s'inquiète un Jeff Bridges aux antipodes de son rôle de fumeur de joints tranquille dans **The Big Lebowski**..

Arlington Road peut faire penser à ***Twin Peaks***, dont les habitants, derrière le masque du conformisme, se révélaient pour la plupart de sérieux cas pathologiques. **Arlington Road** se veut avant tout un discours sur les apparences et la manière dont on les utilise pour, par exemple, cacher ses activités terroristes. Mais là où le pathétique **Couvre Feu** se vautrait dans une approche politique du thème, **Arlington Road** adopte un point de vue uniquement social, centré sur l'individu. Pas de déploiement de forces ni de scènes bêtement spectaculaires donc, mais une atmosphère étouffante, une tension crescendo, et un final De Palmien bourré jusqu'à la gueule de suspense.

Remarquablement écrit, le scénario d'Ehren Kruger ne privilégie pas une trame initiale facile à suivre d'un œil comme le font bon nombre de thrillers. On dirait même que le scénario va parfois plus vite que l'esprit du spectateur et ce qui semble évident à la fin (ah, la fin !) ne l'était absolument pas au début. «*J'avais envie de parler des peurs qui hantent depuis quelque temps certains de nos concitoyens*», explique Ehren Kruger. «*Aujourd'hui, l'Amérique n'a plus d'ennemis à l'extérieur, mais elle en possède sur son propre territoire. L'attentat d'Oklahoma City, les drames de Ruby Bridge et Waco ont renforcé, au sein de milices de plus en plus nombreuses, le sentiment que le gouvernement avait perdu le contact avec le peuple, et qu'il fallait y remédier par la violence. Ces terroristes, ces extrémistes se prennent pour des patriotes et des révolutionnaires. Ils se comparent aux premiers Américains qui se dressèrent contre l'Angleterre, et jugent nécessaire de détruire l'«oppresseur» pour mettre en place de nouvelles institutions. Les choses ont encore empiré durant la dernière décennie. Il y a dix ans, ces terroristes ne pouvaient guère compter que sur une poignée de sympathisants. Mais de plus en plus de gens se sentent impuissants, et beaucoup parmi eux pensent que les extrémistes ne sont pas si extrémistes que cela. Je trouve cela terriblement inquiétant... surtout lorsque de tels individus envahissent mon quartier !*». Dans **Arlington Road**, pour emprunter du sel à son sympathique voisin, mieux vaut faire au préalable une enquête de moralité !

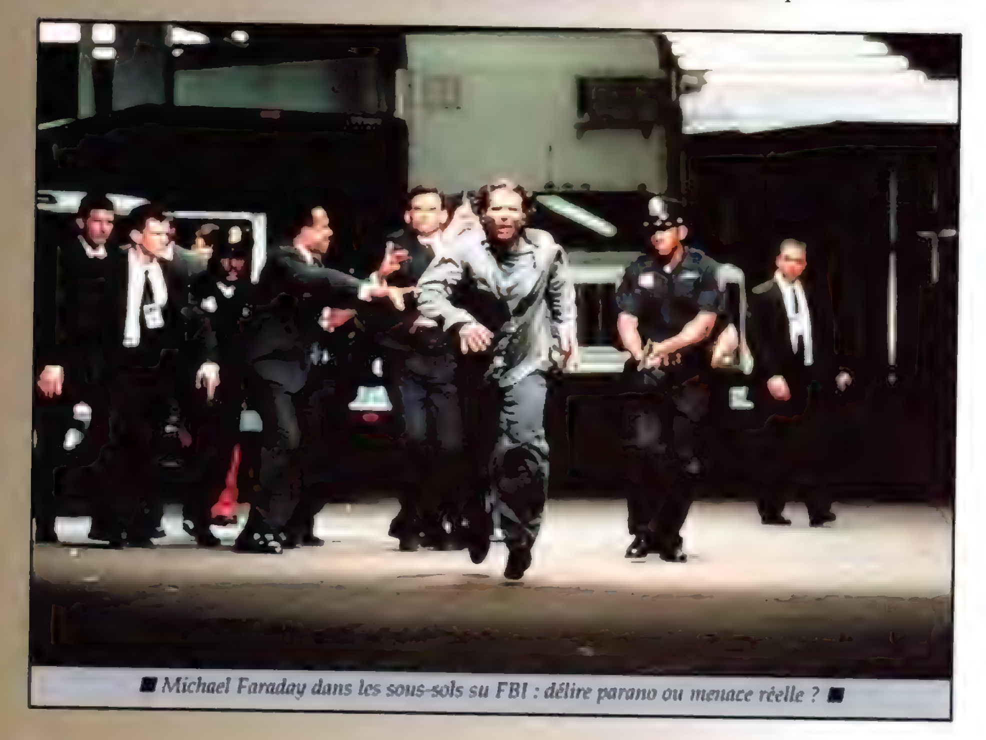
■ Erich VOGEL ■





Polygram Filmed Entertainment présente Tim Robbins & Jeff Bridges dans une production **Gorai/Samuelson** ***ARLINGTON ROAD*** (USA - 1999) avec Hope Davis - Joan Cusack - Robert Gosset - Mason Gamble - Stanley Anderson - Spencer Clark **photographie de** Bobby Bukowski **musique de** Angelo Badalamenti **scénario de** Ehren Krueger **produit par** Peter & Marc Samuelson - Tom Gorai - Tom Rosenberg **réalisé par** Mark Pellington

21 avril 1999 **1 h 57**



■ Michael Faraday dans les sous-sols su FBI : délire parano ou menace réelle ? ■

Après avoir touché le fond avec Tsui Hark, Van Damme se relance avec le réalisateur de RAMBO 3.

■ *Alain Lefèvre (Jean-Claude Van Damme) : il s'engage dans la Légion pour fuir des pontes du «milieu» marseillais* ■

LÉGIONNAIRE

SOS director !

PETER MACDONALD

Peter MacDonald est loin d'être un novice ! Né à Londres pendant la Seconde Guerre Mondiale, il débute sa carrière en tant qu'assistant opérateur, officiant sur plus de soixante films, parmi lesquels CABARET, LA PANTHÈRE ROSE, UN PONT TROP LOIN et le premier SUPERMAN. Mais son travail le plus intéressant, il l'effectue en tant que réalisateur de seconde équipe sur des films aussi variés que L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, EXCALIBUR, HAMBURGER HILL et RAMBO 2, à la suite duquel Sylvester Stallone lui confiera la réalisation du troisième épisode ainsi que des scènes d'action de TANGO ET CASH. Il poursuit sa carrière de réalisateur avec L'HISTOIRE SANS FIN 3, la comédie MO' MONEY, ainsi que plusieurs épisodes des séries LES CONTES DE LA CRYPTE et LES AVENTURES DU JEUNE INDIANA JONES. Sa rencontre avec Jean-Claude Van Damme l'amène à travailler sur CAVALE SANS ISSUE, puis à produire LE GRAND TOURNOI. Avec LÉGIONNAIRE, il est le premier à lui offrir un véritable rôle d'acteur. Une aventure à ajouter au palmarès de ce technicien chevronné qui a passé son temps à sauver des projets à la dérive.



■ *Lefèvre, un boxeur en pleine crise existentielle...* ■

Savez-vous pourquoi *Légionnaire* sort directement en vidéo aux États-Unis ?

C'est une décision du producteur Edward Pressman, que je ne trouve pas forcément judicieuse. En fait, **Légionnaire** sort d'abord en vidéo, puis passera sur le câble et connaîtra enfin une distribution restreinte en salles, un peu à la manière des films d'auteur. Je pense que c'est parce qu'aucun des derniers films de Jean-Claude Van Damme sortis en salles n'a marché. Pour **Légionnaire**, le risque est aggravé par le fait que Jean-Claude y joue plus qu'il ne se bat. Dès le départ, nous avions décidé qu'il ne serait pas la star du film, tel que ses fans le connaissent, qu'il ne serait qu'un des cinq protagonistes de cette histoire. **Légionnaire** ressemble plus à un film européen. Mais les Américains s'attendent à un seul et vrai héros. C'est dommage de sacrifier un film pour ces raisons, surtout qu'avec Jean-Claude, nous sommes convaincus que **Légionnaire** est son meilleur film à ce jour. Mais Hollywood est un endroit étrange, difficile à comprendre. Je sais que les dirigeants de *Miramax* ont beaucoup aimé le film et qu'ils aimeraient s'en occuper, à condition qu'on modifie la fin.

Ils aimeraient qu'il retrouve Katrina ?

C'était une de mes trois fins alternatives. Ils courent l'un vers l'autre... mais ça ne marchait pas du tout. Je préfère rester sur une sorte de compromis, laissant deviner au public qu'ils vont se revoir. En fait, *Miramax* préférerait qu'il meure avec les autres lors de l'assaut final. C'est intéressant. A ce titre, j'avais été très étonné par la fin du **Patient Anglais**, un autre film distribué par *Miramax* avec beaucoup de succès. Le public a accepté que personne ne survive, ce qui est un grand pas en avant. Personnellement, je suis satisfait par la fin de **Légionnaire**, mais bon...

Etant également co-producteur de *Légionnaire*, vous avez certainement pu faire le film que vous vouliez ?

Au départ, je devais me contenter de produire ce film pour Jean-Claude, qui est un ami. Mais le réalisateur engagé a été viré par Ed Pressman, dix jours avant le début du tournage, et j'ai repris le film au pied levé. Dès le début, ma détermination était d'en faire un film plus humain. Je souhaitais qu'on s'intéresse aux cinq personnages principaux, qu'on connaisse leur histoire pour qu'ils soient plus attachants, et ainsi que leur mort soit vraiment ressentie, vécue. Étant impliqué dans la production, j'ai alors pu engager une autre scénariste pour réécrire certaines scènes montrant d'où venaient les personnages, ce qui les motivait pour s'engager dans la Légion, et aussi quelles étaient leurs peurs.

Vous faites *Légionnaire* au moment où la carrière de Jean-Claude Van Damme est au plus bas. Vous aviez déjà sorti Sylvester Stallone du pétrin avec *Rambo 3*. Vous êtes une sorte de secouriste...

En fait, la carrière de Sylvester allait plutôt bien avant **Rambo 3**. C'est surtout après que ça s'est gâté ! Je suis arrivé sur le tournage deux semaines après le premier tour ■ ■ ■

■ ■ ■ de manivelle. Je n'ai donc eu qu'un jour de préparation, ce qui est ridicule comparé aux ambitions du film. C'est vrai que j'ai souvent assumé le rôle de celui qu'on appelle lorsqu'il y a un problème. Mais il y a du bon et du mauvais là-dedans. On ne peut pas toujours être efficace quand on débarque sur un plateau au dernier moment. Aujourd'hui, je regrette d'avoir fait **Rambo 3**, même s'il a plutôt bien marché. Le héros était trop artificiel, sans aucune humanité, se prenait trop au sérieux. J'ai essayé de persuader Sylvester de rajouter un peu d'humour au personnage et à l'histoire, mais il a refusé. Il m'a avoué, bien plus tard, qu'il s'était trompé et qu'il aurait dû m'écouter. C'est en partie pour cette raison qu'il a décidé de changer de registre après les deux derniers **Rambo**. J'ai été épaté par **Copland**, qui est une parfaite démonstration de son talent. Prendre autant de poids et ne plus se soucier de son apparence alors qu'il a bâti sa carrière sur son physique ! C'est un acteur remarquable qui a su faire le bon choix au bon moment. Aujourd'hui, les spectateurs ne croient plus à ce type de héros surfait, et je suis bien d'accord avec eux.

Pourtant, *Miramax* parle d'un quatrième *Rambo*. En cas de problème avec le réalisateur, vous le feriez ?

Je n'espère pas ! S'ils font ce film, onze ans après **Rambo 3**, ils devraient prendre en compte le fait que le héros a désormais la cinquantaine. Cette approche pourrait être intéressante. Sinon, si c'est pour l'envoyer récupérer des otages au Koweit ou je ne sais où, ça ne sert à rien.

Il est appelé pour sauver le Président des Etats-Unis, retenu en otage à la Maison Blanche par un groupuscule terroriste...

Ça, c'est amusant, parfait ! Mais j'ai entendu dire que Clinton avait plus peur de sa femme que de n'importe quel terroriste en ce moment !

***Légionnaire* n'est pas seulement un film de guerre. C'est aussi une histoire d'amour, la quête d'un homme... Qu'est-ce que vous cherchiez à raconter exactement ?**

Je crois que **Légionnaire** se base avant tout sur une histoire de camaraderie, d'amitié très forte. Etre propulsé en plein cœur d'une guerre aide à se rapprocher des autres, à découvrir les personnalités de chacun. C'est aussi un moyen de se faire de vrais amis, des gens sur qui vous pourrez compter. En ce sens, je trouve que **Légionnaire** est très proche de **La Ligne Rouge**. Je cherchais avant tout à ce que le film soit crédible. Je voulais que **Légionnaire** ressemble plus à **Hamburger Hill**, qui montrait vraiment ce qu'était la guerre du Vietnam, plutôt qu'à un **Rambo 2** ou **3**, qui sont des bandes dessinées irréalistes. En préparant ce film, j'ai passé beaucoup de temps en France avec deux légionnaires, dont un qui était au Maroc dans les années 70. Ils ont eu la vie dure, et à chaque fois qu'ils en parlent, leurs yeux se remplissent de larmes. Ils étaient à la fois émus et fiers d'avoir fait partie, à un moment de leur vie, de ce groupe d'hommes solidaires, liés comme les cinq doigts de la main. Ils m'ont appris beaucoup de choses qui m'ont énormément influencé. Avant de les rencontrer, je pensais qu'ils n'étaient que des marginaux en planque. Mais ils font preuve d'une grande discipline, d'un sens de l'entraide certain et ils respectent leurs adversaires. C'est impressionnant.

Quels souvenirs ont influencé le scénario de *Légionnaire* ?

Un d'entre eux m'a raconté qu'il avait vu mourir un de ses amis, qui s'était lui-même tiré une balle dans le ventre après avoir été gravement blessé. C'est mieux que de mourir lentement et

■ *Abd-El Krim (Kamel Krifa) : leader des troupes berbères, il combat l'envahisseur européen.* ■

■ *Mackintosh (Nicholas Farrell) : un Anglais pas aussi loyal qu'il en a l'air* ■

UN NOUVEAU DÉPART

« Le Jean-Claude Van Damme nouveau est arrivé » ! Une accroche qui ne ferait pas tache sur l'affiche de **Légionnaire**. Pour l'acteur belge, plus question de jouer les kickboxers invincibles dans des productions, souvent de seconde zone, telles que **Karaté Tiger**, **Bloodsport** ou **Full Contact**. Des histoires qui se répètent inlassablement pour des films aux allures de championnat d'arts-martiaux. Même **Le Grand Tournoi**, première réalisation de Van Damme, suivait ce schéma maintes fois rabâché. Après s'être essayé sans trop de succès au fantastique (**Universal Soldier**, **TimeCop**, **Streetfighter**) pour sauver une carrière en chute libre, le comédien s'en va chercher l'aide de quelques réalisateurs hong kongais. D'abord John Woo pour **Chasse à L'Homme**, puis Ringo Lam avec **Risque Maximum**. Et enfin Tsui Hark, qui le (et se) ridiculise dans **Double Team** et **Piège à Hong Kong**, deux authentiques nanars qui feraient passer la plus pitoyable série B pour un chef-d'œuvre. Une époque noire pour Van Damme. **Légionnaire** est donc une aubaine pour l'athlète désireux de se reconvertir en acteur, un moyen de s'affranchir des films d'arts-martiaux.

Son personnage, Alain Lefèvre, est un boxeur contacté par les frères Lucien et René Galgani, deux parrains de la mafia dans le Marseille des années 20, pour participer à un combat truqué. S'il veut empocher une grosse somme d'argent, il devra se coucher au deuxième round. D'abord perplexe, Lefèvre finit par accepter lorsqu'il aperçoit Katrina (Ana Sofrenovic), son ancienne maîtresse aujourd'hui malheureuse aux bras de Lucien Galgani (Jim Carter). Avec la récompense, ils pourraient fuir ensemble vers les Etats-Unis. Le soir du match, Lefèvre refuse finalement de perdre, envoie son adversaire au tapis et prend la fuite en direction de la gare où l'attend Katrina. Poursuivi, il est contraint d'abattre René Galgani et s'engage illico dans la Légion Etrangère, conscient qu'il ne fera pas de vieux os s'il reste dans la cité phocéenne sous sa vraie identité...

Passé le premier quart d'heure de **Légionnaire**, on comprend que le film de Peter MacDonald n'est pas un one man show, qu'il ne compte pas se concentrer sur Van Damme en icône du kick fatal, mais sur son personnage, Alain Lefèvre. Un homme qui se cherche, abîmé par sa condition, las de vivoter au rythme des petites arnaques, des combats truqués. Et Van Damme de jouer à l'acteur, augmentant de quelques nouvelles émotions son répertoire autrefois limité. Si son jeu nécessite encore quelques perfections, il arrive cependant à être crédible à plusieurs reprises, surtout dans la deuxième partie du film, qui montre l'évolution intérieure de Lefèvre sans emprunter le chemin classique de la rédemption. Une évolution alors motivée par les personnages secondaires, cosmopolites et aux personnalités différentes, et leurs relations entre eux. Un moyen de faire la démonstration du lot quotidien qui attend ceux qui choisissent de s'enrôler dans la Légion Etrangère : entraînement draconien et inhumain qui forge un moral d'acier, solidarité et... trahison. Même si l'accent est mis sur le facteur humain, **Légionnaire** propose également quelques scènes de guerre épiques. Surtout l'assaut final du Fort Brenelle, ultime avant-poste de la Légion assiégé par les rebelles berbères d'Abd-El Krim. Un scope parfaitement utilisé, des centaines de figurants et une mise en scène tout ce qu'il y a de plus classique. Pas de doute, **Légionnaire** est le premier film que Van Damme pourra montrer avec fierté à sa descendance.

■ **Damien GRANGER** ■

Metropolitan Filmexport présente Jean-Claude Van Damme dans une production **Long Road/Quadra Entertainment** *LEGIONNAIRE* (USA - 1998) avec Adewale Akinnuoye Agbaje - Steven Berkoff - Nicholas Farell - Jim Carter - Ana Sofrenovic - Daniel Caltagirone **photographie de** Doug Milsome **musique de** John Altman **scénario de** Sheldon Lettich et Rebecca Morrison d'après une histoire de Sheldon Lettich et Jean-Claude Van Damme **produit par** Edward R. Pressman - Jean-Claude Van Damme - Peter MacDonald **réalisé par** Peter MacDonald

5 mai 1999 **1 h 34**

■ *L'attaque du Fort Brenelle par les rebelles berbères : une scène d'action épique* ■

douloureusement. C'est après avoir entendu cette histoire que j'ai réécrit le script en ajoutant l'histoire de cette dernière balle que les légionnaires gardent pour eux-mêmes, pour éviter d'être capturés et torturés. Un légionnaire nous conseillait sur le tournage, ce qui n'était pas évident parce qu'il voulait que le film montre une certaine image de la Légion Etrangère. De toute façon, il y en aura toujours qui ne seront pas satisfaits, mais on a essayé d'être le plus juste possible.

Comment s'est passée votre collaboration avec Jean-Claude Van Damme ?

J'ai rencontré Jean-Claude juste après avoir fini **Rambo 3** et on parlait déjà de faire un film ensemble. Nous nous sommes retrouvés sur le tournage de **Cavale sans Issue** lorsqu'il m'a demandé de réaliser les derniers plans nécessaires. Nous nous entendons très bien. Pour lui, je suis comme un grand frère, un père même. Il est toujours à l'écoute des conseils que je peux avoir à lui donner. On sait tous qu'il peut être spécial de temps en temps, mais il a un bon fond, qu'il ne montre malheureusement pas assez. Dans ce film, il prouve qu'il peut jouer lorsqu'il se laisse aller. Il peut facilement pleurer, s'énerver, faire ressortir de nombreuses émotions. Il a beaucoup travaillé pour être à la hauteur des autres acteurs, des comédiens de théâtre pour la plupart. Il fallait qu'il connaisse son rôle à fond et il a relevé le défi ! Je le trouve spécialement très bon dans la scène où il comprend qu'il a été trahi. Pourtant, ce n'est pas une scène simple, mais il a assuré. Je crois qu'il n'avait pas encore prouvé de quoi il était capable. J'espère que **Légionnaire** sera le début d'une nouvelle carrière pour lui.

Légionnaire **ressemble très peu aux films de guerre récents mais plutôt à ceux qui se faisaient dans les années 60...**

C'est quelque chose que je prends comme un compliment. **Légionnaire** a été filmé et monté en évitant les plans trop rapides, les explosions trop spectaculaires. Je désirais que le film soit le plus réaliste, le plus crédible possible, que l'action soit claire en utilisant au mieux la géographie, le décor. Ça fait vingt-cinq ans que je passe mes journées derrière une caméra. C'est donc assez facile pour moi de gérer les aspects techniques d'un tournage, d'éviter certaines erreurs. Je peux ainsi me concentrer plus facilement sur l'essentiel, c'est-à-dire l'histoire et les acteurs. Si je sais exactement où placer ma caméra, quand faire un travelling ou un mouvement de grue, je suis beaucoup moins entraîné en ce qui concerne la direction d'acteur, qui me demande plus de concentration.



■ *Des légionnaires en position de combat : la solidarité avant tout !* ■



■ *Katrina (Ana Sofrenovic) : elle rêve de partir pour les Etats-Unis...* ■

Avez-vous fait les films que vous aviez envie de faire ?

Non ! Aujourd'hui, j'aimerais faire un film sur des gens ordinaires, avec de vraies joies et de vraies peurs. Des films moins commerciaux. Mais je suis conscient qu'un film se doit de l'être... Il faut savoir être patient. J'aimerais mieux ne plus travailler pour des studios. Mais il faut bien travailler... J'ai désormais envie de faire un film en Europe, car je me sens plus proche de cette sensibilité. Ça fait maintenant plusieurs années que je prépare un film biographique sur le photographe Robert Capa, qui travaillait avec ses tripes et son cœur. Je vais essayer de tout mettre en place pour que ça se fasse. Sinon, je prendrai sûrement ma retraite !

Pour vous, ce film serait en quelque sorte l'aboutissement de votre carrière ?

Je serais le plus heureux des hommes ! Beaucoup de jeunes réalisateurs commencent par de petits films indépendants pour pouvoir intégrer les studios et ainsi s'occuper des prochaines super-productions. En ce qui me concerne, je suis plus attiré par l'effet inverse. J'ai fait quelques films qui sont vraiment des merdes et j'aimerais donc finir par quelque chose dont je serais totalement fier.

■ Propos recueillis par **Damien GRANGER** et traduits par **Alexandre NAHON** ■

JUGATSU

Découvert en France avec SONATINE, puis abondamment médiatisé suite à HANA-BI, Takeshi Kitano a trouvé naturellement sa place dans le panthéon «officiel» des cinéastes japonais. Si elle lui assure un certain cachet cinéphilique, cette position risque hélas aussi d'en interdire l'accès au plus large public. Ainsi, au même titre que le cinéma japonais dans son ensemble, l'œuvre de «Beat» Takeshi se voit hissée peu à peu au rang d'objet exotique réservé à l'élite. La sortie de JUGATSU, son premier film «d'auteur», risque bien de confirmer le malentendu...

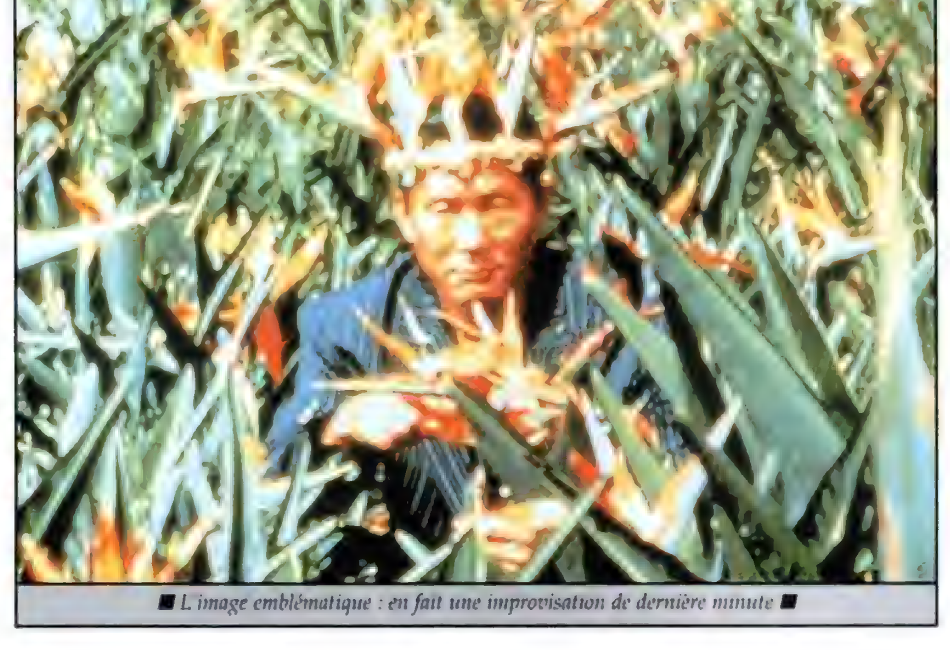
Il n'y a guère que les fans purs et durs de Kitano pour rappeler constamment le personnage médiatique japonais qui se cache derrière l'icône du cinéaste encensé. En effet, celui que les Japonais connaissent sous le titre exclusif de «Beat» Takeshi n'a, pour eux, rien d'un Mizoguchi. Révélé en 1973 aux côtés de son compère «Beat» Kioshi, l'homme pratique un genre théâtral ultra-populaire, le «manzaï», où deux comédiens enchaînent une suite de sketches à l'humour acide et irrévérencieux. Les «Two Beats» deviennent à la fin des années 70 de véritables vedettes de la télévision nippone, et en 1981, «Beat» Takeshi entame, entouré d'une équipe de son choix, un show délirant qui tiendra l'antenne sur près de huit ans. Insister sur cette identité de bouffon national n'a rien de hasardeux. Elle participe pleinement de l'identité complexe et fascinante du cinéaste Kitano. Le public français le plus «in» qui vint verser sa larme à la douce et poignante mélancolie d'**Hana-Bi** ignore finalement tout d'un homme que les Japonais sont habitués à voir déguisé en crabe ou en lapin, humiliant femmes, homosexuels et handicapés, frappant et insultant ses invités, sous l'égide d'une émission très justement titrée «Nous sommes sauvages et cinglés». De même que son hystérie provocatrice est soigneusement occultée en Occident, le cinéma contemplatif et hypnotique de Kitano est regardé avec circonspection par le public japonais. Pour s'en faire une idée, imaginons qu'un Coluche au sommet de sa gloire ait soudain écrit, produit et réalisé un film dans la veine du **Providence** d'Alain Resnais.

Sonatine et **Hana-Bi** ont connu en France une carrière plus qu'honorable. Sorti dans l'intervalle, **Kids Return** n'a, lui, pas trouvé son public. Pour les distributeurs, l'explication tient à un simple fait : l'anglicisme de son titre. C'est pourquoi **Jugatsu** sort aujourd'hui sous son titre japonais (**3-4*Jugatsu**) plutôt que sous son titre international, **Boiling Point**, qui résonne comme un polar hong kongais. Il s'agit de nous vendre une fois de plus le concept «concubines et nénuphars» qui définit depuis quarante ans l'identité du cinéma japonais en France, et révèle, derrière un paravent



■ Masaki (Masahiko Ono) course une énigmatique serveuse ■

cinéphilique commode, un manque flagrant de curiosité. Qu'importe après tout si le personnage de Kitano a plus à voir avec Clint Eastwood qu'avec Jacques Doillon, on ne nous offre pas vraiment le choix. C'est «l'art et essai» ou rien. Assister à une projection de **Jugatsu** en France frise alors le macabre. Tandis qu'à l'écran défilent les séquences de slapstick, les situations absurdes, les gags d'un pince-sans-rire sévère, la salle baigne dans un silence religieux. Faudrat-il, en plus du sous-titrage, prévoir des rires enregistrés ? Mettre sur les affiches des logos : «Attention, film par moments vraiment rigolo» ? Si tout le monde s'accorde à reconnaître que l'humour est bien une preuve flagrante d'intelligence, «la politesse du désespoir» comme disait l'autre, il en va tout autrement vis-à-vis de certains cinéastes, et Kitano en particulier.
Soyons clairs. **Jugatsu** est bel et bien un film artistiquement ambitieux, contemplatif, et bourré de plein d'autres attributs qui font 'achement sérieux. Mais il paraît important de souligner l'absence totale d'austérité qu'on ne manquera pas de lui attribuer inconsciemment. Son intrigue est simple et linéaire : Masaki (Masahiko Ono) est un jeune pompiste à l'allure quelque peu abrutie, proche de l'autisme, qui, quand il ne fixe pas un point dans le vide, passe son temps libre à faire perdre l'équipe de base-ball à laquelle il appartient. Insupporté un jour par un client yakusa qui lui reproche sa lenteur, Masaki lui envoie une sévère mandale lourde de conséquences. Pour se protéger des représailles qui ne tarderont pas, il s'embarque avec son ami Kazuo (Minoru Iizuka) vers la ville d'Okinawa, à la recherche d'une arme pour se protéger. Là, ils font la connaissance de deux gangsters dégénérés, Tamagi (Katsuo Torashiki) et son chef haut-en-couleur, l'abruti incontrôlable et bi-sexuel Uehara (Kitano).



■ L'image emblématique : en fait une improvisation de dernière minute ■

Au même titre que **Sonatine**, l'intrigue ténue de **Jugatsu** sert de prétexte à une succession de saynettes, au choix, absurdes, violentes, cruelles, poétiques ou éthérées, reflétant les différents états de l'esprit en ébullition («boiling») de son personnage. Déjà sur son premier film, **Violent Cop**, Kitano, en remplaçant au pied levé le réalisateur Kinji Fukasaku, détournait une intrigue de

■ Expédition punitive sur un parking déserté : Tamagi (Katsuo Torashiki, au centre) assiste, impuissant, à l'exécution ■

polar classique en la recentrant sur la complexité de son personnage principal, un Inspecteur Harry en état d'auto-destruction avancée. **Jugatsu**, qui lui fait suite, est entièrement initié par son auteur. Sont déjà présentes toutes les caractéristiques de son style unique de narration, ses obsessions multiples, suicidaires, narcissiques. On y trouve déjà l'onirisme berceur des scènes de plage (son film suivant sera **A Scene at the Sea**), les accès de violence brutalement interrompus par des scènes fixes, d'attente ou de contemplation. Bref, Kitano sait déjà parfaitement ce qu'il commence à construire : «*Après* **Violent Cop**, *j'avais le sentiment de ne pas avoir vraiment compris ce qu'était le cinéma. Mais cela m'avait beaucoup plu et je brûlais de maîtriser ce nouvel outil que l'on avait mis à ma disposition. Du coup, sur* **Jugatsu**, *je me suis mis en tête de choisir des angles particuliers afin d'élaborer un style original. Je voulais suggérer que l'histoire était entièrement rêvée. Je ne crois pas avoir réussi. Très peu de gens l'interprètent ainsi. Mais c'est un peu mon film chéri. Je l'aime d'une façon assez particulière, comme des parents peuvent aimer un enfant monstrueux. Je crois qu'il mérite un match retour. Un jour, je lui trouverai une suite*».

Outre sa construction épisodique, **Jugatsu** trouve dans une science quasi-innée du cadrage les effets «en suspension» qui lui confèrent bel et bien la texture «d'une histoire entièrement rêvée». Tout dans ce film respire une harmonie formelle qui n'est pas la plus discrète de ses qualités.


■ Tamagi et Uehara (Takeshi Kitano) : visages sévères, ambiance lourde... et gag hilarant en vue ! ■

Si Kitano est, avec Hayao Miyazaki, le plus grand des cinéastes japonais contemporains, c'est aussi par le mystère insondable de ses compositions picturales. Les dessins animés de Miyazaki pourraient nous laisser des heures en extase devant des visions d'arbres bercés par le vent. Dans **Jugatsu**, on ne se lasse pas d'admirer le passage du métro en arrière-plan ou des voitures sur la voie express. La banlieue des grandes villes y chante une mélodie obsédante et justifie ainsi la totale absence de musique originale.

Jugatsu s'ouvre et se conclut sur une image pieuse, typique d'un certain cinéma occidental «artistiquement viable» : un plan rapproché du visage d'un homme, méditant dans l'obscurité, caressé par un très fin rai de lumière. Ce pourrait être du Dreyer, du Pasolini, voire même le nouvel Alain cavalier. Seulement, cet homme est en réalité un joueur de base-ball coulant un bronze, lent et douloureux, dans les chiottes pré-fabriquées d'un stade en plein air. Saisir ce décalage au vol, c'est connaître d'entrée de jeu la note d'intention de Kitano, cinéaste inspiré et incorrigible bouffon, qui nous offre en quelques secondes la clé qui pourrait dissiper tout malentendu quant au film qui va suivre. Mais comme il le reconnaît lui-même : «*Très peu de gens l'interprètent ainsi*».

■ Rafik DJOUMI ■



Le Studio Canal Plus/Swift présentent une production **Bandai/Shochiku-Fuji** *JUGATSU (BOILING POINT/3-4*JUGATSU* - Japon - 1990) avec Masahiko Ono - Minoru Iizuka - Bengal - «Beat» Takeshi - Katsuo Torashiki - Takahiko Aoki - Makoto Ashikawa - Hisashi Igawa **photographie de** Katsumi Yanagishima **scénario de** Takeshi Kitano **produit par** Kazuyashi Okuyama - Hisao Nabeshima - Takio Yoshida - Masayuki Mori **réalisé par** Takeshi Kitano

14 avril 1999 **1 h 36**



STANLEY KUBRICK

un génie en tous genres

La disparition, coup sur coup, de Kurosawa puis de Kubrick, nous pousse à une bien curieuse constatation. Célébrés, élevés au rang de chapelles où viennent se recueillir cinéphiles ou cinéastes en proie au doute, les deux géants du cinéma étaient bel et bien déjà morts ! En effet, imaginons un instant qu'un Steven Spielberg vienne à disparaître du jour au lendemain. Alors, à n'en pas douter, le traitement médiatique du personnage changerait du tout au tout. De l'immédiateté et de la franchise vis-à-vis du cinéaste contemporain, on passerait aux formules ampoulées et précautionneuses qu'on réserve d'ordinaire aux légendes. Or, cela fait plus de dix ans que l'on citait Kubrick comme on cite un John Ford ou un Fellini, un cher disparu, une statue de pierre à laquelle on peut faire dire ce que l'on veut. Et, bien sûr, l'absence médiatique totale de ce bon vieux Stanley ne faisait qu'infirmer cette tendance. Il fallait voir les yeux écarquillés des cinéphages de tous bords à l'annonce du projet ***Eyes Wide Shut****. Tom Cruise ? Nicole Kidman ? Ça ne collait pas. Comment un saint homme, déjà confortablement installé au panthéon, pouvait-il travailler avec deux créatures aussi quelconques (entendez par là aussi bêtement vivantes) que ces deux stars hollywoodiennes ? Entre ceux qui aimaient en toute sincérité son cinéma, et ceux que ses films faisaient royalement chier mais qui se gardaient bien de le dire, il n'y avait pas la place pour la moindre irrévérence. A peine tourné, Eyes Wide Shut était déjà un classique incontesté sur lequel on pouvait théoriser à loisir. C'est à peine s'il était nécessaire de le voir. Bref, Kubrick n'était plus.*

Si le traitement réservé à Kurosawa, son alter-ego, son concurrent de toujours, était tout autre, c'est parce que Kurosawa venait du Japon, une contrée que les occidentaux situent quelque part entre Mercure et Pluton. Il n'y avait guère que les ex-enfants terribles d'Hollywood pour réserver au maître un hommage approprié, que les médias se gardèrent d'ailleurs bien de relayer. Spielberg, Coppola, Scorsese, Lucas hurlaient depuis vingt ans leur attachement au «sensaï» à qui ils devaient presque tout, avec le fol espoir que leur public ait la curiosité d'aller vérifier. Et même si ça ne fut jamais le cas, Kurosawa existait encore et toujours à travers ***Il Faut Sauver le Soldat Ryan****,* ***Dracula*** *ou même* ***La Ligne Rouge*** *et il existera à nouveau (voire plus que jamais) dans* ***Star Wars Episode 1 : The Phantom Menace*** *ou* ***Le 13ème Guerrier****.*

L'influence de Kubrick sur le cinéma contemporain est tout aussi démesurée, mais au moins reconnue par le plus grand nombre. Et, si l'étiquette «génie» l'assimile à tort à un cinéaste non commercial, Kubrick, à l'exception de ***Lolita****, n'a jamais réalisé que des films de genre. D'abord, certes, il y eut pour lui la nécessité de se faire reconnaître et accepter par l'industrie. Ses quatre premiers films jouent donc pleinement le jeu du système. Studieux, expérimentaux, digressifs, ils sont pourtant clairement identifiables et assimilables. Tout au plus présentent-ils des détournements d'un genre donné (Folamour). Ce n'est qu'avec* ***2001, l'Odyssée de l'Espace****, une fois sa réputation clairement établie, que Kubrick se lance dans la grande expérience qui définira sa carrière. Dorénavant maître de son art, financièrement indépendant, il va s'attaquer à des genres établis, bien connus du public, les mettre à plat, décortiquer leur fonctionnement, appliquer leurs règles constitutives avec une telle science de l'exactitude qu'elle débouchera immanquablement sur la quasi-abstraction, une expérience cinématographique au sens le plus clinique du terme. Théoricien passionnant, régénérateur, révolutionnaire, professeur barbant, donneur de leçons, technicien jusqu'au-boutiste, une foultitude de définitions ont assimilé le cinéma de Kubrick à un art figé et froid, du pur Yin sans la moindre goutte de Yang. Scorsese a beau expliquer, à raison, que* ***Barry Lyndon*** *est l'un des films les plus sensuels de l'histoire, rien n'y fait. Kubrick reste ce qu'il était dès ses 17 ans, un photographe et un joueur d'échec de haut niveau, un mathématicien du 7ème Art. L'influence de Kubrick sur le cinéma de genre, qui justifie l'existence de ce journal, a pourtant de quoi retourner en sa faveur les critiques qui lui ont été formulées. Voici donc les films de genre de Stanley Kubrick, desquels on aura excepté Lolita et Barry Lyndon, films de genre aussi, films monumentaux certes, mais pas vraiment dans la logique immédiate d'Impact.*

Rafik DJOUMI

■ *Stanley Kubrick sur le tournage de* ***2001, l'Odyssée de l'Espace*** ■

LE BAISER DU TUEUR
(KILLER'S KISS, 1955)

Dans les années 50, le film noir remplissait la fonction dévolue aujourd'hui au fantastique. Facilement exploitable, peu onéreux et malgré tout reconnu par la critique, il représentait un passage quasi obligé pour tout cinéaste ou styliste aux moyens limités. En 1950, Kubrick réalise le court-métrage **Day of the Fight**, ou le quart-d'heure d'attente d'un boxeur avant le match fatidique. Cinq ans plus tard, **Killer's Kiss** reprend cette séquence comme signal de départ d'un drame policier où se mêlent boxe, night-clubs, tueurs sous contrat et triangle amoureux. Afin de contourner un budget misérable, Kubrick tente d'exploiter ses décors jusqu'à épuisement. La multiplicité des angles qui cherche à rompre la monotonie topographique donne au «débutant» l'occasion de montrer d'étonnantes aptitudes visuelles. Certaines séquences, qui ailleurs auraient fait l'objet de simples transitions, sont ici étirées jusqu'à la langueur, la contemplation, un sentiment immatériel de menace. **Nous avons Gagné ce Soir** de Robert Wise, en concentrant un drame policier sur un match de boxe en temps réel a, six ans plus tôt, marqué une date dans l'histoire du film noir, et imposé un style de découpage qui va définir le genre encore quelques bonnes années (jusqu'au **Raging Bull** de Scorsese). Si **Le Baiser du Tueur** crée la surprise et ne tombe pas dans la redite, c'est dû finalement plus à ses approximations. Mal dirigés, les acteurs débitent leur texte sans la moindre implication, à la manière de poupées de cire articulées (le film se conclut très à propos dans un hangar de mannequins). Dans l'impossibilité d'obtenir des travellings élaborés dans les séquences de rue, Kubrick, confiant dans ses capacités de photographe, suit ses héros caméra à l'épaule, dans le plus pur style Nouvelle Vague, découvrant un New York jamais vu à l'écran, que Cassavetes puis Scorsese érigeront en standard. On imagine sans peine le jeune Kubrick, découvrant des rushes à priori catastrophiques, et devinant malgré tout derrière cet apparent cafouillage une véritable idée de mise en scène novatrice. Des «accidents» du **Baiser du Tueur** naîtront les caractéristiques d'un style ultra-perfectionniste.



■ *L'Ultime Razzia : le résultat d'un gunfight final étonnant* ■



■ *Le Baiser du Tueur : un polar offrant une vision pédestre de New York* ■

L'ULTIME RAZZIA
(THE KILLING, 1956)

Avec un budget confortable et un incroyable casting de «gueules», Kubrick réalise là son premier film «professionnel» sous l'égide du producteur James B. Harris dont il deviendra un protégé. Autant **Killer's Kiss**, sur un canevas classique se distinguait par son visuel, autant **The Killing**, d'apparence plus classique, explose le cadre rigoureux de la dramaturgie hollywoodienne. Comme tout amateur de cinéma à l'époque, Kubrick a vu le **Rashomon** de Kurosawa, et a subi cette révolution narrative qui multiplie les points de vue d'un même événement. De même, **L'Ultime Razzia** va s'employer à nous raconter une histoire dans le désordre pour mieux nous la faire comprendre. Pendant que nous assistons à l'opération, quasi-militaire et préparée de longue date, où un groupe de voleurs s'apprête à cambrioler la recette d'un champ de courses, un kaléidoscope de séquences nous renvoie vers les derniers jours de chaque protagoniste. Et, tout doucement, s'installe l'évidence que l'opération est vouée à un tragique échec. Filmé dans un noir et blanc ultra-contrasté, avec la précision et la nervosité d'un Samuel Fuller, **The Killing** est un véritable tour de force stylistique. Ruptures de ton qui relancent constamment l'intérêt, décodage progressif par le spectateur de ce qu'il voit et de ce qu'il croit être, sur toute sa longueur, le film maintient une tension rare qui ne fait qu'augmenter à l'approche de son final (qui a dû traumatiser Henri Verneuil pour **Mélodie en Sous-sol**). Pur film de genre qui réussit à intégrer les obsessions déjà claires de son auteur (ici, une formule mathématique parfaite éclatée par le facteur humain) l'âme de ce film plane encore sur l'essentiel de la production de polars contemporains. Même s'il reste un objet de culte pour un certain nombre d'amateurs, il est sans doute à ce titre le film le plus sous-estimé de son auteur. Oubliez tout ce que ■ ■ ■

KUBRICK ET LA MUSIQUE

Pour le pire et le meilleur, le travail de Kubrick sur la musique de ses films aura entraîné des mutations profondes dans la manière de faire des cinéastes, des studios, et d'Hollywood en particulier. Sur **Le Baiser du Tueur**, Gerald Fried compose une musique très traditionnellement hollywoodienne, c'est-à-dire incidentale. D'une texture plutôt correcte elle est pour le moins catastrophique dans le film car totalement déphasée du style visuel et donc de l'atmosphère qu'instaure le cinéaste. Le seul bon point revient à l'utilisation intra-diégétique (c'est-à-dire entendue par les personnages) des mambos exotiques qui caractérisent le personnage de Frank Silvera, un effet qu'Orson Welles et Henry Mancini utiliseront à nouveau dans **La Soif du Mal**. Après cette expérience moyennement concluante, Fried s'adapte au réalisateur. La musique de **L'Ultime Razzia** doit bien plus au film de guerre qu'au polar, accompagnant de rythmiques martiales l'opération délicate du groupe de voleurs. Un avant-goût de ***Mission Impossible***. Dorénavant en phase, Fried réussit avec **Les Sentiers de la Gloire** à trouver l'équivalent musical à la mise en scène. Sa musique martiale, au départ normale, finit, à force d'insistance et de répétition par créer l'effet caricatural, sans pourtant jamais sortir d'une écriture très justement académique. La collaboration aurait pu durer si Kubrick n'avait croisé, sur Spartacus, le chemin du génial Alex North (**Un Tramway Nommé Désir**, **Les Désaxés**, **Cléopâtre**), placé là par le studio. Sa partition est un parfait équilibre de péplum traditionnel auquel se greffe le plus naturellement du monde des sonorités avant-gardistes, qui soulignent la modernité du leader. North n'étant pas libre pour **Docteur Folamour**, Kubrick se rabat sur Laurie Johnson (la série ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir***) dont l'idée ingénieuse est de retravailler sous toutes les formes possibles une marche sudiste renommée, «Johnny Come Marching Home». Michael Kamen réutilisera avec brio cette idée sur **Une Journée en Enfer**. La rupture arrive avec **2001, l'Odyssée de l'Espace**. En effet, comme tout film de studio, celui-ci est temp-tracké : des pistes musicales temporaires, sélectionnées par le réalisateur et les techniciens du son, donnent une idée de l'emplacement et de la tonalité de la musique. Alex North chargé de la composer. Bien que très malade, le vieil homme redouble de talent. Sa musique est infiniment plus avant-gardiste que les morceaux temporaires, à la fois fine, discrète et efficiente. Kubrick insiste pour garder sur la deuxième partie la musique éthérée du contemporain Gyorgy Ligeti. North se plie à ses exigences. Mais à la dernière minute, le cinéaste décide de garder tout le temp-track en l'état, oubliant juste d'en informer le compositeur. A la première du film North, venu en ambulance, découvre horrifié que sa musique a été giclée *(1)*. Kubrick s'expliquera plus tard de ce choix. Selon lui, tout a déjà été composé. Le patrimoine offre un catalogue de ressources inépuisables (à l'époque de cette déclaration commencent à œuvrer les premiers DJ vedettes qui raisonnent pareillement). Le cas fait école puisque deux ans après **2001**, William Friedkin jette par la fenêtre les bandes d'enregistrement de Lalo Schifrin pour **L'Exorciste**, et les remplace par le morceau d'un jeune groupe pop, acheté à peu de frais, Mike Oldfield. **2001** boostera aussi les ventes de Richard Strauss et de Katchaturian, un événement qui ne laissera pas les majors indifférentes. Avec **Easy Rider** et **American Graffiti**, **2001** est donc l'un des principaux responsables du pullulement de compils opportunistes étiquetées BOF. Plus tard, sur **Barry Lyndon**, Kubrick aura l'intelligence de faire retravailler ses morceaux choisis par un compositeur. Léonard Rosenman fera un travail d'orchestration remarquable autour de la fameuse «Sarabande», lui conférant des accents dramatiques (comme le duel) qu'elle n'aurait jamais pu fournir. Ce faisant, Kubrick aura créé un tort considérable à l'art de la musique de film, mais au moins ses choix radicaux étaient-ils dus à un réel parti-pris artistique. On aimerait que ce soit plus souvent le cas.

■ R.D. ■

(1) La partition originale du **2001** d'Alex North a été ré-enregistrée par son disciple et ami Jerry Goldsmith, sur un album paru chez *Varèse Sarabande*.



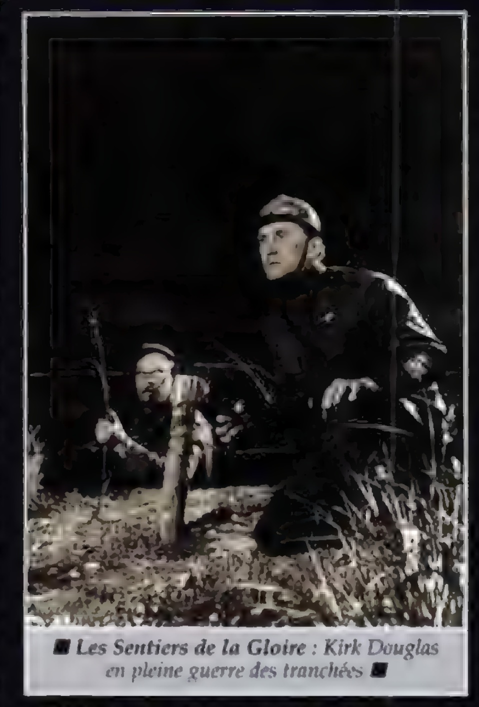
■ Kirk Douglas dans **Spartacus**, la super-production au terme de laquelle Kubrick chercha à gagner son indépendance ■

■ Alex (Malcolm McDowell), le queutard dégénéré et violent d'**Orange Mécanique** ■

■ ■ ■ vous avez lu sur Quentin Tarantino s'inspirant du **City on Fire** de Ringo Lam. **L'Ultime Razzia** est bel et bien l'authentique parrain de **Reservoir Dogs**, et son influence ne s'arrête pas là.

LES SENTIERS DE LA GLOIRE (PATHS OF GLORY, 1958)

On a évidemment beaucoup écrit sur l'interdiction de projection en France dont ce film fut l'objet. Outre qu'il faille aux Français un peu plus de 500 ans pour digérer leur histoire (voir les récents remous à l'Assemblée sur ce sujet précis), il est intéressant de constater à quel point le film continue à soulever une gêne bienvenue. Le projet à l'origine des **Sentiers de la Gloire** est l'expression probable d'un ras-le-bol. Les années 50 voient en effet proliférer les films atteints du syndrome «Ach la guerre ! Gross malheur» qui tentent une dénonciation de la barbarie avec aussi peu de finesse que les documents propagandistes de l'armée. Le réflexe de Kubrick est simple : si la guerre est bien, comme on le dit, quelque chose d'absurde, alors un film de guerre doit lui aussi être absurde. Cela étant dit, il va s'employer à développer sa technique, jusqu'ici latente, de l'étirement caricatural. Répétitions d'une même scène (la visite des tranchées), extension des épisodes douloureux (l'assaut interminable, les préparatifs de l'exécution), insistance sur les visages des généraux (qui passent ainsi du sentiment de sévérité à de la quasi-inhumanité). Tout dans ce film prête au rire crispé, macabre, qui culmine dans une scène de procès en tous points stalinienne. Pour imager, on dira que Kubrick ne cherche même pas à nous expliquer le bouton. Il se contente juste d'appuyer dessus, suffisamment fort pour que le pus en gicle. Nécessairement, il distille ses informations sur un rythme volontairement lent, afin d'être sûr que les spectateurs, dont les neurones tournent alors à plein régime, aient le temps d'assimiler. C'est sur cette question du rythme que ce film, malheureusement, a très peu été suivi, la tendance, au fil des années étant à l'accélération qui évite toute cogitation du public. Seul Peckinpah, avec **Croix de Fer**, jouera la carte de l'absurdité au plus haut point de nihilisme, et Verhoeven héritera, lui, partiellement du concept caricatural des échanges dialogués. Mais le principal influencé des **Sentiers de la Gloire** sera Kubrick lui-même. Sont déjà présents ici les travellings arrière d'**Orange Mécanique**, les protocoles de cour de **Barry Lyndon** et bien sûr, l'essence même du ressort comico-absurde



■ *Les Sentiers de la Gloire : Kirk Douglas en pleine guerre des tranchées* ■

de **Dr Folamour**. Reste un point étonnamment faiblard (à moins qu'il ne soit volontaire) : les généraux français ont des comportements outrancièrement britanniques !

SPARTACUS (1960)

N'arrivant à faire aboutir aucun de ses projets à Hollywood, Kubrick répond à l'appel au secours de Kirk Douglas. La star progressiste a initié une superproduction, sur un script de Dalton Trumbo, une des plus fameuses victimes de la chasse anti-rouge du sénateur Mc Carthy. L'entente entre la vedette-producteur et le réalisateur-vétéran Anthony Mann laisse carrément à désirer étant donné l'orientation manifestement anarchiste du projet. Douglas, plus que satisfait des **Sentiers de la Gloire**, bombarde Kubrick sur un projet dont la logistique complexe et les exigences spectaculaires ne lui ressemblent guère. Le film s'en trouve particulièrement déséquilibré et il n'est pas hasardeux d'affirmer que les séquences tournées par Anthony Mann sont de loin les plus marquantes. Il n'y a guère que dans les séquences d'intrigues au Sénat que Kubrick s'amuse, aidé par la composition jovialement machiavélique de Charles Laughton. Aux salauds abrutis des **Sentiers de la Gloire**, il substitue des salauds infiniment plus rusés. Mais l'expérience le laissera amer et n'aura pour principal mérite que d'accélérer sa quête d'indépendance financière.

DOCTEUR FOLAMOUR (Dr. STRANGELOVE OR HOW I LEARNED TO STOP WORRYING AND LOVE THE BOMB, 1964)

Même si l'on ne le définirait pas immédiatement comme un film de genre, **Docteur Folamour** en est pourtant un de A à Z, détourné de sa fonction première certes mais néanmoins fidèle aux codes de la comédie slapstick d'alors, personnifiée par Blake Edwards (**La Panthère Rose**), Danny Kaye ou Peter Sellers. **Docteur Folamour** reprend la structure d'**Un Monde Fou Fou Fou** de Stanley Kramer, à savoir en gros un casting de vedettes archétypales, engagées dans une course délirante et cafouillante, et culminant dans un final tarte-à-la-crème. Mais l'enjeu du film de Kramer était un butin, celui du film de Kubrick en est la fin du monde. Forcément, ça calme. Danny Kaye ou Kramer égratignaient gentiment leurs contemporains. Kubrick y va à coups de burin. En gros, le destin du monde tient à des crétins obsédés par la taille de leur bite, des fonctionnaires incapables de prendre des décisions, et la pièce qui permettrait de donner le coup de fil salvateur est coincé dans un distributeur de coca ! Réalisé avec un sérieux incroyable, le film distille une gravité terrorisant et ramène le rire à sa fonction première : exorciser les peurs. Au plus fort de la guerre froide, montrer des soldats américains s'entre-tuant sous un panneau «Engagez-vous», ou des paraplégiques nazis faire le salut hitlérien dans la salle de commande du Pentagone, comportait quelques risques. Déjà fragilisé par **Lolita**, et prêt à s'expatrier en Angleterre, Kubrick n'a rien à perdre et va jusqu'au bout. Le film sera contre toute attente un succès éclatant. L'Amérique post-JFK n'est plus la même, et trois ans plus tard, c'est ce même humour féroce et engagé qui animera la révolte étudiante. Devenu le modèle d'iconoclasme à Hollywood, **Docteur Folamour** aura quelques descendants directs, comme le **Mars Attacks !** de Tim Burton ou **La Seconde Guerre Civile** de Joe Dante. Encouragé par cet accueil, Kubrick comprend maintenant à quel point l'exploration jusqu'au-boutiste d'un genre peut donner des résultats étonnants. il va dès lors s'y employer systématiquement.

■ *Docteur Folamour : une réunion de crétins en uniforme reprise par Tim Burton dans **Mars Attacks** !* ■

2001, L'ODYSSÉE DE L'ESPACE (2001, A SPACE ODYSSEY, 1968)

Pour parler de l'influence de **2001**, il faudrait citer à peu près tous les réalisateurs vivants sur cette planète. Et pourtant, aucune expérience similaire n'a depuis été tentée. En décidant d'exprimer, sans recours au texte, par des stimuli d'image et de son, des idées purement philosophiques, voire métaphysiques, Kubrick ne fait pas qu'anoblir le genre déconsidéré de la SF. Il anoblit l'image publique du cinéma dans son ensemble, prouvant que le 7ème Art, celui du peuple, n'a rien à envier à la plume de Nietzsche, au pinceau de Michel-Ange ou aux partitions de Beethoven. Aboutissement logique de ses recherches formelles et de ses obsessions mathématiques, **2001** suscitera de multiples vocations. S'il est ainsi possible de communiquer aussi pleinement son moi le plus immatériel au spectateur réceptif, alors le cinéma est bel et bien le média ultime. Cette constatation fait de **2001**, au départ un film de major hollywoodienne, le symbole définitif du film d'auteur. C'est sans doute ce ■ ■ ■



■ **2001, l'Odyssée de l'Espace** : *le début de l'humanité (ci-dessus) et sa fin annonciatrice d'une nouvelle naissance (ci-dessous)* ■

paradoxe qui a dû étrangler la Nouvelle vague française, Jean-Luc Godard n'hésitant pas, dans *Les Cahiers du Cinéma*, à qualifier le film de «*tape-à-l'oeil*» et de «*m'as-tu-vuisme intellectuel*». Mais cet intellectualisme exigeant est aussi le seul dans l'histoire à avoir redistribué les cartes de l'intelligence primitive. On ne compte pas le nombre d'enfants de toutes classes ayant «compris» le film avec infiniment plus de raison que des professeurs d'université qui n'y voyaient alors qu'un vague péplum stellaire. Ce phénomène entérine une idée, peu ou pas cerné dans le monde des arts et de la culture, celle du plaisir comme source et réflexe du savoir. **2001** est bien à l'image de l'année de sa sortie, un immense espoir resté lettre morte.

ORANGE MÉCANIQUE
(A CLOCKWORK ORANGE, 1971)

Comme l'écrivait Hunter J. Thomson, l'année 71, celle de la désillusion, est aussi celle qui annonce le mouvement punk. En avance de quinze stations comme à son habitude, Kubrick traumatise le flower-power en pleine dérive new-age à grands coups de battes de base-ball réalistes. Film de genre à nouveau, en l'occurrence le film de gang, **Orange Mécanique** est une étude follement intriguée de l'humain, un concentré de chaos dans un univers mathématiquement ordonné. Jusqu'ici, de **L'Equipée Sauvage** en passant par les productions de drive-in, le film de gang a toujours servi un discours paternaliste en jouant hypocritement des débauches de violence à l'écran et du voyeurisme coupable des spectateurs. **Orange Mécanique** fait tout à l'envers. Il donne à voir, plus que de raison, du sexe et du sang en les dénuant de tout voyeurisme coupable et en insistant au plus haut degré sur la jouissance ressentie. Plutôt que d'amener le héros sur le droit chemin en le conformant aux repères des spectateurs, il détruit les repères du spectateur, filmant les scènes de baise comme du burlesque et les actes de violence comme des ballets musicaux, gracieux ou glamour. Le parcours logiquement rédempteur d'une «âme perdue» devient ici sa descente aux enfers. Le spectateur se sent carrément libéré en voyant le Christ se faire fouetter par le bad boy. Ici, ce sont les actes sociaux les plus anodins (médecine, administration, travail) qui sont ressentis comme asociaux. La construction symétrique du récit aidant, le film commence par fédérer autour de concepts moraux simples qu'il s'amuse à détruire gaillardement par la suite. Inutile de chercher plus loin les raisons de l'enthousiasme qu'il procura, malgré son aspect formel encore plus abstrait que celui de **2001**. **Orange Mécanique** est le premier film qui donne des leçons aux donneurs de leçon et insulte, avec vingt ans d'avance, les discours crétinoïdes sur la violence à l'écran. La violence vous effraie ? Commencez par interdire Beethoven. Ceux qui ont tiré profit de cet enseignement, à l'exemple de Danny Boyle avec **Trainspotting**, sont systématiquement plébiscités par le public adolescent.

SHINING
(THE SHINING, 1979)

Avec le désir avoué de faire le film d'horreur ultime, Kubrick fait un faux pas. En effet, jusqu'ici, ses films de genre ont la particularité de ne jamais chercher à provoquer l'effet attendu par le genre en question. Or, tout en essayant de synthétiser et transcender les figures archétypales de l'horreur et de l'épouvante, **Shining** fait la grossière erreur de chercher malgré tout à faire peur. Comme l'abstraction est à nouveau mise à l'honneur, il en résulte un effet assez peu prévisible : ce sont les scènes, calmes, d'exposition des personnages qui foutent la trouille, la débauche de suspense de la dernière partie étant presque vécue comme une accalmie. Néanmoins, **Shining** reste un fabuleux catalogue d'emprunts transfigurés, des **Innocents** de Jack Clayton à **La Maison du Diable** de Robert Wise. Le film remplit ainsi le même rôle que la vieille photo dans laquelle pénètre son héros, nous plongeant dans un passé rassurant fait de belles gerbes de sang, de maisons hantées, de fantômes jamais tout à fait menaçants, que l'on observe avec l'innocence des yeux d'enfant. L'horreur, la vraie, est celle des murs blancs et cliniques, des couloirs luxueusement tapissés et du vide des esprits. Dix ans plus tard, Cronenberg réalisera **Faux-Semblants** et prouvera indirectement que **Shining** est bien un film qui a manqué son but.

FULL METAL JACKET (1987)

Au cœur de ce film, il y a le casque que porte Matthew Modine avec ses sigles antinomiques de guerre et de paix. La dualité de l'homme comme il l'annonce lui-même. Plusieurs films s'étaient attachés au traumatisme du Vietnam, aucun n'avait ne serait-ce que tenté d'expliquer le Vietnam. Quitte à le faire, Kubrick préfère autant nous expliquer toutes les guerres, et tout particulièrement celles à venir. Qui dit dualité dit construction en deux parties. **Full Metal Jacket** commence donc par nous montrer la guerre telle qu'on se la représente, celle qu'on prépare, puis, bien évidemment, nous largue dans le conflit qui n'a forcément rien à voir. Pourtant, ses personnages continuent de se comporter comme dans la première partie, avec peut-être un soupçon d'humanité en plus, comme si la véritable simulation était le conflit lui-même. Les films de guerre récents cherchent à cerner la conscience des combattants. **Full Metal Jacket** est une galerie de personnages inconscients, évoluant dans un décor factice (la banlieue de Londres faisant office de Vietnam) et jouant le jeu de la confession par la seule présence d'une caméra. Kubrick empile ainsi mensonge sur mensonge ne nous donnant comme marque d'authenticité que le regard d'une mourante que ses héros ne semblent même pas chercher à comprendre, préférant reprendre la route en chantant la marche de Mickey Mouse. **Full Metal Jacket** parlait plus de la future Yougoslavie ou de la future Somalie que du Vietnam. A la même époque, Clint Eastwood faisait avec **Le Maître de Guerre**, pratiquement le même film. Personne ne semble l'avoir remarqué.

EYES WIDE SHUT (1999)

Petit Poème du Kubrickien :
«**Docteur Folamour** est un film sur l'irresponsabilité dictée par le sexe. Ce n'est pas un film sur la fin de l'humanité. / **2001** est un film sur la fin de l'humanité. Ce n'est pas un film d'anticipation. / **Orange Mécanique** est un film d'anticipation. Ce n'est pas un film sur la violence sociale. / **Barry Lyndon** est un film sur la violence sociale. Ce n'est pas l'histoire d'un père qui hait son enfant. / **Shining** est l'histoire d'un père qui hait son enfant. Ce n'est pas un film d'horreur. / **Full Metal Jacket** est un film d'horreur. Ce n'est pas un film de guerre. / **Eyes Wide Shut** est-il un film de guerre ?»

■ Rafik DJOUMI ■

KUBRICK ET LA TECHNIQUE

Le désir de contrôle absolu de Stanley Kubrick est quasiment une marque de fabrique. Mais il n'aura pas attendu son indépendance financière pour construire sa réputation. Il a en effet fait interdire toute projection ou exploitation de son premier film **Fear and Desire** pour des raisons bien évidemment jamais communiquées. Il faudra ensuite attendre **2001** pour que ce besoin de maîtrise atteigne un réel paroxysme. Persuadé de l'énorme potentiel hypnotique de l'œuvre, il la tourne en Cinérama, procédé aujourd'hui abandonné de projection sur trois écrans, et fait tirer les copies pour les salles «normales» en 70mm, avec un son stéréo six-pistes au mixage particulièrement soigné. Mais rien ne lui garantit que le public verra exactement ce qu'il souhaite lui montrer. Aussi envoie-t-il de par le monde une équipe d'experts chargés de vérifier l'état des salles qui ont [illegible] acheté le film, les obligeant, si besoin est, à des modifications d'installation et de décor. Le tirage des copies est également sévèrement contrôlé, et Kubrick choisit des réalisateurs des différents pays pour assurer le doublage du film. En France, c'est l'un de ses fans, Henri Verneuil, qui assurera cette fonction. Autant le dire, son travail est en tout point remarquable. Même si, au passage, le multi-pistes a disparu, il reste la voix obsédante et berceuse de HAL (Jean-Louis Trintignant), ainsi que quelques trouvailles particulièrement bien vues. Ainsi, les paroles de la comptine que HAL récite avant de s'éteindre (ici «Au Clair de la Lune») sont-elles carrément plus à propos que dans la version originale. Enfin, trois ans [illegible] obtenir le pouvoir nécessaire à un tel contrôle sur la chaîne de vie du film. Le laserdisc aura été, à ce titre, une revanche des cinéastes hollywoodiens sur des majors abusant de leur pouvoir, et il est curieux que Kubrick n'ait jamais daigné s'intéresser à ce support. Mais s'il fallait trouver des [illegible] sans hésitation deux noms. Le premier serait James Cameron, pour les exigences de tournage (type j'organise une expédition sous-marine révolutionnaire pour 20 secondes de rushes), les deux milliards de [illegible] au son et à l'image. On attend d'ailleurs que ses labos mettent au point des oreilles et des yeux artificiels, labellisés THX, sans lesquels tout spectateur se verra refuser l'entrée aux salles.

■ R.D. ■



■ *Le réalisateur en compagnie de Jack Nicholson sur le tournage de* ***Shining*** ■



■ Jack Torrance (Jack Nicholson) cherche l'issue d'un labyrinthe qu'il a créé malgré lui dans **Shining** ■

■ Le Sergent Hartman (R. Lee Hermey) enseignant à ses recrues l'art «d'en avoir» dans **Full Metal Jacket** ■

Big Bullet / Le Parrain de Hong Kong / On the Run / City on Fire / Frères d'Armes

HONG KONG CONNECTION

Dans la foulée de HK Vidéo, mais avec une mission autre, Polygram puise dans l'énorme catalogue inédit que constitue encore le cinéma de Hong Kong et nourrit sa collection d'incontournables auto-proclamés. Par-delà une bonne volonté affichée, on pouvait craindre d'y fréquenter le tout-venant de la production, de voir les pires films d'exploitation devenir tout à coup objets de prestige. La première vague Hong Kong Connection rassure d'emblée : du polar noir de très haute facture, de la saga criminelle épique et un grand film, FRÈRES D'ARMES de Daniel Lee !

Il n'est pas question pour la collection *HK Connection* de créer un lien sémantique entre tous ces titres ni de faire courir en filigrane un «point de vue» sur le cinéma de Hong Kong. C'est juste un fourre-tout assez disparate où sont délivrés en vrac les meilleurs films que *Polygram* a pu s'offrir (on suppose). Non pas tout et n'importe quoi donc, mais un compromis sérieux entre la qualité et les moyens mis en oeuvre par l'éditeur. Et quand le but avoué de celui-ci est de faire découvrir la cinématographie hong kongaise au loueur de vidéo-club lambda, l'habillage doit suivre. Assimilés, le temps d'une jaquette, au premier polar de série américain venu (visuel choc avec flingue dans le champ), les films *HK Connection* font le plus souvent mentir cette fâcheuse dichotomie.

Ce n'est pas le cas, a priori, du récent **Big Bullet** de Benny Chan, nouveau yes-man attitré de la *Golden Harvest* pour qui le modèle américain est à suivre de près. Plus précisément fasciné par «la machine Joel Silver», **Big Bullet** est le gros film d'action de l'année 96, sorte de blockbuster imparable réunissant une bonne partie du star-system local autour d'un projet «de groupe» (derrière Lau Ching Wan, phénomène du moment, Jordan Chan, Theresa Lee, Anthony Wong et Francis Ng). Avec le récit décontracté et linéaire d'un flic tête brûlée contraint de chapeauter une petite unité de surveillance anonyme et peu habituée à risquer sa peau, c'est un peu de **L'Arme Fatale** qui vient soumettre le produit hong kongais à sa philosophie, voire à un amoindrissement thématique sensible : sadisme et cruauté dispensés sans modération par les méchants, raccourcis «hénaurmes» du scénario visant à concentrer l'action sur 3-4 scènes isolées (dont un morceau de guérilla urbaine véritablement spectaculaire) et humour potache dans l'intervalle. Même les comédiens, très conscients de la chose, semblent pris de tics typiquement «Gibsoniens» alors que seul Lau Ching Wan, effacé et limite endormi, peine à se situer. Cet effet de mimétisme réussit plutôt bien à **Big Bullet** à condition de considérer qu'il ne subsiste plus grand-chose ici de cette «exception hong kongaise» tant louée et, pour le coup, tant recherchée.

Le Parrain de Hong Kong de Poon-Man Kit (1991) vient concrétiser plus clairement ces attentes. Même si, là encore, des emprunts répétés à tout un pan du cinéma américain se télescopent abondamment pour aboutir en fin de compte à un period movie soigneusement ancré dans l'histoire criminelle chinoise. Le film illustre sur 30 ans l'ascension et la chute de «Limpy» Ho dit Le Boiteux (Ray Lui), l'un des plus célèbres parrains des triades de Hong Kong. Sa prise de pouvoir, ses alliances, ses amitiés perdues, sa mégalomanie, sa perte. Sur plus de deux heures de métrage, l'épopée légendaire d'un criminel notoire (mix parfait entre Al Capone et John Gotti) nous est livrée sans grand sens moral à l'appui, avec un regard de cinéaste qui, de toute évidence, fait défaut à Poon-Man Kit. Poussé vers une vision baroque et ultra-violente du grand banditisme héritée du **Scarface** de De Palma, contraint de piétiner à l'occasion les plates-bandes des **Incorruptibles** ou même des **Affranchis**, traumatisé par le syndrome actor's studio (la prise de poids de Ray Lui est surlignée plus d'une fois par la caméra), le réalisateur signe une «variante chinoise» du genre particulièrement appliquée. D'une très belle tenue technique, **Le Parrain de Hong Kong** laisse aussi filtrer la puissance mélodramatique (l'histoire d'amour muette qui unit Ho à sa femme) qui fera, cinq ans plus tard, la réussite de **Shangaï Grand** du même Poon-Man Kit. Quant à savoir si tout cela est bien raisonnable...

Le polar, genre majeur du cinéma de Hong Kong des années 80, permet à *HKC* de se frotter définitivement à «son sujet». C'est bien connu : tout ce qui peut nous avoir fait aimer un jour ce cinéma-là trouve grâce aux yeux du genre (Merci John Woo). Pour l'heure, il se décline sur le mode du film noir avec deux petits bijoux qui, l'un comme l'autre, mettent la médiocrité du héros en avant. Dans le très sec **On the Run** d'Alfred Cheung (1988), Ming (Yuen Biao, comparse de Jackie Chan et Samo Hung depuis leurs débuts) est un flic anodin au comportement d'enfant amené à plonger dans un bain de violence insoupçonné après l'assassinat de son ex-femme (une scène plus tôt, il cherche du regard son approbation : «J'ai mûri, non ?»). Poursuivi et désigné coupable par l'inspecteur de police qui a commandité le meurtre, Ming prend la fuite avec sa petite fille et la tueuse à gages qui a pressé la détente (sublime Pat Ha). Entre deux règlements de compte bestiaux, ce cercle familial contre-nature se resserre inexorablement. Et pris dans la tourmente, Ming mûrit plus vite qu'il ne voudrait.
Outre des débordements sanguinaires rarement entrevus ailleurs (le final — un corps à corps enragé — est d'une barbarie inouïe), **On the Run** se distingue par une scénographie rudimentaire, un ton monocorde et un découpage



LE PARRAIN DE HONG KONG

CITY ON FIRE

rigoureux qui ne laisse rien au hasard. Alfred Cheung dote, qui plus est, son impeccable série B d'une forme de cynisme alarmante (liée aux bouleversements futurs de 1997) et fait surgir l'émotion d'un sol aride et désenchanté. On gardera longtemps en mémoire les instants de complicité partagés par la petite Ling et la meurtrière de sa maman qui feront naître d'ailleurs chez la tueuse un vrai désir de maternité. Inévitablement daté, **On the Run** demeure pourtant l'une des grandes découvertes de cette collection.

Tourné un an plus tôt, le «mondialement célèbre» **City on Fire** (en accroche, la jaquette s'en fait l'écho : *«Le film qui a inspiré* ***Reservoir Dogs****»*) reste parfaitement indémodable. Premier volet de la trilogie «**On Fire**» de Ringo Lam (suivront **Prison...** et **School...**), **City on Fire** n'a rien perdu de sa candeur vénéneuse. S'y affrontent sans distinction la dialectique «lamienne» (nihilisme sans appel et perversion des valeurs du cinéma hong-kongais) et les éléments classiques du film noir. Aux accords bluesy d'un saxo omniprésent, Chow Yun Fat (royal !), alias Ko Chow, déambule nonchalamment dans un Hong Kong sans visage. C'est une «taupe», un flic infiltré qui fraternise avec les criminels qu'il est censé coincer. Lui-même tient plus de la petite frappe que du policier intègre. Fatigué de voir mourir ses amis truands, il décide de tout plaquer quand l'inspecteur Lau l'assigne à une nouvelle mission se faire accepter par une bande de braqueurs. Ko Chow le prend au mot et se lie d'amitié à leur chef (Danny Lee). Une fois de trop.
Réunissant le tandem Fat/Lee deux ans avant **The Killer**, **City on Fire** colle aux basques du premier, paumé attachant pris dans une spirale infernale où la trahison dicte ses conditions. Un schéma traditionnel (le flic entre deux feux, soupçonné par les criminels et traqué par la police, ignorante de ses activités) que vient bousculer Ringo Lam, qui entraîne son film sur un terrain proprement aliénant. La perte d'identité du héros et l'évanouissement de ses repères impriment à l'œuvre une tristesse latente que vient raviver avec puissance le plan final d'un Chow Yun Fat lunaire et azimuté. A cet instant, Ringo Lam s'inscrit au panthéon du film noir et attendra une dizaine d'années avant d'y prétendre à nouveau avec le très puissant **Full Alert**.

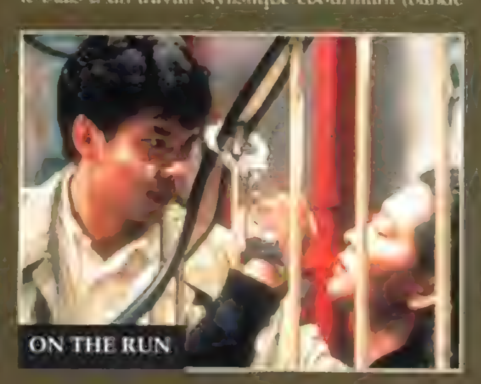
Histoire de rentrer de plain pied dans la mythologie du cinéma de Hong Kong, **Frères d'Armes** propose un voyage au cœur du Wu Xia Pian (ou film de sabre). Rien de moins. Une expérience purement esthétique au premier abord qui entend revisiter sous un angle intellectuel et à l'aide d'un visuel glaçant les figures majeures des films de Chang Cheh et de King Hu. Mais Daniel Lee (**Black Mask**), dont c'est le premier film (!), dément aussitôt les normes restrictives du cinéma référentiel. Par le biais d'un travail stylistique ébouriffant (bande musicale étouffante, effets sonores angoissants, image froide et contemplative), il s'attaque à une variation «pensante» de **La Rage du Tigre** de Chang Cheh et offre une dimension nouvelle et ultra-moderne au genre. Avec une quantité de scènes jouées en silence, une pratique d'un cinéma très poseur qui s'applique à figer l'action pour tendre vers la posture, Lee livre un manifeste passionné dédié à la grandeur spirituelle et à la magnificence du sabreur. Bien entendu, tout cinéma «qui se montre» a tendance à écraser peu ou prou le récit, réduit alors à l'état de puissante allégorie. Mais **Frères d'Armes** est un exercice supérieurement maîtrisé qui s'arroge le luxe de susciter l'émotion au détour de quelques très belles scènes (le chef d'un clan effectuant, au beau milieu d'un cimetière, la démonstration de son art devant le fantôme de sa femme ; le même, contemplant pour la dernière fois un lever de soleil).

A l'heure où le cinéma de Hong Kong vit la plus grande crise de son histoire, ses enjeux esthétiques et thématiques se voient reléguer derrière de basses questions économiques (voir le triomphe de **Stormriders**). Pour nous, qui ne cessons d'en découvrir jour après jour les merveilles, ils témoignent à coup sûr d'une vitalité incommensurable.

■ **Benjamin ROZOVAS** ■

Disponible à la location (VF) et à la vente (VOST)


BIG BULLET


ON THE RUN


FRÈRES D'ARMES

Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum Jr. est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

Raahhhaaa ! Me revoilà bande de larves vandammophiles ! Alors comme ça on a voulu me bâillonner. On a tenté d'empêcher Choumchoum Jr de révéler au monde son message cosmogonique. Moi, le messie des poubelles, la muse des salons de coiffure, le gourou des langues de pute. I'm back ! Mozeufeukeur ! Les sbires staliniens de ce journal croyaient pouvoir zapper ma chronique en toute impunité. Hé ben tiens, je leur ai piraté quatre demi-colonnes et croyez-moi ça va chier ! Ah, les journalistes d'*Impact* ! Ces chiens de garde à la solde du FBI et des majors yankees ! Vous les voyez peut-être comme d'impeccables professionnels, enchaînant les interviews comme on enfile ses chaussettes le matin ? Laissez-moi rire ! On vous le cache, le beau bordel des dérapages, des gaffes en tout genre, des tensions limite baston !

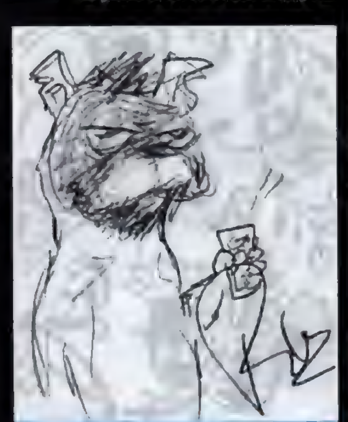
Tiens, on va commencer par leur chef, là, le Damien Granger, qui un jour s'est retrouvé au bigophone avec Patrick Tatopoulos, le designer de **Godzilla**. Granger sort sa liste de questions soigneusement préparées, débute son truc, bien clair, bien clean : «*So misteur Tatopoulos. How did you gaite involvide in zis projecte ?*». Voilà pas que le Tatopoulos au bout du fil lui lance, limite hilare : «*Ouais bon ça va Damien. Tu peux me parler en français*». Mais le Damien se démonte pas, enfin pas trop : «*Heu... Aï begue your pardonne ?*» murmure-t-il prudemment. Mais Tatopoulos enchaîne : «*Dam, voyons, c'est moi... Patrick !... Patrick Tatopoulos !*». Les neurones du père Granger font à ce moment là du 800 tours/minutes. Il n'a que quelques secondes pour rassembler le puzzle et comprendre que ce Patrick-là est le même qui venait traîner ses guêtres à la boutique Album et avec qui il a déjà dû descendre quelques bières. Ah, c'est du joli !

On n'est pas mieux loti avec l'autre là, le Guignebert. Les interviews en anglais, il aime bien, surtout quand le réalisateur lui parle des nichons de ses vedettes. Mais quand ça vire technique, houla !, doucement les basses. Alors imaginez le directeur d'effets spéciaux de **SOS Fantômes 2**, lui baragouinant un salmigondis de trucs avec un accent chewing-gum du fin fond du Texas. Guignebert comprend 3 mots sur 608, se dit que c'est pas grave, qu'il rattrapera ça à la traduction. Mais bon, de temps en temps, faut bien poser des questions. Alors il pense au truc imparable : «*Parlez-nous de votre expérience sur* **Star Wars**». Le gars lui répond un truc interminable, totalement incompréhensible. Guignebert enchaîne, super content de sa trouvaille : «*Ce que vous avez appris sur* **Star Wars** *vous-a-t-il servi ?*». Re-réponse incompréhensible. «*Et depuis Star Wars... blablabla ?*» et ainsi de suite jusqu'à ce que le cow-boy se mette soudain à élever la voix, carrément en colère : «*Hé ho, dites donc, vous allez me lâcher ? Ça fait dix fois que je vous explique que j'ai jamais bossé sur* **Star Wars** !». Et là, j'vous assure, Guignebert comprend chaque putain de mot.

Tiens, j'allais oublier l'autre enflure, Rafik Ben Djoumi (au fait, il a ses papiers celui-là ?). L'obsédé, le libidineux. Assis devant Natasha Henstridge en jupe fendue. Il a beau essayer de décrocher son regard de la culotte en dentelle, regarder la minette dans les yeux, histoire de faire poli quoi !, rien à faire. En plus, il se fout comme d'une guigne de ce qu'elle lui raconte, et lui lâche d'un ton vaporeux : «*Et* **Adrenalin**, *c'était une bonne expérience ?*». Natasha fait un bon et pousse un cri, sortant le Djoumi de sa torpeur : «*Oh my God !* **Adrenalin** !». En citant le titre qu'elle a fait disparaître de sa filmo, il a (involontairement dit-il) déclenché la guerre. Le quart-d'heure qui suit verra un échange de vannes ininterrompues : «*La carrière d'actrice m'intéresse aussi peu que vos questions - Actrice, c'est votre métier ? - Je pourrais en faire plein d'autres qui me rendraient heureuse - Vous l'êtes ? - Je suis potentiellement une grande productrice - Vous produiriez qui ? - Ceux que j'admire. Tony Scott ou Luc Besson - Ah ouais, mortel - Il y a des gens, comme ça, qui ont du mal à reconnaître les films qui resteront dans l'histoire - Comme* **La Mutante 2** *par exemple ?*». Un beau bordel. Quand il quitte la pièce, le fellagha laisse derrière lui une Natasha sur le point de buter quelqu'un (la Mutante, quoi!). Le pauvre journaliste de *Ciné-Live* qui enchaîne juste après va s'en prendre plein la gueule pour pas un rond.

Ah, y'en a une autre qui me revient. Cette fois-ci ça se passe à... merde, j'ai plus la place...

■ John CHOUCHOUM Jr ■

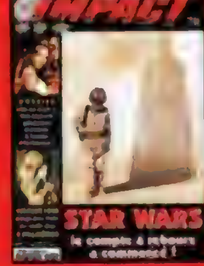


[illegible]

ABONNEMENT

«J'aimerais bien m'abonner à Impact, mais je n'ai jamais trouvé de bulletin d'abonnement» J. Cameron.

Maintenant qu'il y a un bulletin, faites comme ce gentil lecteur de Los Angeles : abonnez-vous pour être sûr de ne rater aucune parution. Et recevez en cadeau un numéro de MAD MOVIES ou d'IMPACT manquant à votre collection.







BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM ____________________

PRÉNOM ____________________

ADRESSE ____________________

____

CODE POSTAL ____________________

VILLE ____________________

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à *Impact*.
Règlement joint par ❑ chèque ❑ mandat international

L'abonnement à *Impact* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

IMPACT, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion : 200 F. Tout règlement : par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

OUVREZ-LA !

échec et mat

Alors que l'on attendait — depuis douze ans ! — **Eyes Wide Shut**, annoncé comme l'un des événements majeurs de l'année, la mort de Stanley Kubrick, quelques mois avant la sortie de son film, est un choc. Mais il semble que le réalisateur ait connu une belle fin, en accord avec lui-même. Il mettait de plus en plus de temps à faire un film, perfectionniste jusqu'à l'absurde, et voilà qu'il disparaît en laissant ce qu'on espère être son ultime chef-d'œuvre.
Kubrick comptera toujours parmi les plus grands cinéastes de l'histoire du cinéma. Il aura réalisé en 1968 le film phare de la science-fiction, **2001, l'Odyssée de l'Espace**, révolutionnant le genre. Il aura marqué les années 70 avec son œuvre incontestablement culte, **Orange Mécanique**. Avec **Shining**, il aura livré un film unique, passionnante réflexion sur les tréfonds de l'esprit humain, dont les images fortes ne sont pas près d'être oubliées. Quand bien même il n'a pas révolutionné le cinéma d'horreur, il lui a apporté quelque chose d'indélébile.
En 2001, Stanley Kubrick voulait faire **A.I.** (Artificial Intelligence), film de SF que vous aviez annoncé dans *Mad Movies*. Hélas, il n'a pas attendu 2001.

Marc Le Marneur

Nous rendons hommage à Stanley Kubrick dans ce numéro, même si nous avons du mal à admettre sa disparition. Mythe de son vivant, Kubrick était quelque part le Dieu du cinéma. Et un Dieu ne meurt pas.

c'est déjà Noël !

On a beau s'habituer aux bonnes choses, au point de ne plus les remarquer, l'évidence s'impose une fois de plus avec force au cinéphile éclairé et au lecteur le plus blasé : les deux derniers numéros d'*Impact* et *Mad Movies* sont particulièrement réussis ! Antidote secourable à une météo cafardeuse et, surtout, à une société figée dans son égoïsme et son conformisme, la lecture de vos deux revues permet chaque mois de vérifier que l'on est bien encore en vie, comme ceux qui se donnent la peine de les rédiger (en échange de gros salaires, certes, mais cela n'explique pas le talent). Un ton aussi pertinent qu'impertinent (l'alliage subtil des deux n'est pas facile à réussir), la diversité des thèmes abordés à travers les films chroniqués (bravo pour les interviews, personnellement j'en redemande), la qualité des photos du nouveau **Star Wars** (euh, là, justement, y'a peut-être quelques améliorations à apporter...) : bref, autant de qualités qui font, depuis toujours et de plus en plus, de la lecture d'*Impact* et *Mad Movies* un moment aussi divertissant qu'enrichissant dans la journée d'un citoyen anonyme perdu dans la foule d'une de ces grandes métropoles sans âme de la fin du XXème siècle.

Dominique Néraud

Pour rien te cacher, on adore ce genre de lettre. D'ailleurs, si tu pouvais nous en envoyer tous les mois dans le même genre, ça serait hyper sympa. Tu pourrais même inciter tes proches et tes amis à le faire, voire créer une chaîne de l'amitié de façon à qu'on ne reçoive plus que des lettres de félicitations. Plus simplement : tu veux pas devenir notre attaché de presse ?!

gros trauma

Je vous écris après avoir vu **8 Millimètres**. Ce film est un chef-d'œuvre de noirceur sur un sujet brûlant, le snuff et ses pratiques inimaginables pour le commun des mortels. Je conseille **8 Millimètres** à tous les amateurs indécrottables de films X, ça les fera réfléchir. Je ne peux m'empêcher de vous faire part d'une chose que j'ai vue dans un porno de seconde zone. Il ne s'agit pas de snuff, mais une fille qui ne voulait pas de sodomie se fait malmener par l'acteur et l'équipe gueule ! Je peux vous jurer qu'elle ne simule rien. *(Allez, c'est toi l'acteur, avoue !)* Le film en question est distribué par une sombre boîte vidéo, le titre m'échappe. Bref, j'en viens à ma question : ne pensez-vous pas que le snuff existe bel et bien ? Repensez déjà aux Italiens avec les scènes snuff d'animaux dans **Cannibal Holocaust**, **Cannibal Ferox** et autre **Le Dernier Monde Cannibale**. C'était déjà honteux pour ces pauvres bêtes. L'homme a de tout temps eu des déviances et ça empire. Je pense que l'on nous cache des choses. Je reste anonyme vu la gravité du sujet.

*Tu restes anonyme surtout parce que tu ne veux pas qu'on sache que tu regardes des pornos de seconde zone. Fais comme nous, prends des Marc Dorcel, là les filles elles sont d'accord et elles font tout ! Bon, à part ça, tu mélanges un peu tout entre le snuff (dont on ne sait rien, mais même si ça existait on n'aurait pas envie d'en voir), le porno (l'usine à fantasmes) et les massacres d'animaux (c'est pas bien, même dans les films de Deodato). Quant à l'Homme et ses déviances... euh... oui d'accord, mais bon, tu devrais passer à autre chose, genre voir des trucs qui font pas trop déprimer, je sais pas, **Shakespeare in Love** ou **Les Oiseaux, le Ciel et ta Mère !** par exemple.*

war...

Cher *Impact*, je t'écris en réaction aux propos concernant **Il Faut Sauver le Soldat Ryan** de Laurent Pédeupé et de Jean-Claude Silva dans le dernier numéro. J'ai bien peur qu'ils ne fassent pas partie de cette majorité de gens pas dupes de la démagogie et de la malhonnêteté de Spielberg. Sans point de vue aucun sur la guerre et ses atrocités, Spielberg nous arrose de patriotisme, avec ces *american heroes* pris dans cette *fuckin' war*. D'où la contradiction de son propos : il prétend juste vouloir montrer la guerre, c'est-à-dire délivrer son film de tout jugement personnel, et en même temps, il nous plonge au plus profond d'elle-même en nous en mettant plein la gueule de jambes et de bras qui volent, de caméra qui bouge dans tous les sens, sans distance et sans recul. Bref, on assiste au spectacle gratuit et vain d'un professionnel qui a perdu son âme.
En comparaison, je conseille à nos deux acolytes d'aller voir **La Ligne Rouge**, l'anti-**Soldat Ryan** justement, car la démarche de son réalisateur Terrence Malick est nettement plus respectable. Lui, il s'interroge sur l'absurdité de la guerre et par là même, nous fait partager des questions à la consistance métaphysique nettement plus importante que «Est-ce que six hommes doivent mourir pour en sauver un seul ?», qui était la seule question suprême du film de Spielberg. Il n'est pas nécessaire de faire gicler des membres à tout-va pour créer l'effet d'horreur. Spielberg fait alors de la mort un simple spectacle, chose qui est moralement douteuse. Malick, quant à lui, met son cerveau et ses tripes au service de son film et non au service du bizness. De sa **Ligne Rouge** — poème violent et sans concession, on sort bouleversé et on se sent petit, très petit. Alors les gars, faudrait peut-être arrêter de se goinfrer de pop-corn pour se mettre à réfléchir... à moins que, pour vous, ce soient deux choses beaucoup trop difficiles à gérer en même temps. Au bal des cons, y'a du monde.

Laurent Mesklavic

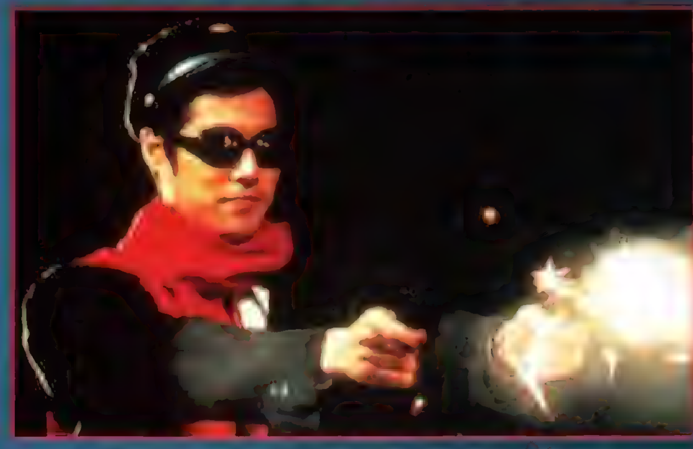
*Ah ben tiens, ça tombe bien, y'a Laurent Pédeupé, un des «cons» donc, qui lui aussi a vu **La Ligne Rouge**. Bon je te le passe.*

... & peace

Ah, que je l'ai recherché ce film, dans lequel la beauté des images et la spiritualité qui s'en dégagerait n'auraient n'égal que l'intelligence du scénario. Ce film, je l'ai enfin trouvé. Autant le dire d'emblée : **La Ligne Rouge** est le plus beau film de guerre, voire le plus beau film tout court de l'histoire du cinéma. Un film où la nature joue un des rôles principaux (on ne l'a d'ailleurs jamais aussi bien filmée et photographiée) et où les tourments de l'âme humaine font office d'effets spéciaux (les diverses explosions du film n'étant finalement que secondaires). Même en plein milieu de ses scènes de guerre (d'un réalisme et d'une cruauté rares), le film de Malick nous rappelle constamment, par le biais de flashes-back tétanisant de beauté, que ces hommes auraient pu être ailleurs, près de leurs proches. Là où le Spielberg d'**Il Faut Sauver le Soldat Ryan** se concentrait essentiellement dans ses scènes de guerre, **La Ligne Rouge** nous montre que la guerre, c'est avant tout des hommes. Alors oui, c'est un film authentiquement zen ; il n'est d'ailleurs pas interdit de le comparer au **Kundun** de Martin Scorsese qui, l'air de rien, est assez proche. Mais ce dernier se perd en longueurs là où **La Ligne Rouge** gagne en beauté. Terrence Malick fait partie d'une espèce rare de cinéaste, malheureusement aujourd'hui en voie de disparition et qu'il faut protéger. Alors réjouissons-nous car, à l'heure des **Godzilla**, **Armageddon** et autres crétineries US, ce n'est pas tous les jours que l'on peut voir un film aussi fort que poignant. Le Maître est donc de retour. Vivement son prochain film. Comment ? Dans vingt ans encore ? C'est bon, j'attendrai.

Laurent Pédeupé

*Eh oui, incroyable !, on peut aimer à la fois **Il Faut Sauver le Soldat Ryan** (un sacré film de guerre) et **La Ligne Rouge** (un film de guerre sacrée). L'avantage de ce qu'on peut appeler «ouverture d'esprit» (les modes d'appréciation du Spielberg ne ressemblent en rien à ceux du Malick) réside surtout dans le fait qu'on peut se faire entendre sans insulter son monde ! Et ça aussi, c'est zen !* **V.G.**



Shinichi Tsutsumi dans **Postman Blues**

POSTMAN BLUES & COURS LOLA COURS

Le Japonais Sabu est né en 1964, l'Allemand Tom Tykwer un an plus tard. Sabu est scénariste, réalisateur et compositeur de ses films (**Postman Blues** est son deuxième). Tom Tykwer aussi (**Cours Lola Cours** est son troisième). Les films de Sabu font la tournée mondiale des festivals et sont très appréciés du jeune public japonais. Les films de Tom Tykwer également, sauf que c'est en Allemagne qu'ils rencontrent du succès. Etude comparative...

Scénario

Le héros de **Postman Blues** se nomme Sawaki (Shinichi Tsutsumi). C'est un facteur qui distribue à vélo le courrier dans les rues de Tokyo et s'ennuie dans son travail. Le hasard va injecter du piment dans son existence. Au cours d'une tournée, il frappe à la porte de Noguchi, un vieux copain devenu yakuza et qui vient de se couper un doigt comme le veut la coutume lorsqu'on a fauté. Sur sa lancée, il se lie rapidement d'amitié avec Kyoko, une jeune femme atteinte d'un cancer, et Joe, un redoutable tueur à gages. De quoi inquiéter la police qui commence à planquer, considérant Sawaki comme un individu extrêmement dangereux.
L'héroïne de **Cours Lola Cours** se nomme Lola (Franka Potente) et reçoit un coup de téléphone affolé de son amoureux Manni : celui-ci a perdu le sac de 100.000 marks qu'il devait remettre à son trafiquant de boss. Il est en danger de mort. Lola a vingt minutes pour trouver cette grosse somme et rallier le point de rendez-vous à travers les rues de Berlin. Trois versions de cette course éperdue sont proposées, selon le principe du "Et si...".

Ce que ça veut dire

Pour **Postman Blues**, des grandes choses sur la vie, l'amour, la mort... donc pas grand-chose. C'est un peu lelouchien dans la construction (les personnages s'éloignent et se retrouvent toujours), mais pour les jeunes.
Pour **Cours Lola Cours**, des choses un peu moins grandes sur la vie, l'amour, la mort... mais pas grand-chose quand même. C'est du Kieslowski (le destin, ça tient quand même à peu de chose), comme dans **Le Hasard**, mais pareil, pour les jeunes et en moins triste.

Influences (outre celles pré-citées)

Pour **Postman Blues** : Wong Kar Wai, Takeshi Kitano, **Léon** de Luc Besson et Tarantino.
Pour **Cours Lola Cours** : **Les Amants du Pont Neuf** de Leos Carax, le Lars Von Trier de Dogma, *MTV* et Tarantino.



Keisuke Horibe dans ***Postman Blues***

Ton

Pour **Postman Blues** : très variable, de la parodie gratuite au romantisme sirupeux, en passant par la comédie de situation et les envolées oniriques.
Pour **Cours Lola Cours** : très variable aussi, du suspense trépidant à la confession sur l'oreiller, en passant par le psychodrame familial et les petits mickeys.

Verdict

Pour **Postman Blues** : c'est dans l'ensemble n'importe quoi, ce qui paraît logique pour un film fourre-tout. Sabu tente beaucoup de choses, est débordant d'idées, se fixe peu de limites. Forcément, il y a du déchet, qu'un réalisateur plus expérimenté aurait peut-être sabré au montage (c'est long 1 h 50 pour ce «genre» de film). Subsiste un humour parfois bien senti, comme ce championnat du monde des tueurs à gages, la plus grande concentration d'impers belges et de lunettes noires jamais vue sur un écran ! Et le final récompense le spectateur patient lorsque le facteur, le yakuza et le tueur à gages, tout trois réunis, tentent de forcer le barrage de police à vélo !
Pour **Cours Lola Cours** : dans l'ensemble, c'est aussi du n'importe quoi, mais par moments, ça fonctionne du tonnerre. Surtout lorsque Tom Tykwer filme la course de sa Lola (formidable Franka Potente) au son de ses compositions techno-pop. Sans doute conscient des risques de son projet (lui aussi tente beaucoup de choses), Tom Tykwer a compris qu'1 h 20, c'est bien suffisant pour ce «genre» de film. Evidemment, **Cours Lola Cours** a tout pour être déplaisant (il sent à plein nez la branchitude, il est donc déjà vieux), mais il est difficile de résister à un objet gorgé d'un fort désir primitif : celui de créer du mouvement en musique. Ceux qui se font des images dès qu'ils ont un casque sur les oreilles comprendront.

Vincent GUIGNEBERT

Swift présente Shinichi Tsutsumi dans *POSTMAN BLUES* (Japon - 1997) avec Keiko Tohyama - Ren Ohsugi - Keisuke Horibe - Hiroshi Shimizu **photographie de** Shuji Kuriyama **musique de** Daisuke Okamoto & Koya Sato **produit par** Ikki Katashima - Taro Maki - Akiko Odawara **écrit et réalisé par** Sabu
5 mai 1999 — **1 h 50**

ARP Sélection présente Franka Potente dans *COURS LOLA COURS* (*LOLA RENNT* - Allemagne - 1998) avec Moritz Bleibtreu - Herbert Knaup - Armin Rohde - Joachim Krol **photographie de** Frank Griebe **musique de** Tom Tykwer - Johnny Klimek - Reinhold Heil **produit par** Stefan Arndt **écrit et réalisé par** Tom Tykwer
7 avril 1999 — **1 h 20**



Franka Potente dans ***Cours Lola Cours***





■ *Al Pacino* ■

SCARFACE

Montana, vous connaissez ? Meeussi ! Tony ! Le petit Tony ! Pas grand, mais teigneux le bougre. Il vous déclencherait une guerre civile avec un canif. D'autant qu'à force de se blanchir le pif à la farine illicite, le Tony, il vous collerait franchement la pétoche. Et je parle pas de ce que font ses petits copains dans une douche avec une tronçonneuse... Tony Montana, c'est l'incarnation de l'American Dream au vitriol, l'avènement terrifiant d'un réfugié cubain qui va devenir le parrain redouté, Scarface en personne.
Impossible de ne pas connaître cette icône de la baffe dans la tronche. Personne ne peut ignorer ce qui n'est plus un film, mais un chef-d'œuvre de fureur qui a marqué l'histoire du cinéma d'une nouvelle étape. Celle de la violence à l'américaine, ouvrant la brèche à une école du genre, comme John Woo et ses petits copains ont pu graver dans la pellicule l'esthétisme sanglant du cinéma de Hong Kong. **Scarface** a sanctifié la violence inouïe d'une Amérique qui refusait d'avouer sa fascination pour ses héros les plus abominables, les plus violents, voués à leur propre perte à force d'excès. Un degré supérieur dans le réalisme, qui joue avec notre malaise, jusqu'aux frontières du grand guignol, mais sans jamais tomber dans le superflu, grâce à une équipe exceptionnelle.
Reprenant la trame d'un film élégant d'avant-guerre, Oliver Stone, alors scénariste, avait écrit cette histoire pour Sidney Lumet. Mais c'est un Brian De Palma au meilleur de sa forme qui réalisa cette épopée d'une intensité sans faille, à la noirceur héritée des meilleurs polars. Grâce au film, on découvrait deux futures vraies stars, Michelle Pfeiffer et Mary Elizabeth Mastrantonio. Et, bien sûr, il y avait Al Pacino. Déjà célèbre, il créait avec Tony Montana un personnage qui allait marquer sa carrière... et une flopée de générations de fans. Pour toutes ces raisons, **Scarface** est un film qui ne vieillit pas. Le revoir est un plaisir sans cesse renouvelé. Aussi, comment ne pas se réjouir d'apprendre que le film culte ressort sur les écrans, en CinémaScope, avec des copies neuves. Ne ratez pas le rendez-vous. Et sachez qu'au rayon révision des chefs-d'œuvre, l'année De Palma ne fait que commencer : après **Scarface**, on annonce les reprises, également avec des copies neuves, de **Pulsions**, **Blow Out**, **Obsession** et **Carrie** !

■ Frédéric LELIÈVRE ■

Carlotta Films présente Al Pacino dans une production **Universal** ***SCARFACE*** (USA - 1983) avec Michelle Pfeiffer - Steven Bauer - Mary Elizabeth Mastrantonio - Robert Loggia **photographie de** John Alonzo **musique de** Giorgio Moroder **scénario de** Oliver Stone **produit par** Martin Bregman **réalisé par** Brian De Palma
4 avril 1999 **2 h 45**

BABEL

Babel est à lui seul un paradoxe. Prenez Tchéky Karyo, Maria de Medeiros, et Michel Jonasz (tant qu'on y est) comme acteurs, le réalisateur des émissions *Taratata* et *Le Millionnaire* comme metteur en scène, ajoutez quelques emprunts à **L'Histoire sans Fin** et **Dark Cristal**, quelques animatronics bien pourris, des images de synthèse immondes, secouez bien fort et Tadam ! Vous obtenez un film hallucinant, qui a le mérite de vieillir instantanément sous vos yeux et de rester à jamais gravé dans les mémoires tant il est kitsch. On peut se demande si utiliser des mythes bibliques comme base d'un film d'aventures est une bonne idée, mais force est de constater que le premier et le troisième volet des **Indiana Jones**, par exemple, fonctionnent à merveille sur ce schéma. Mais quand Spielberg utilise avec parcimonie les le Graal et l'Arche d'Alliance pour accorder à ses histoires un côté épique et mystique, Gérard Pullicino, en voulant à tout prix donner une continuité au mythe biblique de **Babel**, mène son film à la limite du ridicule.
Ainsi **Babel** ne serait pas uniquement cette fameuse tour érigée par les hommes pour atteindre Dieu, mais aussi le nom d'un peuple de créatures étrange, condamnées à l'errance et à la servitude depuis qu'ils ont aidé les humains à l'élaboration de la tour. Une pierre magique aurait d'ailleurs été posée à son sommet, renfermant un pouvoir apocalyptique. Admettons... Quelques millénaires plus tard, les Babels ne sont plus que trois. Ils hantent les souterrains en tentant d'aider secrètement les hommes à cohabiter en paix. Telle est la punition que leur a infligée Dieu. Lorsqu'on leur vole la carte qui mène aux ruines de la tour, les Babels paniquent. D'autant plus que Nemrod (Tchéky Karyo), un riche industriel, tente de s'approprier la pierre. Mais David, un jeune garçon, et son institutrice Alice vont tout faire pour aider le petit peuple... Voilà. Rien à dire de plus sur ce film sinon qu'on peut le trouver d'une grande bêtise et d'une certaine prétention. Néanmoins (refrain connu), les enfants et les adultes ne parlent pas la même langue. De là à dire que **Babel** ne touche, faute de goût, que le plus ingénu des publics il n'y a qu'un pas. Un pas que l'on peut franchir allègrement d'autant plus que le film vire, dans sa seconde partie, à un discours sur le danger des médias des plus indigestes quand on sait que l'homme qui le tient réalise à côté des émissions télé.

■ Erich VOGEL ■

AFMD présente Mitchell David Rothpan & Maria de Medeiros dans une production **IMA Films / Allegro Films** ***BABEL*** (France/Canada - 1998) avec Tcheky Karyo - Michel Jonasz - Nagui **photographie de** Eric Cayla **musique de** Gérard Pullicino **scénario de** Gérard Pullicino - Serge Richez - Vincent Lambert **produit par** Georges Benayoun & Jacques Méthé **réalisé par** Gérard Pullicino
7 avril 1999 **1 h 35**



■ *Mitchell David Rothpan & Maria de Medeiros* ■



■ *Les Babels* ■


■ Asia Argento & Willem Dafoe ■


■ Christopher Walken & Willem Dafoe ■

NEW ROSE HOTEL

Pour piéger un informaticien aussi génial que nippon, deux espions industriels de haut vol choisissent une belle plante, chanteuse de bar. Celle-ci devra séduire le génie, l'amadouer afin que nos deux zozos puissent le revendre à une société concurrente...

Tout s'annonçait si bien, imaginez un peu ! Dans le rôle des deux roublards, on trouve Walken et Dafoe, la quintessence du charisme et de la classe. C'est la prometteuse Asia Argento qui incarne le décolleté d'un piège inspiré de William Gibson, l'inventeur du cyberpunk en personne. Et comme si ça ne suffisait pas, on retrouve Môssieur Ferrara derrière la caméra. La promesse d'un intense bonheur, n'est-il pas? T'as raison. Le bonheur n'est pas, mais alors pas du tout, au rendez-vous ce frisson dans la moelle. Pas plus de larme à l'œil à l'arrivée du générique de fin. C'est à se demander si c'est un film de Ferrara. Qui ne devait pas être souvent sur le plateau, à voir se débrouiller les acteurs face à leur propre rôle. Peut-être était-il trop occupé à se passer en boucle les rushs libidineux et interminables des excroissances mammaires de la miss Argento, dont par ailleurs on aurait aimé pouvoir juger un peu plus des capacités d'actrice. Dommage.

Abstrait, agaçant, suivant un fil narratif ténu et bégayant, les scènes suintantes de filtres indigestes suivent des passages entiers laissés au pouvoir de Walken et Dafoe. Car il y a les acteurs. Grâce à eux, à leur talent immense, certaines scènes se teintent de présence, et plusieurs d'entre elles, par leur magie simple, sont mémorables. En la matière, Willem Dafoe fait merveille. Son aura d'ange déchu plane sur tout cet épuisant exercice de style. L'intellectualisme mal placé trouvera assurément dans ce naufrage voilé, cette caméra orpheline et autiste, tout loisir de développer des théories bancales. Le naufrage a déjà récolté le prix de la critique à Venise. Quand on ne pige plus, ça devient génial, forcément. Les étudiants n'ont pas fini de thésauriser sur la bestiole. Même s'ils n'y trouveront essentiellement que ce qu'ils voudront bien y apporter eux-mêmes. N'attendez pas de frisson dans le dos, non. Et si une larme vous vient, ce sera de voir disparaître ainsi le souvenir du «King of New York». La tristesse de voir un grand cinéaste sombrer dans des expériences cinématographiques de plus en plus consternantes, et tourner le dos à un public qui ne veut que l'aimer.

■ **Frédéric LELIÈVRE** ■

Mondo Films présente Asia Argento - Christopher Walken - Willem Dafoe dans *NEW ROSE HOTEL* (USA - 1998) avec Yoshitaka Amano - Ryuichi Sakamoto - Annabella Sciorra **photographie de** Ken Keisch **musique de** Schoolly D **scénario de** Abel Ferrara & Christ Zois d'après la nouvelle de William Gibson **produit par** Adam Brightman **réalisé par** Abel Ferrara

28 avril 1999 **1 h 30**

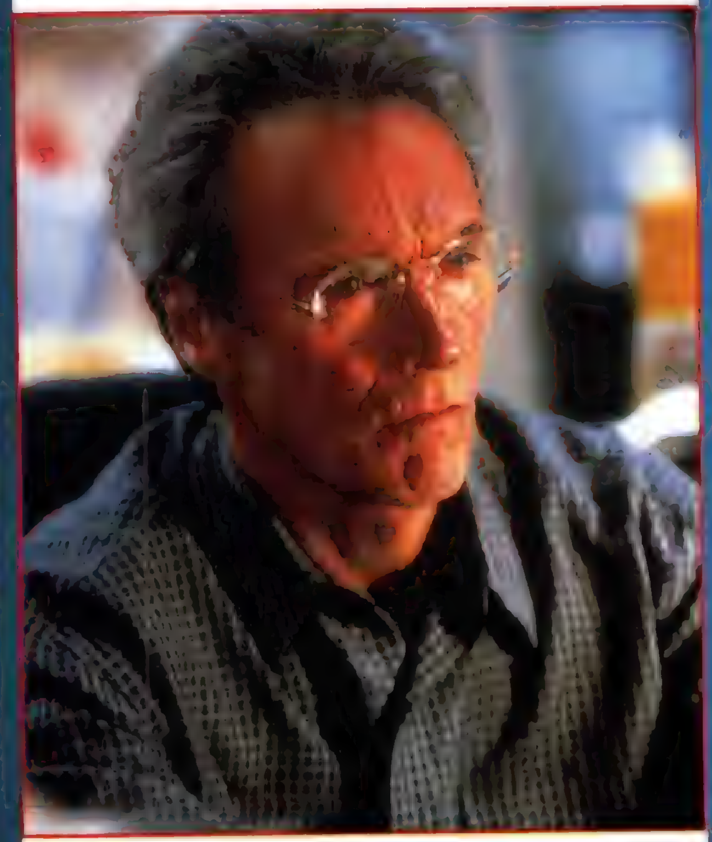
JUGÉ COUPABLE

La première singularité de **Jugé Coupable** est d'être un film en prise avec l'actualité américaine, ce à quoi Clint Eastwood ne nous avait pas habitués. Jusqu'alors, quand le cinéaste-acteur s'intéressait aux événements de son pays, il ne choisissait jamais l'approche frontale, préférant manier les symboles des genres abordés ou le jeu des correspondances historiques. **Jugé Coupable** fait lui très platement référence à des enquêtes menées par des étudiants en journalisme ayant récemment abouti à la libération de deux détenus sur le point d'être exécutés. Aux Etats-Unis, seule l'innocence d'un condamné à mort semble pouvoir mobiliser l'opinion autour de la question de la peine capitale, ce qui explique que la plupart des films hollywoodiens traitant le sujet nous paraissent à nous occidentaux, différence culturelle oblige, d'un arrière-garde terriblement ennuyeux. D'un point de vue purement factuel, **Jugé Coupable** équivaut donc à n'importe quel «téléfilm à thèse». Clint Eastwood y tient le rôle de Steve Everett, un grand reporter qui a vingt-quatre heures pour extraire le prisonnier Frank Beechum du couloir de la mort. Un distributeur de chips déplacé sur le lieu du crime (une épicerie), plus un bijou qui se trouve là où il ne devrait pas être, c'est tout ce que les scénaristes ont trouvé pour amener le héros à accomplir sa bonne action et sauver la vie d'un innocent. Aucun intérêt. Mais, d'un point de vue tout aussi factuel, Eastwood se fout des grandes lignes de ce qu'il raconte, **Jugé Coupable** lui servant avant tout à mettre en scène l'acteur Clint dans des moments intimes, et à parler de l'homme Eastwood dans d'autres qui ne le sont sans doute pas moins. Car si Steve Everett est un grand reporter, c'est également un mari très volage et un père absent. Il ne fonctionne qu'au flair, et quand son flair l'abandonne, il plonge, entraînant les siens dans sa chute. Eastwood trace donc, dans l'élan masochiste qui le caractérise parfois, le portrait d'un anti-intellectuel irresponsable, d'un vieux beau incorrigible, d'un loser de nature pouvant soudainement se transformer par défaut(s) en héros. Cette image se dessine progressivement dans l'abandon du suspense initial au profit de saynètes plus ou moins réussies, les meilleures faisant se côtoyer Everett et son rédacteur en chef (James Woods, hilarant), les pires faisant jaillir beaucoup de larmes à l'écran quand on attendait juste un peu d'émotion dans la salle. Film «mineur» de Eastwood - ce n'est ni le premier ni, on l'espère, le dernier —, **Jugé Coupable** ne parvient pas à dissimuler un gros relâchement formel, chose par contre inédite chez le réalisateur : montage approximatif, photo moche, direction artistique zéro, musique ringarde... Réputé pour boucler ses tournages toujours avant la date prévue, Eastwood semble ici avoir fait un excès de vitesse. Mais on peut voir la chose du bon côté : il avait hâte de commencer **Space Cowboys**, dont on pressent déjà qu'il sera moins «mineur» que **Jugé Coupable** !

■ **Vincent GUIGNEBERT** ■

Warner Bros. présente Clint Eastwood dans une production **Zanuck Company/Malpaso** *JUGÉ COUPABLE* (*TRUE CRIME* - USA - 1998) avec Isaiah Washington - Denis Leary - Lisa Gay Hamilton - Diane Venora - Bernard Hill - James Woods **photographie de** Jack N. Green **musique de** Lennie Niehaus **scénario de** Larry Gross - Paul Brickman - Stephen Schiff **produit par** Richard D. Zanuck - Lili Fini Zanuck - Clint Eastwood **réalisé par** Clint Eastwood

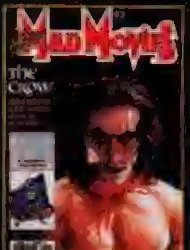
21 avril 1998 **2 h 06**

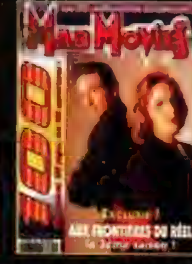

■ Clint Eastwood ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

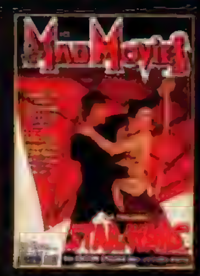
MAD MOVIES

27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Défi
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter











95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : Crash, Barbwire, Planète Hurlante
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway
106 Star Wars, Star Trek Premier Contact, Le Maître des Illusions
107 Le 5è Elément, Alien Resurrection, Anaconda, Shining TV
108 Men in Black, Scream, Batman & Robin, rétro Godzilla
109 Le Monde Perdu, Contact, Volte/Face, Mimic, Vampires
110 Alien la Résurrection, X-Files le Film, Spawn, La Mutante 2
111 Starship Troopers, Postman, MK2, Fantastic'Arts 98
112 Vampires, Sphere, Gattaca, Le Loup-garou de Paris
113 Dark City, Un Cri dans l'Océan, Wishmaster, Blade
114 Scream 2, Armageddon, X-Files, Millennium, La Mutante 2
115 Godzilla, X-Files le film, Truman Show, Rétro gore, Ugly

IMPACT

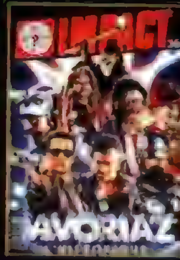
1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchausen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchausen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchausen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : BD/ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon
66 X-Files (Chris Carter), les FX de Mars Attacks !, Star Wars
67 Batman & Robin, Spider-Man, Superman, Roméo & Juliette
68 Le Monde Perdu, Dobermann, Speed 2, Le Saint, Double Team
69 X-Files saison 4, Volte/Face, Titanic, Volcano, Les Ailes de l'Enfer
70 Copland, L.A. Confidential, Hana-Bi, Le Pacificateur, Alien 4
71 Titanic, Demain ne Meurt Jamais, Starship Troopers, U-Turn
72 Jackie Brown, Pluie d'Enfer, Minuit dans le Jardin du Bien et du Mal
73 Un Tueur pour Cible, Carrière Di Caprio, U.S. Marshals
74 L'Arme Fatale 4, Sexcrimes, Cannes 98, Jackie Chan
75 Chapeau Melon... (ciné et TV), Godzilla, Duchovny, Ryan...
76 Le Masque de Zorro, Snake Eyes, Carrière Nicolas Cage

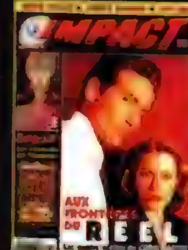
ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

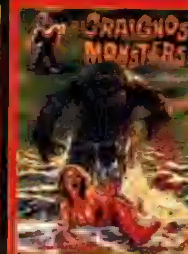
ILS RE-REVIENNENT ET CRAIGNENT UN MAX !

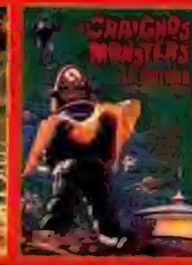












Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 26, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10, 28 et 34). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38
39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65
66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78
79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91
92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104
105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40
41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53
54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR
❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RE-RETOUR

RAYON INÉDITS

par Damien GRANGER, Alexis DUPONT-LARVET & Erich VOGEL

Des acteurs ? Patricia Arquette - Tia Carrere - Patrick Stewart - Dolph Lundgren - Mark Dacascos - Pierce Brosnan - Christopher Reeve - Daryl Hannah - Michael Paré - David Caruso - Linda Fiorentino - Charlie Sheen

Leurs films ? tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans IMPACT, ou quand le petit écran complète positivement le grand

une belle emmerdeuse

Encore un inédit de derrière les fagots que nous sort *TF1* puisque cette production *ITC* date de 1992. A cette époque, Patricia Arquette n'avait pas encore tourné **True Romance**, ni **Lost Highway**, ni **Le Veilleur de Nuit**, et se trouvait souvent reléguée dans des séries B de seconde zone. Michael Madsen, lui, sort tout juste de **Reservoir Dogs** et se voit propulsé en tête d'affiche de ce road-movie qui ne tient pas vraiment la route. Il est Harry, un petit truand qui soulage deux mafieux d'un bon paquet de fric ainsi que d'une vieille Lincoln à l'issue d'une partie de poker. Mais il s'avère que les deux mafieux avaient soigneusement préparé leur coup, en déposant dans le coffre le cadavre pourrissant d'un de leurs ennemis. En chemin, Harry rencontre Kitty, une charmante auto-stoppeuse fuyant sa famille mafieuse, qui découvre le corps. Rapidement, ils sont pris en chasse par les deux gangsters qui se sont rendus compte, un peu trop tard, que le cadavre était chargé d'une importante quantité de drogue...
Une Belle Emmerdeuse fonctionne sur le modèle de la course-poursuite interminable, les deux personnages principaux étant pourchassés durant tout le film par deux clans rivaux. Ainsi, chacun leur tour, ils sont harcelés par des tueurs à gage inexpressifs. Et pour rythmer ces assauts très (et toujours plus) répétitifs, la ravissante Patricia Arquette ne fait que piailler, hurler et beugler. Quant à Michael Madsen, il reste fidèle à lui-même, plus désinvolte que jamais. Filmé sans trop de conviction par Jeffrey Reiner, également responsable de la série des *Power Rangers* (c'est dire !), **Une Belle Emmerdeuse** ne provoque jamais l'excitation attendue. Un titre pour une fois très justifié !

TF1 Vidéo présente ***UNE BELLE EMMERDEUSE*** (***TROUBLE BOUND*** - USA - 1992) avec Michael Madsen - Patricia Arquette - Seymour Cassel - Billy Bob Thornton **réalisé par** Jeffrey Reiner

la méthode

Avec **La Méthode**, le réalisateur et acteur Kevin Lewis réalise un film d'auteur soporifique qui vire au polar morbide façon **Killing Zoe** dans sa dernière **bobine**. La méthode en question, c'est précisément ce que recherchent Chris, Jack, Alex et Damien, quatre jeunes comédiens ambitieux, auteurs et acteurs d'une pièce de théâtre qui les place dans la position de gangsters orchestrant un braquage de banque raté. Les répétitions sont désastreuses et la tension monte au fur et à mesure qu'ils se retrouvent sur les planches de la salle déserte, persuadés qu'ils ne seront jamais prêts pour la première. Surtout Chris, un excité qui a recours à des tactiques d'intimidation extrêmes et barbares pour qu'Alex parvienne à retenir son texte. Celui qui joue le rôle de médiateur, le tampon du groupe, c'est Damien, un jeune Black tempéré qui a tout misé sur le théâtre pour s'extirper de la violence du ghetto. Mais au désespoir de Jack, le metteur en scène, aucun d'entre eux n'arrive à se glisser dans la peau de son personnage. Jusqu'au jour où il leur offre de vraies armes à feu qui vont leur faire perdre tout contact avec la réalité...
Malgré un manque flagrant d'ambition et une mise en scène des plus conventionnelles, **La Méthode** ne se lasse jamais d'être prétentieux. Découpé en trois actes - Innocence, Démons intérieurs et Dégâts - instaurés pour présenter le parcours et la personnalité de chacun des personnages, **La Méthode** est handicapé par un scénario pathétique qui s'étale sur les problèmes existentiels de ses protagonistes. Ou sur une réflexion sociale maintes fois rabâchée : la violence dans le monde, engendrée par le sentiment de pouvoir que procure une arme. Et Kevin Lewis ne se lasse pas d'être démonstratif. Dès qu'ils sont en possession d'un calibre, les personnages de **La Méthode** illustrent très simplement cette réflexion. Surtout Alex, pourtant repoussé par la souffrance imposée à autrui, qui n'hésite pas une seule seconde à dévaliser une épicerie lorsque l'occasion se présente. Ou Chris, une caricature d'acteur, un psychopathe qui cite Shakespeare à tout va comme pour excuser sa condition. **La Méthode**, c'est un film qui suit son bonhomme de chemin sans jamais surprendre, jusqu'à un final plus que prévisible.

Imatim présente *LA MÉTHODE* (*THE METHOD* - USA - 1996) avec Sean Patrick Flannery - Tyrin Turner - Nicholas Sadler - Natascha Gregson Wagner - Michael Bondies - Robert Forster **réalisé par** Kevin Lewis

black and white

Rares sont les polars destinés au marché vidéo qui possèdent la densité de **Black and White**. Le film met en scène un jeune flic (Rory Cochran) qui doit faire équipe avec l'officier Nora Hugosian (Gina Gershon), une femme aussi mentalement dérangée que physiquement attirante. Alors que quantité de cadavres sont retrouvés une balle logée en plein œil gauche, le jeune héros commence à entamer une relation torride avec Nora. Parce qu'elle a eu une enfance difficile, que son père a été abattu d'un coup de feu dans l'œil et que ses alibis sont pour le moins suspects, Nora est coupable aux yeux de tous, même à ceux de son amant...
On n'en voudra pas aux scénaristes d'accumuler les poncifs et de vouloir garder, avec une obstination presque touchante, l'identité de l'assassin secrète jusqu'au dernier mot de la fin, car **Black and White** est admirablement bien rythmé, très bien joué, et assume humblement sa condition de film de série B. Si les personnages semblent au début coincés dans des caricatures flagrantes (le héros très chrétien, la flic sexy et dominatrice...), c'est pour mieux que le film les détourne dans sa seconde partie. Ponctué de scènes d'action rondement menées, bourré d'effets de style efficaces, le film de Yuri Seltzer bénéficie en plus d'un casting hors pair. Alison Eastwood (fille de Clint) en commissaire de police sceptique, confirme depuis **Les Pleins Pouvoirs** qu'elle est bonne actrice, et Gina Gershon (**Bound, Liens Secrets**), est encore une foi épatante. Bien moins manichéen que son titre le laisse présager, **Black and White** est, sans être un pur chef-d'œuvre, une très bonne surprise.

New Tone présente **BLACK AND WHITE** (USA - 1998) avec Gina Gershon - Chris O'Brien - Ron Silver - Allison Eastwood - Carl Anthony Payne **réalisé par** Yuri Seltzer



▲ *Carl Anthony Payne dans* ***Black and White*** ▲



▲ *Patricia Arquette & Michael Madsen dans* ***Une Belle Emmerdeuse*** ▲



▲ *Michael Bondies dans* ***La Méthode*** ▲

express pour l'enfer

Express pour l'Enfer est un film comme on n'aimerait jamais en voir. Si seulement il n'avait eu comme seuls défauts qu'un scénario pourri et de personnages aux motivations peu crédibles, on aurait presque pu lui pardonner, mais son rythme fait passer n'importe quel épisode de *Navarro* pour du Michael Bay. Mal filmé en diable, **Express pour l'Enfer** met en scène un Jeff Fahey (**Chasseur Blanc, Cœur Noir**) fatigué dans le rôle de Lyman, un ex-agent des forces de l'ordre renvoyé pour bavure. Alors qu'il décide au dernier moment de rejoindre sa fiancée, assistante du sénateur Douglas Wilson (Ernie Hudson), à bord d'un train, il ne se doute pas (mais nous, si), qu'un groupuscule projette de prendre en otage l'homme politique. Il s'agit de terroristes d'extrême droite aux motivations bizarres : «*Nous ne demandons pas de rançon, pas d'argent, juste un gigantesque big bang*» dixit le chef de la bande, désireux de passer à l'action en faisant péter une bombe. Sur ce postulat qui a dû demander un paquet de nuits blanches au scénariste, le film suit son bonhomme de chemin et enchaîne sans aucune gêne une multitudes de situations vues mille fois ailleurs et en mieux. D'un autre côté, il faut bien une récompense à cette séance de torture cinématographique : une fois **Express pour l'Enfer** terminé, c'est le paradis !

Pathé Vidéo présente *EXPRESS POUR L'ENFER* (*HIJACK* - USA - 1997) avec Jeff Fahey - Ernie Hudson - Rosalind Allen - Ernie Hudson, Jr - Beth Toussaint **réalisé par** Worth Keeter

le solitaire

Tully Windsor (Ron Silver) a gagné le prix Pulitzer pour son article racontant les déboires de son oncle, handicapé mental contraint à fuir l'Allemagne avec l'aide de sa famille pendant la Seconde Guerre Mondiale. Journaliste réputé, Windsor est appelé par Marcus Straud (Jan Reubes), un ancien officier nazi emprisonné depuis longtemps, qui veut révéler, à lui et à personne d'autre, l'emplacement du Solitaire, un diamant d'une valeur inestimable. Le patron de son journal (Roy Scheider), le pousse à aller au plus vite voir le vieil homme en Pologne. Windsor ne comprend pas pourquoi le choix se porte sur lui, mais il découvrira bientôt, en cherchant dans son passé, que sa famille cachait de lourds secrets. **Le Solitaire** est finalement aux antipodes du film qu'il voulait être. Et tant mieux. Car au lieu de donner dans le thriller post-Seconde Guerre Mondiale classique, il devient un produit hybride, lorgnant volontiers vers le cinéma fantastique tant certaines ficelles du scénario sont énormes et irrationnelles. Si l'on arrive à dépasser une entrée en matière alignant des images faussement choc et baignant dans une esthétique atroce, le film se laisse voir dans la mesure où il constitue à lui seul sa propre parodie, tout en restant un divertissement fort bien calibré.

PFC Vidéo présente *LE SOLITAIRE* (*THE WHITE RAVEN* - USA - 1997) avec Ron Silver - Roy Scheider - Jan Reubes - Joanna Pacula - Hannes Jaenicke **réalisé par** Andrew Stevens



▲ *Tia Carrere dans S.C.A.R.* ▲

TIA CARRERE, call girl en danger dans S.C.A.R.

Née en 1965, Tia Carrere, de son vrai nom Althea Janairo, commence sa carrière à la télévision, où elle apparaît dans un épisode d'*Agence Tous Risques* puis de *MacGyver* avant de rejoindre la série *General Hospital* qui lui offre un rôle récurrent, celui de l'infirmière Jade Soong Chung. Le petit écran, elle le fréquentera régulièrement à ses débuts puisqu'elle côtoie également les plateaux de *Mariés, Deux Enfants*, *Les Contes de la Crypte*, *Vendredi 13, La Série*, *Code Quantum* et *Murder One : L'Affaire Jessica*. Des rôles mineurs qui lui permettent néanmoins d'accéder au grand écran où elle débute en incarnant une prêtresse maléfique dans l'abominable série Z **Zombie Nightmare**. Originaire d'Hawaï, elle décroche avant tout des seconds rôles dans quelques séries B puis dans **Harley Davidson et L'Homme aux Santiags**, aux côtés de Mickey Rourke et Don Johnson, et **Dans les Griffes du Dragon Rouge**, où elle est entourée de Dolph Lundgren et Mark Dacascos, avant de rejoindre l'équipe de **Wayne's World** et sa suite. Son rôle de méchante dans le **True Lies** de James Cameron aurait dû la révéler au grand public, qui remarque plus volontiers son charme exotique que ses talents d'actrice. Cette comédienne plantureuse, également chanteuse, partage désormais son temps entre des téléfilms et des séries B généralement tournées pour *Nu Image*, dont **S.C.A.R.**, dans lequel elle est une call girl poursuivie par une police extrémiste et ses employés, des trafiquants notoires.

L'inspecteur John Trace serait un policier exemplaire s'il n'avait pas la gâchette facile. Son arme, il la sort et l'utilise trois fois au cours des derniers mois. Déjà surveillé par la police des police, il commet une bavure qui coûte la vie à un jeune délinquant. Sur le point d'être jugé, il est recruté par le lieutenant Devon, un homme impitoyable qui a mis sur pied une police parallèle et expéditive baptisée S.C.A.R. (Selected Crimes Armed Response), dont l'objectif est l'élimination systématique des criminels et des témoins occasionnels. Mais Trace a bien du mal à s'adapter au sein de cette milice composée de brutes sans états d'âme qui se veulent juges et bourreaux. Il s'oppose à leurs méthodes expéditives. En mission de nettoyage par le vide chez des mafieux boliviens, Trace tombe nez à nez avec Candy, une innocente call girl qu'il décide d'épargner. Un dérapage qui va les mettre dans une position délicate. Trace et Candy sont désormais pourchassés à la fois par les hommes du S.C.A.R. et les employés de Candy, des trafiquants peu scrupuleux...

Seul point faible de **S.C.A.R.** : des dialogues pauvres et médiocres qui résument presque systématiquement la situation de manière ironique. Heureusement, les flingues causent plus que les acteurs. Et en matière de pétoires, le réalisateur Ken Sanzel s'y connaît ! Ancien flic, il tente actuellement une seconde carrière à Hollywood et a déjà signé le scénario d'**Un Tueur pour Cible**, le premier film américain de Chow Yun Fat. Produit par *Nu Image*, **S.C.A.R.** est une série B efficace et jouissive, au rythme soutenu, qui aligne fusillades, poursuites en voitures, explosions, passages à tabac souvent gratuits et mêmes quelques idées intéressantes. Comme cette scène lors de laquelle Trace et Candy, assiégés dans une maison, déclenchent un incendie pour rester à couvert et repérer les lasers des tireurs. S'ensuit un gunfight décapant d'une bonne dizaine de minutes dont le but n'est pas de faire dans la dentelle, mais de garder le spectateur éveillé. C'est réussi, surtout que le bon niveau de la distribution, composée de Chazz Palminteri (**Diabolique**), Stephen Bladwin (**Usual Suspects**) et Tia Carrere (qui chante également) lui donne encore un peu plus de cachet.



▲ *La milice de S.C.A.R. au grand complet* ▲

TFI Vidéo présente *S.C.A.R.* (*SCARRED CITY* - USA - 1998) avec Stephen Baldwin - Tia Carrere - Chazz Palminteri - Michael Rispoli - Zarry Manetti **réalisé par** Ken Sanzel

filmographie tia carrere

1986 - **Zombie Nightmare**/idem (Jack Brayman) *1988* - **Aloha Summer** (Tommy Lee Wallace) *1989* - **The Road Raiders** (Richard Lang/TV) *1990* - **Instant Karma** (Roderick Taylor) - **Fatal Mission** ou **Enemy** (George Rowe) - **Fine Gold** (José Antonio de la Loma/TV) *1991* - **Showdown in Little Tokyo/Dans les Griffes du Dragon Rouge** (Mark L. Lester) - **Harley Davidson and the Marlboro Man/Harley Davidson et l'Homme aux Santiags** (Simon Wincer) *1992* - **Little Sister** (Jimmy Zeilinger) - **Intimate Stranger/Hot Line** (Allan Holzman) - **Wayne's World**/idem (Penelope Spheeris) *1993* - **Quick**/idem (Rick King) - **Rising Sun/Soleil Levant** (Philip Kaufman) - **Wayne's World 2**/idem (Stephen Surjik) *1994* - **Treacherous** (Kevin Brodie) - **Hostile Intentions** (Catherine Cyran) - **True Lies**/idem (James Cameron) *1995* - **Nothing but the Truth** (Michael Switzer/TV) - **Learning Curves** (Bruce Leddy) - **The Immortals**/idem (Brian Grant) - **Hollow Point** ou **Rysk Roulette/Hollow Point** (Sidney J. Furie) - **Bad With Numbers** (Bruce Leddy) - **Jury Duty** (John Fortenberry) *1996* - **High School High/Prof et Rebelle** (Hart Bochner) - **Top of the World** ou **Cold Cash/Les Rapaces** (Sidney J. Furie) *1997* - **Operation Delta Force 3 : Clear Target** (Mark Roper) - **Natural Enemy**/idem (Douglas Jackson/TV) - **Kull The Conqueror/Kull le Conquérant** (John Nicolella) *1998* - **Scarred City/S.C.A.R.** (Ken Sanzel) - **20 Dates** (Myles Berkowitz) - **Dogboys** (Ken Russell/TV)



▲ *Patrick Stewart dans **Dad Savage*** ▲



▲ *Michael Paré dans **L'Ombre du Passé*** ▲

dad savage

▲ **Dad Savage** propose à la fois une démarche osée et un effort peu judicieux pour un premier film. Démarche osée par l'expérimentation et le désir d'échapper au charme des flingues et de la violence. Effort peu judicieux car la réalisatrice Betsan Morris Evans et le scénariste Steve Williams tentent trop tout en offrant peu. Dad Savage (Patrick Stewart) est un petit parrain dans la fraternité criminelle locale qui ne peut faire confiance aux banques pour gérer son argent. Sur le conseil de son fils Sav (Jake Wood), Dad engage deux de ses amis, Bob et Vic, afin qu'ils s'occupent de ses affaires. Mais les deux étudiants font la rencontre de H, personnage déterminant qui va les entraîner dans une machine infernale. Nos deux garnements vont donc tout faire pour voler la fortune de Dad. Mais le plan foire et Sav se fait tuer pendant que Bob appelle sa sœur Chris pour venir les secourir. Dad les intercepte et va leur faire subir de nombreuses épreuves afin de déterminer ce qui s'est réellement passé, et de découvrir qui a tué son fils...

En fait, **Dad Savage** est une nouvelle histoire non-linéaire comme les producteurs les affectionnent tant depuis le succès de **Reservoir Dogs**. Quoi de neuf depuis le film de Tarantino ? Pas grand-chose, même si **Dad Savage** tente par tous les moyens d'éviter de devenir un film «cool» comme peuvent être considérés ceux du réalisateur de **Jackie Brown**. Mais hélas, il n'y parvient jamais. Le plus choquant pour le spectateur, c'est sans nul doute les efforts vains d'assemblage de l'histoire pour qu'on puisse comprendre ce qui se passe, ou ce qui s'est passé, et surtout pourquoi. Parce que voici comment le film commence : un 4x4 atterrit au milieu du salon d'une maison de campagne où trois personnes sont en planque. Ceux-ci assistent à «l'accident» tandis que les passagers sont éjectés à travers le pare-brise. Sauf un, un homme de 50 ans qui braque immédiatement les survivants. Il s'agit bien évidemment de Dad. C'est clair, non ?!?

Polygram Vidéo présente *DAD SAVAGE* (USA - 1997) avec Patrick Stewart - Kevin McKidd - Helen McCrory - Joe McFadden - Marc Warren - Jake Wood **réalisé par** Betsan Morris Evans

l'ombre du passé

▲ Quand il s'agit de boucler un film en peu de temps avec les moyens du bord pour honorer un contrat (en l'occurrence celui de Michael Paré), Yossi Wein répond toujours présent à l'appel. Routinier du cinéma d'action cheap, il bricole tant bien que mal des films comme **Ultime Violence**, **Mayday/Opération Delta Force 2** et cet **Ombre du Passé** bâclé qui n'essaie jamais de révolutionner le genre. Jim Randall est un jeune flic casse-cou et turbulent mis sur la touche le temps que son profil psychologique soit évalué par la charmante Dr Maggie Weathers. Il faut dire qu'il ne s'est jamais remis de la mort de ses parents et de sa petite sœur, abattus sous ses yeux pour avoir refusé de vendre leur terrain à des hommes d'affaires véreux. Un crime resté impuni jusqu'au soir où son meilleur ami et père adoptif Sam Wishburn se confesse avant de passer l'arme à gauche. Il lui avoue avoir été de la partie et le met sur la piste pour retrouver les assassins : Birch, Velasquez et Canning, l'ancien maire de la ville...

La banalité de cette histoire de vengeance qui brasse tous les clichés propres au genre (des méchants trafiquants de drogue, l'ancien maire de la ville impliqué dans le meurtre, la demoiselle en détresse) n'a d'égal que la médiocrité des acteurs, livrés à eux-mêmes. Sans trop en faire, Yossi Wein remplit son contrat. Réglé comme une horloge, si on excepte la demi-heure du milieu, il balance une scène d'action toutes les dix minutes. Et au diable la crédibilité tant que ça pète ! Résultat, c'est la zizanie la plus totale : des nouveaux figurants rentrent dans le champ à intervalles réguliers pour se faire dessouder, d'interminables rafales sont tirées de tous les côtés jusqu'à épuisement du budget munitions, et des explosions fleurissent un peu partout. Pour assurer l'heure et demie de métrage, Yossi Wein nous ressert la scène d'ouverture en flash-back lors d'une séance d'hypnose, puis en récit lorsque le héros s'écoute sur un magnétophone. Laborieux !

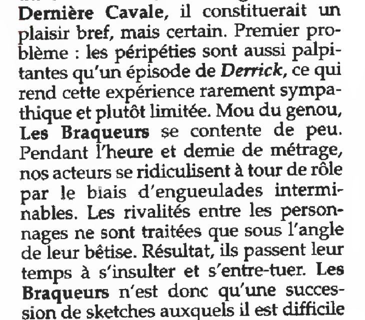
TF1 Vidéo présente *L'OMBRE DU PASSÉ* (*MERCHANTS OF DEATH* - USA - 1997) avec Michael Paré - Linda Hoffman - Anthony Fridjhon - Simon Jones - Tony Caprari **réalisé par** Yossi Wein



les braqueurs

▲ Voilà un premier film qui réunit une sacrée distribution ! Tous se sont retrouvés ici après s'être fait écarter des productions de majors. David Caruso s'est pris le bide de sa carrière avec **Jade**, après avoir déclaré forfait sur la série ***NYPD Blues***. Linda Fiorentino itou, même si elle a joué les faire-valoir dans **Men in Black**. Forest Whitaker ne fait plus que des séries B depuis **Blown Away**. Et Ving Rhames, quant à lui, cachetonne un peu partout. **Les Braqueurs** aurait donc pu être un nouveau départ pour cette joyeuse bande, mais la réunion tourne rapidement au vinaigre.

Tout commence lorsque nos braqueurs sortent d'une galerie d'art avec trois tableaux dérobés, bien décidés à aller les revendre à Miami. A peine ont-ils mis un pied dehors que Crane (Forest Whitaker) se fait tirer dessus. Tout ça par la faute de Chino (John Leguizamo), qui a volé un tableau sans s'apercevoir qu'une alarme externe y était fixée. Désormais, il leur faut atteindre le point de rendez-vous et récupérer l'argent au plus vite. Sur leur chemin, ils font la rencontre d'une jeune femme pas très claire et l'embarquent dans leur galère...



Si **Les Braqueurs** ne lorgnait pas tant du côté de **Reservoir Dogs** et de **La Dernière Cavale**, il constituerait un plaisir bref, mais certain. Premier problème : les péripéties sont aussi palpitantes qu'un épisode de ***Derrick***, ce qui rend cette expérience rarement sympathique et plutôt limitée. Mou du genou, **Les Braqueurs** se contente de peu. Pendant l'heure et demie de métrage, nos acteurs se ridiculisent à tour de rôle par le biais d'engueulades interminables. Les rivalités entre les personnages ne sont traitées que sous l'angle de leur bêtise. Résultat, ils passent leur temps à s'insulter et s'entre-tuer. **Les Braqueurs** n'est donc qu'une succession de sketches auxquels il est difficile de prêter attention.

Imatim présente *LES BRAQUEURS* (*BODYCOUNT* - USA - 1998) avec David Caruso - Linda Fiorentino - Ving Rhames - Forest Whitaker - Donnie Wahlberg - John Leguizamo **réalisé par** Robert Patton-Spruill



▲ *Ving Rhames, Linda Fiorentino, John Leguizamo & David Caruso dans **Les Braqueurs*** ▲

pariah

▲ Steve (Damon Jones) et sa copine sont attaqués par un gang de skinheads dans un parking. Forcé de la regarder se faire violer, il ne peut lui venir en aide et se fait en plus tabasser. Traumatisé par cet événement, elle ne tarde pas à se suicider. Rongé par un désir de vengeance, Steve décide d'infiltrer la bande, dirigée par Crew (Dave Oren Ward), un ex-détenu qui cite régulièrement des slogans nazis, pour faire payer aux auteurs le viol qu'ils ont commis. Steve suit alors ce gang pour qui la seule raison de vivre est la haine, mais ne peut rester inactif. Au fur et à mesure, il tente de résister à la violence engendrée par ses nouveaux compagnons, tout en attendant le moment opportun pour venger le suicide de sa copine...

Pariah n'a qu'un seul but : dénoncer la bêtise humaine. Malheureusement, le film n'évite que très rarement la caricature. Tous les personnages sont idiots à outrance. Les skinheads ne font que se balancer des bières à la figure. Face à eux : une bande de Blacks, des homeboys lobotomisés qui harcèlent systématiquement toutes les filles qui passent dans la rue. De temps en temps, tous se retrouvent pour se taper dessus. Un extrémisme regrettable car la réalisation ne manque pas de créativité. Randolph Kret a tourné son premier film dans un style très docu-drama, bien plus sale et réaliste que le similaire **American History X**. Et sa mise en scène montre avec vigueur comment la haine pure des skinheads explose régulièrement en brutalité choquante.

New Tone présente *PARIAH* (USA - 1998) avec Damon Jones - Dave Oren Ward - Aimee Chaffin - David Lee Wilson - Dan Ween **réalisé par** Randolph Kret



▲ *Damon Jones dans **Pariah*** ▲



▲ *Dolph Lundgren dans Sweepers* ▲

sweepers

Fini les films de la trempe de **Rocky 4**, **Le Punisseur** ou **Le Scorpion Rouge** pour le géant suédois. Cantonné dans la série B depuis quelque temps, Dolph Lundgren les enchaîne en assurant le minimum syndical. Les mâchoires serrées à bloc, prêt à dégainer à la moindre occasion, il interprète les John McClane du pauvre avec une certaine rigueur. Dans **Sweepers**, il renoue avec un rôle de militaire voué aux causes humanitaires, aussi indiscipliné qu'il est efficace dans son domaine. Un personnage similaire à celui qu'il interprétait déjà dans le récent **Etat d'Urgence**. Membre de l'Ordre Humanitaire de Chevalerie, Christian Erickson est envoyé en Angola pour désamorcer les mines qui font encore de nombreuses victimes dans les rangs de l'armée britannique. Erickson décroche le jour où son fils de 11 ans saute sur une mine encore inconnue des fichiers au cours d'une opération. Cinq ans plus tard, aux Etats-Unis, Washington découvre qu'un commando terroriste détient en sa possession une mine ultra-sophistiquée, la A-6 Papillon, importée d'Angola. L'experte en explosifs Michelle Flynn, qui a participé à la construction de cette arme pratiquement invisible et terriblement destructrice, est envoyée sur les lieux pour démanteler le réseau et récupérer les mines. Après que son équipe s'est fait décimer en mission de reconnaissance, elle va chercher l'aide d'Erickson, reconverti dans le combat clandestin et qui voit là l'occasion de venger la mort de son fils...

D'entrée, **Sweepers** affirme sa parenté avec la compagnie *Nu Image* en alignant deux scènes d'action dès le premier quart d'heure. Et de l'action, cet émule de **Rambo** en propose plus qu'il n'en faut pour satisfaire même les plus exigeants. Explosions multiples, gunfights, bastons, course à pied dans un champ infesté de mines, tout est bon pour palier aux carences d'un scénario des plus conventionnels, à ses rebondissements trop prévisibles. Peu inspiré malgré une mise en scène soignée, le réalisateur Darby Black pioche ses idées ici et là, revoit ses classiques, notamment **Rock** et **Police Story 3**, lorsque Dolph Lundgren saute à moto sur le toit d'un train en pleine course. Si **Sweepers** est un film sous influence (surtout hong kongaise dans la chorégraphie des gunfights), il demeure un produit divertissant, dynamisé par quelques bonnes idées, comme la mort du traître, crucifié par une mine en forme de shuriken.

TF1 Vidéo présente ***SWEEPERS*** (USA - 1998) avec Dolph Lundgren - Claire Stansfield - Bruce Payne - Ian Roberts - Fats Boohholane **réalisé par** Darby Black



▲ *Mark Dacascos dans **Onde de Choc*** ▲

MARK DACASCOS contre les dealers dans ONDE DE CHOC

Pas étonnant que ce fan de Bruce Lee soit aujourd'hui un spécialiste chevronné des arts-martiaux : ses parents dirigent une école de kung-fu et lui enseignent le karaté, le judo, le kendo, l'aïkido, le tai kuendo et même l'art de manier le sabre ! Résultat, il remporte son premier tournoi à l'âge de sept ans. Une belle performance qu'il répétera à plusieurs reprises, notamment entre 1980 et 1982, lorsque personne n'arrive à lui ravir son titre de champion d'Europe de kung-fu. Né en 1964 à Honolulu, Hawaï, il démarre sa carrière d'acteur presque par hasard dans quelques séries Z et travaille aussi bien pour la télé (les séries *Bioman*, *General Hospital*, *Flash* et *Dragnet*), le théâtre («West Side Story», «Conan») que le cinéma (**Only the Strong**, **Double Dragon**). Plutôt beau gosse, il décroche ensuite son premier grand rôle, celui de l'assassin Crying Freeman dans le film homonyme de Christophe Gans, qui le révèle comme un excellent acteur et un combattant émérite de la trempe d'un Jet Li. Depuis, outre le rôle principal dans la série *The Crow, Stairway to Heaven*, il a pris la relève des Jeff Speakman et autre Don «The Dragon» Wilson dans des séries B telles que **Sabotage**, **Drive** et **Onde de Choc**. Dans ce dernier, il est Paul DeLucca, un flic moustachu associé à Charlie Sheen pour donner du fil à retordre à des trafiquants de drogue excités de la gâchette.

Avec son ancien partenaire Jake Peterson (Charlie Sheen), Paul DeLucca formait un tandem de choc, prêt à relever tous les défis. Une équipe sur le point d'être reformée lorsque plusieurs patrouilles sont mobilisées pour intercepter un gang de trafiquants. Si DeLucca arrive à entretenir un minimum de vie privée, Peterson est voué corps et âme à son travail, au grand dam de son épouse, sur le point de demander le divorce. Il faut dire que dans la famille, le badge d'inspecteur se transmet de père en fils. D'ailleurs, son père est aussi son supérieur hiérarchique, un policier bientôt à la retraite qui les choisit comme seconds pour sa dernière mission. Ensemble, ils doivent mettre la main sur une cargaison d'héroïne importée du Mexique et estimée à 50 millions de dollars. Mais leur première confrontation avec les trafiquants, des assassins sanguinaires, tourne au massacre. Plusieurs policiers sont tués et la marchandise disparaît. Persuadés que les flics l'ont en leur possession, les truands enlèvent la femme de Peterson...

Co-écrit par Charlie Sheen, **Onde de Choc** se distingue surtout par une mise en scène travaillée, influencée par l'œuvre de Sergio Leone, et un montage à la fois stylisé et nerveux, proche des films de Michael Bay (**Rock**, **Armageddon**). A ce titre, la scène d'ouverture donne le ton : ambiance tendue, regards foudroyants qui se croisent et règlement de compte brutal. Sans s'étaler complaisamment dans la violence, **Onde de Choc** offre le nombre attendu de cadavres dans ce genre de produit. C'est tout juste ce qu'il fallait pour trouver l'équilibre avec un scénario ennuyeux qui se vautre dans la routine et s'étale sur des rapports de famille à faire hurler le plus novice des psy tant ils sont superficiels. Mais avec ses scènes d'action mouvementées et ses explosions spectaculaires (un building entier y passe !), **Onde de Choc** reste une agréable surprise d'un niveau très honorable.

TF1 Vidéo présente *ONDE DE CHOC (NO CODE OF CONDUCT* - USA - 1998) avec Charlie Sheen - Mark Dacascos - Martin Sheen - Paul Gleason - Joe Lando - Courtney Gains **réalisé par** Bret Michaels

filmographie mark dacascos

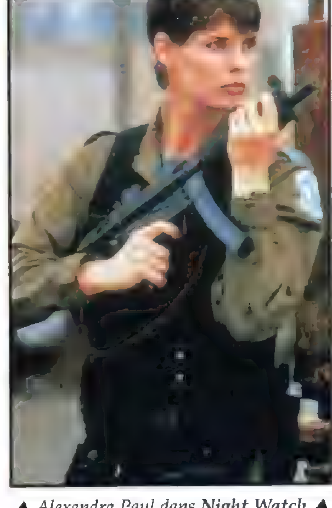
1985 - **Dim Sum** (Wayne Wang) *1987* - **Steele Justice**/idem (Robert Boris) *1989* - **Angel Town**/idem (Eric Karson) *1991* - **Dead on the Money** (Mark Cullingham/TV) *1992* - **American Samourai**/idem (Sam Firstenberg) *1993* - **Roosters** (Robert M. Young) - **Only the Strong**/idem (Sheldon Lettich) - **Double Dragon**/idem (Jim Yukich) *1994* - **Kickboxer 5, the Redemption/Kickboxer, la Rédemption** (Kristine Peterson) - **Dragstrip Girl/La Fureur du Risque** (Mary Lambert/TV) *1995* - **Past Tense** ou **Deadly Past/Past Tense** (Graeme Clifford/TV) - **Crying Freeman**/idem (Christophe Gans) *1996* - **Sabotage**/idem (Tibor Takacs) - **Drive** (Steve Wang) - **The Island of Dr. Moreau/L'Ile du Dr. Moreau** (John Frankenheimer) *1997* - **Sanctuary**/idem (Tibor Takacs) - **Boogie Boy** (Craig Hamann) - **DNA/A.D.N. : La Menace** (William Mesa) - **Redline** ou **Deathline/Redline** (Tibor Takacs) *1998* - **No Code of Conduct/Onde de Choc** (Bret Michaels) - **The Base** (Mark L. Lester)

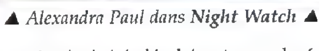


▲ *Mark Dacascos & Charlie Sheen dans **Onde de Choc*** ▲



▲ *Pierce Brosnan dans* ***Night Watch*** ▲





▲ *Alexandra Paul dans* ***Night Watch*** ▲



▲ *Le gang des Newton dans* ***Le Gang des Newton*** ▲

night watch

Dans **Night Watch** (ex-**Detonator 2**), Brosnan retrouve la vieille routarde de la série télé Alexandra Paul (*Alerte à Malibu*), pour des aventures qui ne sont pas sans rappeler celles du Commander Bond. Sauf qu'ici Brosnan porte la barbe et affiche une tenue très négligée en multipliant les blagues grivoises. Qui aurait pu se douter que ce beatnik, ersatz d'agent secret, allait quelque temps après, et non sans une cer taine classe, incarner Bond pour trois films ? Personne. Reste que **Night Watch** est un téléfilm assez correct, même s'il enchaîne à vitesse grand V tous les stéréotypes inhérents au film d'espionnage.
Après un événement traumatisant, l'agent secret Graham est suivi de près par un psychologue, mais il reprend du service dès qu'il entend parler d'une affaire louche de contrefaçon de tableau. La toile «La ronde de Nuit» de Rembrandt aurait ainsi été dérobée et remplacée par un faux. Il est secondé par Sabrina Carver, une de ses ex, et tout deux découvrent que derrière cette machination se cache un dénommé Schroeder qui s'apprête à vendre à la Corée du nord un système révolutionnaire d'es pionnage téléphonique par satellite...
Considérant que toute ressemblance avec le personnage de Ian Flemming serait purement fortuite, David. S. Jackson livre un film d'action pompant sans vergogne à droite à gauche, mais bien rythmé et ne se prenant jamais au sérieux. Bref, davantage une curiosité qu'une réussite, **Night Watch** semble directement réservé aux inconditionnels de Brosnan, en attendant **The World is not Enough**, le nouveau Bond.

Film Office présente *NIGHT WATCH* (USA - 1993) avec Pierce Brosnan - Alexandra Paul - William Devane - Michael J. Shannon - Tom Jansen **réalisé par** David S. Jackson

le gang des newton

Dans l'Amérique des années 20, les frères Newton dévalisèrent des dizaines et des dizaines de banques. Il leur fallait pas mal de courage... et beaucoup de nitroglycérine ! Cette histoire de quatre paysans texans aux ambitions démesurées se devait d'être immortalisée au grand écran. Dans la lignée de **Bonnie and Clyde**, cette biographie réalisée par Richard Linklater privilégie une reconstitution minutieuse de toute une époque au détriment d'un scénario assez faible où Lewis (Matthew McConaughey), le plus entreprenant de la famille Newton, embarque Joe (Skeet Ulrich), Jess (Ethan Hawke) et Dock (Vincent d'Onofrio) dans des pillages de plus en plus répétés. Après plus de quatre-vingt banques dévalisées, les frangins décident d'investir dans le forage de pétrole, mais l'entreprise est un fiasco. Ils projettent alors de tenter le plus grand coup de leur vie, le hold-up d'un train postal...
Vu le palmarès incroyable des quatre frangins, qui ne sont pas sans rappeler les Dalton, on jurerait que **Le Gang des Newton** a subi, comme tant d'autres, les outrages de la liberté d'adaptation Eh bien non. L'histoire est vraie jusque dans ses moindres détails, comme en témoigne un documentaire venant s'inclure dans le générique de fin. Là, au début des années 80, un des frères Newton, devenu un peu sénile, est invité par la télévision américaine et évoque l'histoire telle qu'on vient de nous la raconter. Une surprise proprement hallucinante. Servi par une excellente musique (country classique et jazz traditionnel) et de bons acteurs, notamment Julianna Margulies de la série *Urgences*, **Le Gang des Newton** se révèle très sympathique.

PFC Vidéo présente *LE GANG DES NEWTON* (*THE NEWTON BOYS* - 1998) avec Matthew McConaughey - Skeet Ulrich - Vincent d'Onofrio - Julianna Margulies - Ethan Hawke - Bo Hopkins **réalisé par** Richard Linklater



▲ *Patrick Muldoon dans* ***Black Cat Run*** ▲

black cat run

Johnny del Grissom (Patrick Muldoon) n'a vraiment pas de chan ce. Il rate d'abord de peu le premier prix d'une course automobile qui lui aurait permis de financer ses études, puis le shérif Ben Brownell (Rex Linn), père de sa petite amie Sarah (Amelia Heinle) lui défend d'approcher sa fille. Johnny est pompiste et son père a fait de la taule. Ce qui ne le rend pas très fréquentable aux yeux de la police locale. Pourtant Johnny est plein de bonne volonté (évidemment !), et part raisonner le shérif. Mais ce dernier se fait soudainement descendre par des détenus en cavale, qui kidnappent Sarah et s'enfuient vers le Mexique. Tout le monde suspecte alors Johnny du meurtre et celui-ci doit impérativement retrouver la voiture des fuyards pour sauver Sarah et s'innocenter...
Ecrite par Frank Darabont, réalisateur des **Evadés** avec Tim Robbins et Morgan Freeman (et de **La ligne Verte** avec Tom Hanks, bientôt dans les salles), cette série B sympa prouve qu'on peut faire un bon film avec un scénario sans une once d'originalité. En effet, quoi de plus convenu que l'histoire que vous venez de lire ci-dessus ? Et pourtant... Très bien réalisé, bien rythmé, avec de bons dialogues, **Black Cat Run** se laisse regarder facilement, aussi facilement peut-être qu'il se laisse oublier ,mais qu'importe. Le film bénéficie en plus de l'interprétation hors pair de Jake Busey (**Fantômes contre Fantômes**, **Ennemi d'Etat**) en jeune flic obstiné. Un bon point qui élève le film à un niveau plus que correct.

TF1 Vidéo présente *BLACK CAT RUN* (USA - 1997) avec Patrick Muldoon - Rex Linn Amelia Heinle - Jake Busey - Peter Greene **réalisé par** D.J Caruso

le maître du jeu

Pour une fois, cette production *Nu Image* lorgne plus volontiers du côté du polar dramatique **Little Odessa** que de celui des films d'action épileptiques. De toute façon, pas de David Bradley, Michael Paré ou de Frank Zagarino au générique, mais des acteurs de la trempe de Matthew Modine (**Blackout**), Fairuza Balk (**Dangereuse Alliance**) et de l'amusant Michael Madsen, au parcours en dents de scie depuis **Reservoir Dogs**. Et le jeune et convaincant Jonathan Rhys-Meyer en adolescent qui vient de souffler ses 18 bougies, hanté par les visions récurrentes d'un entrepôt sinistre. Malgré le bon équilibre de son foyer adoptif, Josh préfère fumer des joints et s'éclater avec ses potes plutôt que d'aller en cours. Dix ans après l'avoir abandonné le jour de la mort de leurs parents, son grand frère Walter refait irruption dans sa vie, comme si de rien n'était. Comme pour se faire pardonner, Walter propose à Josh, pas très réjoui par ces retrouvailles, de participer à ses affaires. Le cadet découvre alors que son frère est devenu receleur, et se prend rapidement au jeu. Mais le jour où un mystérieux client leur commande un cœur tout neuf, ils se retrouvent confrontés à un redoutable mafioso qui réveille de vieux et douloureux souvenirs...
Adroitement réalisé par Tim Hunter, **Le Maître du Jeu** favorise avant tout un scénario solidement ficelé et



▲ *Jonathan Rhys-Meyer dans* ***Le Maître du Jeu*** ▲

la psychologie des personnages, surtout de Josh. Ses rapports tendus avec son frère Walter, son béguin pour une jeune et ravissante femme-flic et ses cauchemars liés à la mort de ses parents sont le centre d'intérêt de ce petit film aux intrigues multiples. Sans s'encombrer d'un héros imposé par les conventions du genre, il propose à la place une galerie de malfrats qui va de la petite frappe au mafieux Sharney. Interprété par Michael Madsen, ce gangster halluciné et impulsif qui a improvisé son QG sur une piste d'atterrissage en service s'extasie devant la beauté de la nature et le chant des oiseaux. Un personnage haut en couleurs ! Mené avec rigueur, **Le Maître du Jeu** est une excellente série B qui associe généreusement action et émotions.

TF1 Vidéo présente *LE MAÎTRE DU JEU* (*THE MAKER* - USA - 1997) avec Matthew Modine - Jonathan Rhys-Meyer - Fairuza Balk - Michael Madsen - Mary-Louise Parker **réalisé par** Tim Hunter



▲ *Gabriel Byrne dans*
I.R.A, la Loi du Sang ▲

I.R.A, la loi du sang

▲ Sorti directement en vidéo malgré la présence au générique d'un casting important, **I.R.A, La loi du Sang** narre le détachement progressif d'une jeune protestante de ses valeurs familiales et religieuses. Elle tombe amoureuse d'un habitant de Belfast, Malachi, dont le frère aîné Padar (John Lynch) a rallié l'I.R.A. Malgré le cessez-le-feu entre les catholiques et les protestants, les deux camps se vouent une haine féroce et n'hésitent pas à multiplier sournoisement les attentats. Ainsi, Rohan (Gabriel Byrne), leader de l'I.R.A, pousse Padar, contre sa volonté, à lui rendre des «services». Peu à peu, la jeune fille découvre que sa relation avec Malachi excite l'animosité des deux camps, et qu'elle est un prétexte à de nouveaux affrontements...

I.R.A, la Loi du Sang ne supporte malheureusement pas la comparaison avec les autres films sur le sujet. Trop lourd et trop manichéen peut-être, le film traite assez difficilement des antagonismes qui déchirent le pays. Pilier du film politique irlandais, Jim Sheridan (**The Boxer**, **Au Nom du Père**), fait ici une courte apparition en chef de station service. Une apparition qui en dit long sur les implications du bonhomme et sur les influences de la réalisatrice. Malgré une trame intéressante, mettant fortement l'accent sur les complots et la manipulation, le scénario avance tant bien que mal, et présente des situations et des personnages souvent peu crédibles. Les dialogues, manifestement trop «écrits», sonnent faux, et l'on suit souvent avec dédain ce qui peut arriver à la jeune héroïne. Restent les acteurs, tous impeccables, à commencer par les vétérans Gabriel Byrne et Richard Harris (**Impitoyable**, **Orca**), mais aussi la très talentueuse Samantha Morton, qui donne à son personnage, pourtant très stéréotypé, une consistance étonnante.

Imatim Diffusion présente *I.R.A, LA LOI DU SANG* (*THIS IS THE SEA* - Irlande - 1998) avec Richard Harris - Samantha Morton - Gabriel Byrne - John Lynch - Dearbhla Molly **réalisé par** Mary McGuckian



▲ *Christopher Reeve dans*
Fenêtre sur Cour ▲



▲ *Daryl Hannah dans*
Fenêtre sur Cour ▲

fenêtre sur cour

▲ Remis au goût du jour par des techniques de communication plus modernes, ce téléfilm est dominé de bout en bout par l'interprétation solide de Christopher Reeve, le premier rôle de l'ex-Superman depuis son tragique accident. Mis en boîte par Jeff Bleckner (**L'Avocat du Démon**), un réalisateur habitué des productions télé, ce remake du célèbre film d'Alfred Hitchcock se montre à la hauteur de son modèle, tout aussi palpitant et enivrant.

Architecte brillant et plein d'avenir, Jason Kemp se retrouve paralysé suite à un terrible accident de voiture. Immobilisé dans une chaise roulante, il passe désormais ses journées à épier ses voisins depuis la fenêtre de son domicile. Mais son nouveau passe-temps tourne au cauchemar lorsqu'un soir, il est persuadé d'assister au meurtre de la jeune femme d'en face. Il confie alors ses soupçons à l'inspecteur Moore (Robert Forster), qui avait déjà enquêté sur son accident. Mais celui-ci clôt rapidement ses investigations faute de preuves. Sa collègue Claudia (Daryl Hannah) sera sa seule alliée pour percer le mystère qui entoure ce présumé meurtre...

Co-écrit par Eric Overmyer (producteur de la série ***Homicide***) et Larry Gross (**Jugé Coupable**, le dernier Clint Eastwood), le scénario de **Fenêtre sur Cour** est un suspense rondement mené qui retranscrit avec brio le sentiment de paranoïa latent propre au sujet. Kemp est tiraillé entre son imagination et la certitude d'avoir assisté à un meurtre. Et la faiblesse de sa situation, due à sa paralysie, fait de lui le parfait impuissant. Avec son traitement respectueux et ses quelques bonnes idées, **Fenêtre sur Cour** prouve son honnêteté envers l'original et s'affirme comme un téléfilm d'excellente facture.

Imatim présente *FENÊTRE SUR COUR* (*REAR WINDOW* - USA - 1998) avec Christopher Reeve - Daryl Hannah - Robert Forster **réalisé par** Jeff Bleckner

JULIA PARTON

«Mon corps est exploité, bien sûr. Mais je gagne bien trop d'argent pour me prétendre victime du système»

«S*ouvent, les gens qui me croisent s'exclament : «Eh ! Vous n'êtes pas cette bimbo qui apparaît dans une série B ringarde les cheveux teints en vert !». A croire que c'est la seule chose qui restera de moi. Ça va me suivre partout !»*, déclare Julia Parton en faisant référence à la comédie fantastique **Vice Academy 3**, où elle interprète Mélanie, une criminelle excentrique et complètement barrée tout juste évadée de prison. En fuyant dans une ruelle déserte, elle est enrobée par un nuage de fumées toxiques et devient Malathion. *«Lorsque la fumée se dissipe, on me retrouve transformée, les cheveux couleur vert pomme, constamment en train de rire de façon hystérique. Mon personnage est très démoniaque, une sorte de version féminine du Joker qui s'attaque à l'environnement. C'est un tout nouveau type de méchante»* se vante l'actrice, fière d'avoir participé à ce gentil nanar qui l'impose alors comme une des stars montantes de la série B.

Une reconnaissance toute fraîche qu'elle doit au réalisateur Rick Sloane (**Hobgoblins**). *«La première fois qu'il m'a contactée, j'étais en Floride, en pleine séance de nu. Comme il lui manquait encore un tout petit rôle, qui nécessitait une fille prête à montrer ses seins, ma copine Ginger Lynn Allen a immédiatement pensé à moi et lui a donné mon numéro. Après m'avoir fait lire mes deux lignes de dialogue, il était convaincu que je valais bien mieux que ça et m'a proposé un personnage plus important. Il m'a faxé le scénario complet et en moins d'une heure, j'étais engagée pour jouer Malathion !»*. Pas bien compliqué de devenir une star de la série Z en Californie ! Mais Rick Sloane est le premier à engager Miss Parton sur un semblant d'audition et non pas uniquement pour ses atouts physiques. *«C'était très valorisant pour moi, car jusque là, je me limitais à quelques scènes de douche et à du body double. Un job où on n'est jamais à l'abris des mauvaises surprises. D'ailleurs, quand on m'a demandé de remplacer Kathleen Beller pour une scène gentiment érotique, j'ai accepté uniquement parce que son partenaire, Robert Hayes, me faisait craquer. Au moment de tourner la scène, j'ai appris que lui aussi avait une doublure. Quelle arnaque !»*. Son corps attrayant, elle l'aura en effet exhibé à plusieurs reprises, surtout à l'occasion des films de prison de femmes **Caged Fury** et **Reform School Girls**. Après **Vice Academy 3**, sa collaboration avec Rick Sloane se poursuit à l'occasion de **Good Girls Don't**, une déclinaison de **Thelma et Louise** qui lui offre le rôle d'une strip-teaseuse recherchée pour meurtre, puis avec **Vice Academy 4**, où elle retrouve Malathion, cette fois transformée en véritable psychopathe à la suite d'une séance d'électrochocs ratée. Ratée, son éphémère carrière de Scream Queen l'est aussi. Suite à **Vice Academy 4**, qui n'amuse personne, Julia Parton est portée disparue. Pourtant, pour la retrouver, il suffit de changer de rayon dans le même vidéo-club...

Née dans le Kentucky, elle grandit à Los Angeles et suit des cours de chant avant de se recycler, comme beaucoup d'autres, dans la photo déshabillée où bon nombre de désillusions l'attendent. *«Je me suis présentée dans une agence qui recherchait des mannequins et proposait un salaire de 100 à 1.000 dollars la journée. Pas mal pour un début, surtout lorsque vous servez des hamburgers pour trois dollars de l'heure ! En plus, à cette époque, je voulais désespérément poser dans* Playboy. *Mon employeur m'a fait comprendre que ce magazine ne sélectionnait aucune fille sans expérience devant un appareil photo ou une caméra. Je me suis alors retrouvée à prendre des poses sexy devant les appareils de quelques photographes miteux et j'ai même tourné deux films de cul. Qu'est-ce que j'ai pu être naïve !»*.

C'est ainsi qu'elle devient Nina Alexander, une actrice de films X plus chevronnée et prolifique que la femme fatale Julia Parton. Elle gonfle alors sa filmo de titres aussi évocateurs que **Erotic Images**, **Young Cheeks**, **Trick Tracy**, **The Girls Next Door** ou **The Naked Detective**, tourne même avec Marilyn Chambers dans **Bedtime Fantasies** et Savannah dans **Art of Desire** d'Andrew Blake. Malgré quelques réserves, elle accepte progressivement son nouveau statut de sex star. *«En fait, il faut savoir s'imposer et refuser catégoriquement tout ce qui vous met mal à l'aise. Me mettre à poil ne me dérange pas et je ne vois pas ce que ça a de dégradant. J'ai un corps parfait dont je suis fière et voir les hommes le reluquer ne me fait pas rougir. Le milieu de la pornographie n'a rien de malsain. C'est un moyen comme un autre de gagner sa vie. J'ai souvent été attaquée par rapport à ma profession. Je comprends que certaines personnes n'aiment pas ce genre, mais je n'aime pas qu'on me dise ce que j'ai à faire. La dernière fois que je me suis renseignée, on m'a confirmé qu'on était toujours en démocratie !»*.

Consciente que la carrière d'un sex symbol peut s'arrêter du jour au lendemain, Julia Parton prépare tranquillement sa retraite en s'investissant toujours un peu plus dans un business qu'elle connaît maintenant sur le bout des doigts. *«La photo est devenue mon hobby préféré et c'est également un terrain très lucratif de nos jours. J'ai donc monté ma propre société, qui propose un vaste catalogue de clichés dans lequel les magazines peuvent piocher pour illustrer leurs couvertures. Je m'occupe également de nombreux mannequins, des novices dans ce métier, pour qu'elles ne commettent pas les mêmes erreurs que moi. En ce qui concerne ma carrière d'actrice, je la continuerai si les opportunités se présentent. Je suis prête à jouer toutes sortes de rôles, de la jeune nymphette à la grand-mère rabougrie»*. Mais pour la grand-mère rabougrie, pas sûr qu'il y ait beaucoup de fans.

■ Damien GRANGER ■





■ *Julia Parton dans* ***Good Girls Don't*** *(de Rick Sloane) et dans* ***Tiens, j'vais Prendre un Bain*** *(de Rafik Djoumi)* ■

FACE AUX CRAIGNOS, LA PRESSE UNANIME !

Un texte joyeux, archi-documenté et méchamment instructif. Un excellent bouquin de cinéma (Charlie Hebdo).

Les Extraterrestres n'auront qu'une envie : vous le piquer (Aventuriers).

Rigolo et léger, plus kitsch, tu meurs (Le Figaro Etudiant).

Illustré par des quantités d'affiches hila-
rantes et de photos parfois saignantes, ce
livre est un vrai régal (Le Matin, Suisse).

Le tome 3 de l'histoire du cinéma des
effets spéciaux, plein d'illustrations éton-
nantes (Le Républicain Lorrain).

Une somme de photos infos et anecdotes
sur le monde merveilleux du cinéma B,
voire Z. Des centaines d'images gore, poé-
tiques ou absurdes, mais toujours drôles
(L'Affiche).

Un nouvel hommage aux monstres les plus délirants de l'histoire du cinéma (Ciné Live).

Réjouissant survol des grands nanars du
cinéma fantastique, sous une pluie d'illustra-
tions et un texte plein d'humour (Télé K7).

Tous les monstres super top moches dans ce troisième opus des Craignos Monsters (20 Ans).

On adore cette encyclopédie de l'horreur bidonnante. Monstrueusement drôle (Studio Multimédia).

Un bel hommage au cinéma fantastique de série B (Ouest France).

Monstres ringards en vedette où l'auteur explo-
re avec humour la planète des séries Z (Paris
Normandie).

Le livre qui dit tout sur les films de séries Z (Libération).

Le retour de tous les monstres du cinéma fantastique. Jubilatoire (L'Est Républicain).

Anthologie des créatures les plus Z, pleins d'infos et une icono très graphie. Un cadeau monstrueux (Première).

ZE CRAIGNOS MONSTERS
LE RE-RETOUR
LES GRANDS THEMES DU CINEMA FANTASTIQUE
Jean-Pierre PUTTERS
VENTS d'OUEST
MAD MOVIES

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

49 rue de La Rochefoucauld
75009 Paris
(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)



Si la dose prescrite ne remplit pas son office, n'hésitez pas à augmenter la posologie avec les tomes 1 et 2 des CRAIGNOS MONSTERS. Chaque volume : 240 F (port compris) à notre adresse : Mad Movies/ Impact, 4 rue Mansart, 75009 Paris.





Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 46
Fax : 01 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renan
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 01 41 46 11 41
Fax : 01 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex